Mohammed Dib

Qui se souvient de la mer

Minos La Différence

Minos

collection au format de poche
dirigée par Colette Lambrichs

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

L'Enfant-jazz, poèmes, 1998 (Prix Mallarmé 1998).
Le Cœur insulaire, poèmes, 2000.
Feu beau feu, poèmes, 2001.
Les Terrasses d'Orsol, roman, coll. « Minos », 2002.
Ombre gardienne, poèmes, 2003.
L. A. Trip, roman, 2003.
Le Sommeil d'Ève, roman, coll. « Minos », 2003.
Neiges de marbre, roman, coll. « Minos », 2003.
Le Désert sans détour, roman, coll. « Minos », 2006.
Poésies, Œuvres complètes t. 1, 2007.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

ROMANS, NOUVELLES ET CONTES
La Grande Maison, Éditions du Seuil, 1952.
L'Incendie, Éditions du Seuil, 1954.
Au café, Éditions Gallimard, 1956.
Le Métier à tisser, Éditions du Seuil, 1957.
Un été africain, Éditions du Seuil, 1959.
Baba Fekrane, Éditions de la Farandole, 1959.
Le Talisman, Éditions du Seuil, 1964.
Cours sur la rive sauvage, Éditions du Seuil, 1966.
La Danse du roi, Éditions du Seuil, 1968.
Dieu en barbarie, Éditions du Seuil, 1970.
Le Maître de chasse, Éditions du Seuil, 1973.
L'histoire du chat qui boude, Éditions de la Farandole, 1974.
Habel, Éditions du Seuil, 1977.
L'Infante maure, Éditions Albin Michel, 1994.
La Nuit sauvage, Éditions Albin Michel, 1995.
Si diable veut, Éditions Albin Michel, 1998.
Comme un bruit d'abeilles, Éditions Albin Michel, 2001.
THÉÂTRE
Mille hourras pour une gueuse, Éditions du Seuil, 1980.
ESSAIS
Tlemcen ou les lieux d'écriture, Éditions de la Revue noire, 1994.
L'arbre à dires, Éditions Albin Michel, 1998.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois aux Éditions du Seuil en 1962.

© SNELA La Différence, 30, rue Ramponeau, 75020 Paris, 2007.

Mohammed Dib

Qui se souvient de la mer

roman
présenté par Mourad Djebel

Minos

La Différence

PRÉFACE

par Mourad Djebel

> Et nous, écrivains et temples de l'inutile souvenir, je nous vois bien réduits à veiller pour l'éternité sur ce désert. Ce n'est pas pour me déplaire. D'autres veillent depuis toujours sur ces hoggars et ces hamadas et l'âme ne s'en est pas le moins du monde troublée.
> *Mohammed Dib*, Laëzza.

À fleur de langue, c'est là et bien là, ça n'a pas besoin de crier, d'abord ça tournoie et ça bourdonne Comme un bruit d'abeilles[1], *lointain, puis affleurant par touches, puis à coups de cauchemars, son intensité se module de page en page. C'est énigmatique, presque indicible par moments, cependant vous ne pouvez y échapper.*

C'est là pour défier « la mort de l'espace aussi bien que du temps[2] », pour survivre à l'usure, pour accepter aussi « la vertu de la destruction[3] ». C'est là à la fois dans la langue, dans les phrases ciselées comme à l'habitude de leur auteur en orfèvre, et entre les lignes, ça

1. Titre d'un livre plus récent de Mohammed Dib.
2. *Qui se souvient de la mer*, p. 120.
3. Voir p. 208 le dialogue entre le narrateur et sa fille.

vous parle mais tout en échos résonnant dans la nuit d'une quête individuelle que la guerre et son horreur provoque, ou simplement révèle au grand jour.

Ça vous parle mais par signes virevoltant entre les registres, à investir, à « pressentir[4] », peut-être à déchiffrer. L'on ne peut fixer sa tonalité, le happer dans sa totalité pour mieux le décortiquer ou le restituer pourtant on sait, par intuition, que c'est « un chant échappant aux lois de l'harmonie[5] ».

Un chant mystérieux, étrange, apocalyptique par moments. Un chant ambivalent. Chant de l'oubli, « et je songe, je me souviens de ma mer[6] », chant de l'homme allant vers la perte de l'Ithaque, vers sa perte dans le sillage des sirènes ou chant de l'homme tourné vers la reconquête de son humanité, parcourant le labyrinthe de l'existence individuelle et collective à la recherche de l'issue, « Rentrant à la maison, durant ces journées occupées par d'interminables, d'imprévisibles marches dans le labyrinthe[7] », ou chant orphique, ancien et nouveau à la fois, accompagnant la quête pour se recouvrer à travers la femme et la mer, « Sans la mer, sans les femmes, nous serions restés définitivement des orphelins ; elles nous couvrirent du sel de leur langue et cela, heureusement préserva maints d'entre nous[8] » ?

---

4. « Écriture de pressentiment et de vision », nous dit Mohammed Dib dans sa postface.
5. *Ibid.*, p. 36.
6. *Ibid.*, dernière phrase.
7. *Ibid.*, p. 31.
8. *Ibid.*, p. 33.

Il est des moments, des époques où s'opère un trouble fantastique *de la réalité, sa représentation perd beaucoup si ce n'est tout, de son caractère univoque, dès lors tout se joue ailleurs.*

Les lignes de démarcation, souvent tenaces, qui séparent les mondes, celui de l'extérieur et celui de l'intérieur, sont rarement si ténues qu'en des époques de guerre où l'horreur se déchaîne, les déflagrations à répétition accédant brutalement par effraction au plus intime brouillent les limites.

Impossible alors pour l'écrivain (« la brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur[9] *»), fût-il « public*[10] *» et si engagé, si « réaliste », dans ses œuvres antérieures, de se contenter du réel dans sa première représentation, celle communément admise, la plus immédiate, extérieure, évidente, pour explorer les méandres et restituer les confusions et les troubles profonds qui en résultent.*

Ce livre, et cela est un de ses intérêts et ses enjeux – comme expliqué dans la postface – et non des moindres, sans être ni unique, ni exclusif de tous les autres, sonde les impacts de la guerre, de l'horreur, sur l'homme, son existence et particulièrement sur son être intime avec

---

9. *Ibid.*, postface.

10. Mohammed Dib, *Témoignage chrétien*, 7 février 1958, cité par Paul Siblot in *Europe*, n° Hors série, 2003 : « Plus précisément, il nous [écrivains algériens] semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses "écrivains publics". C'est vers lui que nous nous tournons d'abord. »

la brisure obscure qui se révèle en lui. Cette face cachée qui nous habite et dont on peut ne pas être conscient jusqu'au moment de sa révélation par le biais de la réalité, de l'Histoire dans ses bouleversements.

Muni d'un jeu de focales, d'un labyrinthe de miroirs déformants, Mohammed Dib creuse au plus profond de soi. Soi, non pas l'écrivain uniquement ou l'un de ses ersatz ou créations : le personnage romanesque. Soi : « l'homme, – et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle[11] *», l'Homme multidimensionnel comme matière à écrire, matière à interroger le réel, mais autrement centrée sur les doutes, les effondrements, les cauchemars, les refuges que l'on tente de se construire.*

En somme, le monde collectif avec ses soubresauts, ses bouleversements brutaux et leurs prolongements au-dedans, dans l'intériorité la plus troublée, la plus troublante.

Aussi, le verbe, l'écriture ne peut exprimer l'ampleur de ces déchirements, ces fractures, ces effondrements, « ces exils », sauf à habiter des élaborations plus secrètes, cheminant dans les champs de mines, entre les cratères à la gueule béante où gisent les corps démembrés, les détonateurs enfouis sous terre qui n'attendent que la pression de votre pied, et l'indicible rumeur de la mer *d'un soir d'automne. « Octobre. Octobre ».*

Ici où elle n'est plus du tout comparable aux romans précédents de Mohammed Dib, elle est tendue, et

11. *Qui se souvient de la mer,* postface.

sous-tendue par un chant indicible, obscur qui se déploie là où le verbe halète et là où il reprend son souffle, là où le réel expire et là où le cauchemar inspire, là où la langue transpire d'un autre réel, là où les lignes se déplacent pour laisser battre, comme une veine discrète sous la peau, la difficile parole ou même l'absence de parole, « les mots ne me sortaient plus. Forcément mon gosier n'était plus apte à former des sons mais exclusivement des pierres. [...] j'étais prêt à vomir un torrent de pierres[12] *».*

Ce que la langue identifie de commun ne s'estompe pas forcément mais se laisse déborder, se laisse envelopper par cette difficulté à dire recherchant et émettant des signes pour nourrir un chant, parfois insoutenable tant il est l'écho du bruit, de la fureur et de l'absence de parole, du monde extérieur quand parlent les armes.

Une rencontre avec un livre se fait d'abord sur le plan du sensible et de ma première avec Qui se souvient de la mer, *tardivement il faut l'avouer, au début des années 90, plus que certaines phrases si chargées qu'elles résonnent encore dans ma mémoire*[13] *jusqu'à*

---

12. *Ibid.*, p. 31. À plusieurs autres endroits du roman, l'auteur revient sur cette perte de la parole, les mots étant devenus des galets.

13. À titre d'exemples : « chaque nouvelle horreur fait reculer les limites de l'admissible », p. 156 ; « visiblement, elle croyait à la vertu de la destruction. Alors je compris combien nous vivons les uns et les autres dans un monde condamné », p. 208 ; « L'horreur ignore l'approfondissement, elle ne connaît que la répétition », postface.

aujourd'hui, plus que la quête-errance du héros narrateur qui constitue la colonne vertébrale du roman, « seuls errent au monde un reclus et son ombre qui cherchent la mer[14] », c'est ce chant d'accompagnement, bouleversant, qu'il m'a semblé percevoir, saisir (et surtout être saisi par lui). L'Algérie d'alors sombrait de nouveau dans une autre guerre, sans doute « le caractère illimité de l'horreur[15] »...

Un chant d'un autre réel qui contourne le réel, et parmi ses différentes modulations c'est son accent orphique qui me fut et m'est toujours le plus saisissant, « Plus j'avance à travers ces espaces aveugles, plus Nafissa m'apparaît distinctement. Mon ultime chance[16] ». Chant orphique même avant la disparition de Nafissa, la femme du narrateur, mais surtout chant orphique attelant dans une Alchimie poétique, la femme et la mer. « À son [Nafissa] interrogation qui me laisse nu devant moi-même s'incorpore bientôt la fraîcheur de la mer. J'arrive enfin à la vérité[17]. »

La femme et la mer qui se montrent et se dérobent, qui partent pour mieux revenir, qui glissent et coulent dans le plus intime des espaces mentaux et physiques, enveloppent, bercent, protègent, « Le monde se fût-il durci en une seule coulée de béton, il n'aurait pas fait ce rempart qu'elle, cette eau fragile, nous fait[18] », et disparaissent.

---

14. *Ibid.*, p. 56.
15. *Ibid.*, postface.
16. *Ibid.*, p. 88.
17. *Ibid.*, p. 127.
18. *Ibid.*, p. 49.

Mohammed Dib, avec Qui se souvient de la mer, *nous projette au cœur de la tragédie sur les pas de son personnage principal, le héros narrateur, propulsé lui-même sans filet de sécurité, « lesté de mon angoisse, je marche et regarde alentour : toutes sortes de surprises sanglantes sont possibles*[19] *», dans un monde, ici une ville où se rencontrent dans son centre, une médina ancienne et une partie plus moderne, soumise à l'offensive de nouvelles constructions. Une ville étrange, brouillée, déstructurée subissant toutes sortes de distorsions et d'agressions mystérieuses, surnaturelles, angoissantes, une ville mutante dont les murs dotés de la faculté du mouvement, organisent des pièges, encerclent les habitants, cherchent à les « étouffer », « Ensuite les murs se déplacèrent puis se replacèrent autour de nous sans tenir compte des alignements anciens, mais non sans observer ce que je suis bien obligé d'appeler un dessein général, lequel consistait en une volonté très nette d'enveloppement de l'intérieur comme de l'extérieur*[20] *».*

Cette représentation fantastique *est, sans aucun doute, la métaphore d'une ville soumise à la logique de la guerre comme l'écrit Naget Khadda, une éminente spécialiste de l'œuvre de Mohammed Dib, « la ville en état de siège de* Qui se souvient de la mer *renvoie bien à la réalité algérienne de la guerre d'indépendance : ville défigurée par les barbelés, les chevaux de frise,*

19. *Ibid.*, p. 29.
20. *Ibid.*, p. 30, et à plusieurs autres endroits du roman.

les barrages de contrôle qui substituent à l'architecture initiale un labyrinthe de l'horreur dont les voies se rétrécissent ou s'élargissent au gré d'une volonté mystérieuse dont on ne perçoit que les effets, jamais les intentions[21] ».

Par ailleurs, plusieurs autres lectures, qui n'infirment pas pour autant la première mais peuvent la compléter, nous renvoient au Labyrinthe. D'abord comme amorce énigmatique de notre existence, préfiguration de cette équivoque présence au monde, « En effet, sommes-nous plus qu'un dédale à l'intérieur d'un autre dédale à présent[22] », *comme lieu où s'accomplit la quête initiatique de celui qui n'élude pas le mystère, l'incompréhensible, « l'irrationnel » et son poids dans la vie et surtout la mort des hommes – la guerre elle-même, son horreur, ne relève-t-elle pas d'une forme d'irrationnel. Ensuite comme dialogue avec la mythologie grecque. Les minotaures ayant fait leur apparition au tout début du livre, « Un minotaure gris se découpa devant la porte, lance-flamme en avant », tout en restant le fruit d'un cauchemar, peuvent à la fois figurer les paras chargés de rétablir l'ordre et réduire les militants nationalistes, et évoquer le premier renvoi au Labyrinthe où le roi Minos enferma le Minotaure, fruit des amours de sa femme Pasiphaé avec un Taureau, avant d'y emprisonner Dédale, l'architecte qui le conçut soupçonné d'avoir aidé Thésée.*

---

21. Naget Khadda, *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*, Edisud, 2003.

22. *Qui se souvient de la mer*, p. 37.

Ainsi cette ville, même si selon certaines indications du livre l'on peut la situer dans l'espace et le temps, n'en devient pas moins mythique et universelle. D'ailleurs l'auteur, même si la guerre d'indépendance de l'Algérie reste le référent historique de ce roman, nous prévient dès les premières pages, « ce jeu se jouait au même moment dans la metabkha au plafond bas et enfumé, aux murs tachés de graisse, et à travers le monde, l'endroit était sans importance[23] *».*

Ville labyrinthe donc, ville d'enfermement, oppressante, mutante, en sursis. *« Le piège tragique s'est refermé, et les images de clôture, d'enfermement seront parmi les plus obsédantes de* Qui se souvient de la mer[24] *», comme le souligne Charles Bonn, autre éminent spécialiste de l'œuvre de Mohammed Dib.*

Par opposition à la fermeture et l'enfermement de la ville-labyrinthe c'est la mer et la femme qui deviennent par excellence les « lieux » de l'ouverture et du désir.

Fantastique, symboliste, onirique, mythique, allégorique *et même* surréaliste *tel que présenté par différents critiques universitaires*[25]*, se prêtant à différentes lectu-*

---

23. *Ibid.*, p. 25.

24. Charles Bonn, *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, ENAL, 1988.

25. En sachant qu'il m'est impossible de citer ici tous ceux qui ont travaillé sur l'œuvre de Mohammed Dib, et en m'en excusant, je me permets de renvoyer le lecteur désireux d'avoir des analyses approfondies de ce livre ainsi que d'une grande partie du travail romanesque de Dib aux travaux de plusieurs critiques et chercheurs. Outre

res ou plus exactement à différents déchiffrements sans que cela soit pour autant un jeu de pistes ou une devinette à laquelle il y aurait une réponse unique, ici une signification exclusive, chacun ayant la possibilité dans sa lecture et à travers ses propres références de l'interpréter, le réinterpréter et se confronter à ses ambivalences multiples, Qui se souvient de la mer, *publié la première fois en 1962, est un moment important dans le travail romanesque de Mohammed Dib.*

*Politiquement et idéologiquement engagé, l'auteur avait jusqu'alors à son actif quatre romans publiés. De facture « réaliste » (néoréalisme) « pour les besoins de la cause », la trilogie du début (*La Grande Maison, *1952,* L'Incendie, *1954, et* Le Métier à tisser, *1957) l'avait révélé et reste jusqu'à aujourd'hui, surtout en Algérie, la partie de son œuvre la plus célèbre et la plus célébrée. Suivie de près, en 1959, par* Un été africain *qui toujours de même facture n'en était pas moins une préfiguration de la suite. Un de ses principaux personnages Djamel Terraz, figurant déjà dans une nouvelle, « Les hommes sans vocations », publiée dans l'unique numéro de la revue* Terrasses *en 1953, ayant aussi fait une brève apparition dans* La Grande Maison, *pourrait bien être le héros narrateur de* Qui se souvient de la mer *même si ce dernier n'est pas nommé. Les similitudes entre les deux ne manquent pas.*

Bonn et Khadda, il y a également les travaux de Fawzia Sari, Beïda Chikhi, Jean Déjeux, Jacqueline Arnaud, François Desplanques, Paul Sibot, Denise Brahimi, Guy Degas, Mourad Yelles, etc.

N'en demeure pas moins, malgré ce fil conducteur qui prouve la contemporanéité de la trilogie et des germes de Qui se souvient de la mer, *que ce dernier texte fut un tournant décisif, radical même dans l'œuvre de l'auteur, révélant une nouvelle recherche esthétique en rupture avec tout dogme littéraire et/ou idéologique et une quête individuelle qui se poursuivit jusqu'à ce triste jour de mai 2003.*

Mohammed Dib est avant tout un poète, et comme toute quête poétique Qui se souvient de le mer *recèle une part énigmatique d'ombre, nous pouvons l'écouter aussi avec nos sens aux aguets et ses échos ne manqueront pas de résonner, de chanter peut-être, dans cette brisure obscure qui nous habite tous.*

QUI SE SOUVIENT DE LA MER

À ma femme

– Soyez en paix ; bon appétit.

L'homme se carrait dans l'encadrement de la porte : ce n'était encore qu'une voix. Comme il avait dit ça !... Je relevai le nez au-dessus du bol de harira ; il n'entrait pas, il pinçait un mégot entre le pouce et l'index, nous examinait, se marrait du coin de l'œil, comme un copain.

Le reconnaître ? Ce n'eût été que justice, mais le courage me manqua. Faire le sourd, le muet, l'aveugle ; et attendre, attendre que l'espoir revînt au prix du sang. Il voulait qu'on fût de connivence, et qu'est-ce qu'il manigançait ? De lui, on ne distinguait pas grand-chose. Une porte ni haute ni large : et une ombre arrêtée au seuil d'une parole, qui regardait, fumait, parfaitement délivrée des apparences contradictoires de la réalité. Au-delà, des silhouettes passaient et repassaient, doucereuses, pâles.

Il se décida à descendre les deux marches. Il fit un peu moins sombre dans la metabkha.

Je remis le nez dans mon bol, mais le gosse ébouriffé qui secouait un carton au-dessus du gril, à la porte, se figea le bras en l'air.

L'homme s'en fut droit vers un client d'un certain âge encoconné dans une housse couleur de terre. Sans hésiter, il lui donna l'accolade, baisa sa tête.

Derrière le comptoir, le patron regarda et se retourna vers les fourneaux ; je nettoyai mon bol. D'un point de vue personnel, je n'avais plus rien à faire là.

D'autres clients entrèrent, un ou deux sortirent. Ça criaillait toujours autant à côté.

Des bruits arrivaient de partout maintenant, la ville veillait. Reprenant vie, le gosse fouetta le feu avec son carton, à la porte, et des étincelles l'enveloppèrent. Le type, qu'est-ce qu'il était ? De la graisse tomba du gril dans la braise et chuinta, une fumée âcre brouilla l'atmosphère de la salle.

Un client se leva. Il enfonça la main dans une poche de sa blouse, s'approcha du comptoir, un sursis était accordé à la ville (incapable d'apprécier son bonheur). Une taupe marchait sous les rues, qui faisait pourtant suffisamment de bruit. Pour qui voulait vraiment écouter, il y avait d'autres sons à entendre que les pas du sang allant leur chemin ; d'autres pas foulaient le sous-sol, à l'ébranler, avec un bruit de tonnerre. Mais nous bavardions.

Et le patron de dire :

– Dix douros.

La taupe pouvait marcher : au moment précis où la terre tremblait, nous changions de pied. La terre pouvait trembler et la taupe marcher.

Le client arrondit le dos, compta des pièces sur le comptoir, salua de la main on ne sut qui ou quoi, l'important semblait que ce geste fût accompli. Il partit et

un minotaure gris se découpa devant la porte, lance-flammes en avant, passa dans un sifflement, puis un deuxième minotaure, exactement à la même place, qui disparut dans un sifflement identique. Puis un troisième... La taupe. Renversée, elle avançait du même pas sous l'asphalte. Je comptai jusqu'à cinq ou six. Le minotaure s'était dissous, l'œil du matin se rouvrit, mais le regard n'en était plus le même ; lointain. Je prêtai l'oreille, rien, la rue n'avait pas changé.

La conversation s'était engagée entre le type et le paysan. Les champs ramenaient leur haleine du fond de l'horizon, nous l'envoyaient à la figure. Ça ne causait pas beaucoup là-dedans et eux ne se gênaient pas. Notre sort se décide entre des paroles sans poids et sans couleur, des gestes qu'aucune mémoire, aucune glaise, aucun reflet, ne fixe. Avec nous, en dehors de nous. J'écoutais, on peut toujours écouter. L'autre monde, c'est nous aussi, toujours nous. Après le passage des minotaures, j'avais moins de peine à me tenir au milieu du fleuve, la vie me pressait amoureusement, m'attirait, me portait, car son désir était d'enfanter, et elle le pouvait encore. Il passait autant de monde dans la ruelle.

– Ça va-t-y ? Quelles nouvelles, frère ?

C'était le type qui demandait ça, debout. Pas grand, et il ne lui était guère indispensable de l'être plus. Un bourgeron kaki lui enserrait le buste, une petite culotte bouffait entre ses jambes. À l'épaule, une musette. De la lenteur dans les mouvements. Il n'y avait pas à s'en étonner, il s'était déjà dépouillé de beaucoup de choses.

– Rien, tout va bien.

– Comment va ta santé ?

– Pas mal, dit encore le paysan.

Il se retourna. Tout à fait la sorte de fellah de notre contrée : barbe charbonneuse, peau tannée, hautes pommettes, arcades sourcilières velues. Une mine non sans allure, du pain cuit au four de campagne. Un tam-tam qu'on n'entendait pas battait une mesure à deux et trois temps simultanément sous le ventre de la ville ; le paysan rigolait aux paroles du type.

Pourquoi ajouta-t-il :

– Excuse-moi, je ne te connais pas ?

– Comment, tu ne te souviens pas de moi !

Il ne viendra à l'idée de personne, je suppose, de suspecter la scrupuleuse fidélité de cette relation. Alors que penser de ce fellah ? Et le type, lui, comment avait-il pu reconnaître un homme qu'il ne connaissait pas ? Il suçota son mégot dont on se demandait par quel miracle il réussissait à le faire durer. Je raclai le fond de mon bol.

Je repensai à ma vie à la campagne, à des temps anciens, à mon enfance : tous les jours, j'abordais des hommes comme celui-là. Ils avaient quelque chose qui étonnait le sol ; là où ils posaient le pied, ils en tiraient une parole semblable à un cri qui, pour nous, gens de la ville et des murs, demeurait incompréhensible. Enfouis dans des odeurs de foin, de menthe sauvage, les jours alors n'en faisaient qu'un, prolongé, bu indéfiniment. Et si, depuis, le temps s'est affolé, si nous ne recevons plus à la figure qu'une succession d'aveugles panneaux de signalisation, il nous reste encore le sable qui use les marches que nous descendons.

Je fis les grimaces de quelqu'un qui mange, n'ayant pas d'autre ressource et ne pouvant commander un autre bol de harira. Je ne voulais pas partir ; plutôt, je n'étais plus en mesure de partir. Trop tard. J'avais juste de quoi payer mon bol déjà consommé.

– La semaine dernière. À Remchi.

Le type se tut ; il mâchonnait son mégot, tournait la tête à droite, à gauche, nous reluquait. C'était inévitable, cela se préparait depuis plusieurs générations d'hommes. Des clients entrèrent, poussèrent des bancs, c'était aussi dans l'ordre, la vie ne faisait que se poursuivre. Ils discutèrent avec le patron pour savoir ce qu'ils mangeraient, et lui, comme il fallait s'y attendre, plaisanta :

– Tout ce qui est là est pour vous plaire, il ne peut en être autrement et vous n'avez pas le choix.

Sur quoi, ils prirent place, et le type me fixa. Il me faisait entrer dans son jeu. Lequel ? Il en était le seul maître et de plus il disposait de tout le monde ici, encore qu'aucun d'entre nous ne fût prêt à en convenir.

Ça devenait une sorte de jeu : où se trouvait la différence ? Ce jeu se jouait au même moment dans la metabkha au plafond bas et enfumé, aux murs tachés de graisse, et à travers le monde, l'endroit était sans importance. Comme cette autre ville qui n'ignorait rien et chantait néanmoins, ce qui ne manquait pas d'imprévu de prime abord ; mais personne ne se doutait encore de son existence, nous n'entendrions pas de sitôt ses chansons aussi bien que ses cris. Je continuai à l'épier, c'était devenu un jeu, et nous ne savions quelle sorte de jeu.

Le fellah, lui, se remit à son déjeuner interrompu, il invita même l'homme à sa table.

– Je suis passé à Remchi, mais entre le jour où j'y ai été et le jour d'aujourd'hui quinze ans exactement se sont écoulés.

Il mastiquait, sa barbe asiatique frétillait. Le silence, un drap qu'on aurait plié. Le dessous du menton frais rasé et gras tremblait.

– Ne te fais pas de bile, souvent on prend un compère pour un autre.

Les oiseaux guerriers, les oiseaux iriaces qui se gavent d'olives battaient de leurs vagues ricaneuses les falaises de Lalla Seti : octobre. Ils savaient ce qui se passait entre les murs de la ville. Ils n'en avaient cure. Octobre.

– Alors tu étais à Ouahrane ?...

– Non, je ne viens pas d'Ouahrane.

L'homme s'installa de côté sur une chaise, un bras appuyé au dossier. Les raisins dans les vignobles étaient mûrs. Octobre. Octobre. Il regardait toujours autour de lui avec son espèce de sourire.

Le fellah, encore :

– Ne te frappe pas.

Il mâchait, calme. Le jour coulait sans bouger, plus dense que la lumière qui y prenait son feu, cueilli à la base bleue de la flamme. Il ramassa la moitié de la galette qui lui restait et l'agita devant l'homme.

– Tiens, un jour que j'étais de passage à Moghnia, je vois un habitant qui vient me saluer et m'emmener au café. Je ne lui dis pas non, ni qu'il se trompe de per-

sonne. À la fin, il reconnaît son erreur tout seul. Il me paye le café et, au moment de me quitter, il me demande pardon.

Il se mit à rigoler. L'autre lui répondit à peine par un pincement des lèvres. Il n'écoutait plus, il aurait pu se trouver là, mais il était à l'endroit où son rôle l'appelait : et cela n'y changeait rien. Affaire de minutes, de mise au point, que le destin, ingénieur précis, exigeait de lui comme de chacun. Alors ce fut plus fort que moi, je cherchai ses yeux, c'était moi qui voulais à présent signer le pacte que j'avais tout à l'heure refusé par manque de courage. Trop tard. Il se déroba. Le paysan cassa en deux son restant de galette, lui en présenta une part.

Encore riant :

– Ne te frappe pas.

Trop tard, trop tard.

– Non, murmura le type.

Il repoussa la main qui lui offrait le pain. Même le pain, il devait le refuser. Je le comprenais ; comment peut-on partager avec un autre son pain pendant que des vignes distillent du sang et que des iriaces crachent non pas que des noyaux d'olives sur la ville mais aussi des sarcasmes ?

Il faut croire que le paysan ne se rendait compte de rien. Il déposa le morceau de galette à la portée, on aurait presque été tenté de dire : de son compagnon, quitte à ce dernier de le prendre ou de le laisser.

– Mange, frère, suggéra-t-il cependant. Mange.

L'inciter au surplus à consommer ce pain, l'appeler frère, quand tout était fini, le rideau tiré ? Nous voulû-

mes d'un coup nous lever et crier à l'imposture. Mais qu'avions-nous fait, nous-mêmes, jusqu'à cet instant ? Nous nous donnions l'illusion d'accorder notre approbation à cet homme. Ignoble prétention ! D'ailleurs il n'en voulait pas, et il avait raison. Le jour se plia une fois de plus, aucun de ses traits ne bougeait. Il marchait, agissait ailleurs ; ses yeux s'étaient dilatés, sans nous voir bien qu'il fût tourné vers la salle. Le fellah mangeait tranquillement ; de sa narine, des feuilles de menthe pointaient.

Un chant s'accrochait aux barreaux du jour sans que la lumière augmentât. Celle-ci, poussiéreuse, chargée de relents de graisse, s'entassait sur nous. La ville pourtant nous envoyait souvent de claires bouffées d'oxygène.

Serrant les dents, le type se leva alors.

Il se contenta de faire un geste, de marmonner quelques obscures paroles et il gagna la porte, remontant les deux marches. Au dernier moment, avant de disparaître, il eut la faiblesse d'envelopper la salle de son regard.

Des têtes se relevèrent. Voilà à quoi il fallait s'attendre. Qu'est-ce que j'allais devoir faire à présent ? Étais-je venu manger mon cœur dans cette metabkha ? À aucun prix je ne me sentirais libre désormais, les iriaces n'avaient pas crié uniquement pour octobre mais pour moi aussi. Je ne sus ce qui me tomba dessus. Si vous aviez vu ces yeux se tourner vers nous, ces yeux qui étaient restés...

Je me dépêchai de fuir de la metabkha.

Incroyable, tout ce va-et-vient. Des parfums sombres d'équinoxe tournent, rôdent sous les aisselles de la mer ; personne ne s'en aperçoit. Une journée d'octobre mûre pour les vendanges, éclairée par des stries de sang, allonge ses bras autour de la ville. De la Souiqua au Beylick, je coupe à travers le cœur de la Cité. Cette façon qu'ont les gens de s'agiter ! C'est déjà contrecarrer l'ordre établi des saisons, des classes, des races, de la vie, de la mort. Personne ne s'en doute. Chaque nouveau cycle prend naissance dans un germe d'air incapable d'éteindre une étincelle. Il n'est pas jusqu'aux platanes qui, virant, virevoltant, dévorés aux entrailles, mais toujours aussi jeunes, touffus et sonores qu'au printemps, ne se veuillent modelés par le tourbillon, par la flamme. Un regard de printemps, une violette ardeur méditerranéenne troublée par des orages, c'est cela, justement cela qui tournoie au fond des yeux de l'automne, ce matin.

Des ombres de chiens lâchées dans les rues me ramènent à moi. Lesté de mon angoisse, je marche et regarde à l'entour : toutes sortes de surprises sanglantes

sont possibles. Je ne hausse plus les épaules à tout propos, comme par le passé, même si quelquefois je me ferme au bruit de basse-cour qui tente de couvrir les mugissements de bœufs endormis. Pour moi aussi le matin s'ouvre et le soir tombe sur le vide.

Et cette aventure commence à peine. Un lot d'hommes avait d'abord été enlevé. Les épouses, les enfants allèrent quémander la vérité sur le sort des leurs à toutes les portes. En même temps, une petite chanson, un babil errait sur les lèvres du vent. Ils s'en furent voir l'Hospodar, ils pleurèrent tandis que la chanson s'enroulait ingénument autour de leurs jambes, supplièrent, et les femmes tombèrent à genoux devant les minotaures placés en sentinelles. Leur baisèrent la main. Leur tendirent les mioches qu'elles avaient au bras. Un air de flûte donnait des cornes contre les jambes, contre les ventres, frêle mais têtu. Les minotaures les repoussèrent sans comprendre un traître mot à leur baragouin. Alors l'air capricant de flûte s'en alla bondir au loin parmi des odeurs de thym et de lentisques, et dans toutes les maisons, tous les magasins, sous les paroles un silence de basalte se forma. Il était partout le même, sans fissure. D'un simple mot, on le sentait, touchait. Ensuite les murs se déplacèrent puis se replacèrent autour de nous sans tenir compte de l'alignement ancien, mais non sans observer ce que je suis bien obligé d'appeler un dessein général, lequel consistait en une volonté très nette d'enveloppement de l'intérieur comme de l'extérieur. Cela provenait du fait que la ville s'était noyée dans le basalte ou plus exactement que le basalte l'avait recouverte. Le résultat aussi fut que les

mots renoncèrent à être des paroles et se changèrent en certaines choses qui ressemblaient à des galets avec lesquels nous allâmes cogner partout, essayant de sonder jusqu'où allait la profondeur des strates. Il se propagea ainsi une musique qui ne manquait pas d'une curieuse douceur mais qui se pouvait facilement confondre avec les pas de la taupe si l'on ne jouissait pas d'une ouïe exercée – et même avec les coups de boutoir de la mer qui régnait beaucoup plus bas. La voix devenant un sens inutile, certains d'entre nous, lorsqu'ils l'eurent constaté, tremblèrent de rage, serrèrent les mâchoires et connurent l'impuissance. Les murs ne cessaient d'improviser des nœuds inextricables pendant ce temps et, sur beaucoup, de s'enlacer sans souci de ce qu'il advenait de leurs captifs. La colère tourna, s'égara, revint sur ses pas dans ces boyaux et s'avéra inutile en fin de compte. Pourtant, et c'est le plus étonnant, nous ne voulûmes pas croire à tant de cruauté. J'étais du nombre, je le reconnais.

Rentrant à la maison, durant ces journées occupées par d'interminables, d'imprévisibles marches dans le labyrinthe, j'étais aussitôt soumis aux questions de Nafissa et des autres femmes. Je gardais le silence ou grognais n'importe quoi ; – les mots ne me sortaient plus. Forcément, mon gosier n'était plus apte à former des sons mais exclusivement des pierres. Elles me harcelaient toutes cependant, comme elles harcelaient les autres hommes, ne sachant pas à quoi elles s'exposaient : j'étais prêt à vomir un torrent de pierres.

Hier, pour la première fois, on entendit éclater une mitraillade. C'était Lkarmoni qui, ne pouvant plus se

retenir, s'en prenait à sa femme. L'accès était si violent que les galets qu'il rejetait explosaient et délivraient le cri qu'ils renfermaient. Tous les locataires écoutaient. Nous comprîmes bientôt que ce n'était pas contre elle qu'il en avait mais qu'elle servait de truchement. Plus nous craignions qu'il ne s'étranglât avec ce qui passait par sa gorge, et plus sa voix se renforçait, frémissait. En un sens, il nous libérait tous. Gênée sans doute par la pierraille répandue autour d'eux, sa femme essayait de le calmer. La mer embrassait ainsi les pieds de l'homme jadis, se souvenant encore du temps où elle le portait.

Loin de se calmer, Lkarmoni hurla :

– Salope ! Putain !

Moi, je m'enfermais volontiers dans la pierre, je me faisais volontiers pierre, c'était la meilleure façon de lutter contre cette espèce de mort. Et ailleurs la mer élevait un seul murmure de lumière vers l'homme !

– Ils les restitueront, tu verras, disait Nafissa.

J'avais l'impression qu'elle voulait me réconforter, me consoler. Je n'avais pas le cœur à fendre les pierres, je ne discutais pas avec elle.

– Sans ça déjà, ils ont tant de monde contre eux. Qu'est-ce que ce serait alors, s'ils faisaient le moindre mal à ceux-là.

La sagesse de la mer finit toujours par l'emporter sur les trépignements de l'homme, j'étais prêt à la croire. J'aimais aussi, sans m'en rendre compte, le parfum de sel dans lequel sa parole me parvenait.

– Petit père, entendait-on la vieille Adra dire à son fils Ismaël, homme marié, père de plusieurs enfants, ne

te tourmente pas pour des gens que nous ne connaissons pas, qui ne te sont rien. Là-haut, il y a quelqu'un qui voit tout. Il les préservera ; toi, tu n'y peux rien.

Elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait mais préférait garder le tourment pour elle. Aux heures d'oisiveté comme en ont toutes les vieilles, elle en mâcherait le thym amer bouchée par bouchée en chantonnant une petite chanson.

Quoique ne supportant pas, comme nous tous, pareil coup, lui, Ismaël, n'élevait pas la voix, ne jetait la pierre à personne. Sa mère ne le déchargeait-elle pas de tout souci ? Il avait encore une autre femme pour lui chanter l'air à faire passer la frayeur : sa femme. Sans la mer, sans les femmes, nous serions restés définitivement des orphelins ; elles nous couvrirent du sel de leur langue et cela, heureusement, préserva maints d'entre nous ! Il faudra le proclamer un jour publiquement.

Mais la femme du cordonnier Abbaz, la petite Zoulikha, aux yeux habituellement rieurs, se mit à dire, sans faire de distinction :

– Pauvres hommes. Que vont-ils faire ? Que vont-ils devenir ?

Aussitôt l'ancienne vie, perdue déjà dans le sable, commença à se retirer de notre maison, et la douceur, la fraîcheur de la mer ne purent affleurer. Sauf à de très rares instants, la mer, plus ferme que le basalte, n'entrouvrit plus les yeux que pour voir rire son enfant, son propre mystère.

Nafissa, elle, se gardait de dire quoi que ce fût. Gagnée par la douleur de l'homme ? Non, patiente, atten-

dant. Persuadée que son moment viendrait tôt ou tard, qu'il lui faudrait soigner, guérir, bercer. La mer n'est pas triste lorsqu'elle attend la nuit, comme on le croit : déjà, des étoiles bougent en elle.

Vers deux heures de l'après-midi, Lkarmoni revint vers la maison avec son malheur entre les dents. Sa femme supposa qu'il se trouvait mal, elle appela les voisins. Quand nous entrâmes chez eux, nous le vîmes assis dans un coin, blême, pris dans de la pierre, serrant sa tête entre ses mains, et elle, le genou gauche à terre mais le droit relevé, appuyée au sol d'une main, presque en face de lui, dans la posture de la mère qui s'apprête à prendre son enfant sur le dos, pratique encore fort répandue chez nous. Elle n'avait rien obtenu, aucune parole, de l'homme : c'était visible. La vieille Yamna s'approcha alors de lui bien qu'elle ne fût qu'une voisine, lui demanda de desserrer les lèvres.

On oublie souvent que la mer, avant tout, n'a pas d'âge ; sa force réside en cela.

La pierre s'écroula et un homme vivant se reforma à sa place, remuant les bras, la tête, les lèvres, bien vivant.

– Ils les ont tués, dit Lkarmoni, bégayant en souvenir de sa récente rigidité.

Son menton fut gagné par un tremblement et, d'un coup, il fondit en larmes. Il était bien vivant.

– Ils les ont tués, ils les ont tués, répétait-il à travers ses sanglots, incapable d'émettre d'autres sons.

Il réapprenait à parler ; pour l'instant, évidemment, c'était peu.

Le rôle de la vieille Yamna se borna à délivrer l'homme : elle revint vers nous, rentra dans notre cercle. C'était au tour de sa femme de remplir le sien auprès de Lkarmoni.

– Qui ? De qui s'agit-il ?

Elle voulait qu'il apprît à dire de nouveaux mots, c'est par cette voie que la douleur se fût écoulée entièrement. Parce que, quant à nous, nous avions compris de qui il s'agissait. Même elle, sûrement. Mais pour elle, c'était une autre affaire. Étranglé, Lkarmoni demeurait toutefois hors d'état de former une phrase, d'expliquer. Ce n'était en tout cas plus la peine en ce qui nous concernait. Nous restâmes sans bouger parce qu'aucun rôle ne nous avait été assigné si ce n'était celui, bien sûr, de figurer dans cette scène.

De l'autre côté du mur, un enfant appela sa mère qui devait probablement se trouver parmi nous.

Calme subitement, Lkarmoni leva un regard chaud sur son épouse, sa fille, nous tous.

– S'il y avait une lueur d'espoir, dit-il d'un coup et sans difficulté, si on voyait un but à tout ça, si un jour on pouvait les...

Il mentait à présent. C'était la raison pour laquelle il avait si aisément recouvré l'usage de la parole.

La tête haute, le regard clair, il poursuivit sur le même ton :

– Or tout ce que nous faisons, c'est résister. On ne remporte pas de victoire, jamais, par la résistance. Ils sont tellement plus forts que nous.

La fanfare des mots ne réveilla aucun écho parmi nous. Il en fut si affecté qu'il perdit toute envie de continuer.

L'ombre de la mer avec son parfum et sa couleur de lavande s'étendit sur tous, la mer elle-même nous lécha les bras et les épaules, lava de tout remords, de toute mauvaise pensée : nous étions prêts à affronter la sournoise reptation des murs. Nafissa sortit avant moi qui en étais encore à me demander par quoi il fallait commencer. Elle m'appela du pas de la porte ; je soulevai le rideau à mon tour et la suivis.

Ce matin, la mer ne sait par où pénétrer le cœur de quelque côté qu'elle roule, en vain légère. Au réveil, j'étais déjà fatigué, la tête pesante de toute cette houle inutile. Les gens promènent des caboches forées de trous, empanachées de touffes d'herbes folles ; géologie de l'insomnie, plissements, failles, catastrophes, je dois en avoir une semblable. Je sens les couloirs et les passages souterrains qui me parcourent l'intérieur du crâne. De temps en temps, des décharges nerveuses y circulent. La moindre d'entre elles ébranle le système, bien conçu, il faut le reconnaître, quoique dû au hasard, et se transforme en explosion après une fraction de seconde.

Sortant de la metabkha, tout à l'heure, je n'entendais encore qu'un grave bourdonnement à la limite de l'ultrason. Ce bourdonnement porteur d'un chant échappant aux lois de l'harmonie s'accordait pourtant à ce qui m'entourait. La disposition de la ville : un enchevêtrement de boyaux creusés dans le basalte sur plusieurs étages, avec quelques fentes seulement sur l'air libre mais qu'il est fort difficile de repérer, cette disposition

même facilite la communication. En effet, sommes-nous plus qu'un dédale à l'intérieur d'un autre dédale à présent, abstraction faite de la faculté que nous avons de nous déplacer ? Certes, le plus reculé de ses couloirs les plus tortueux possède, à coup sûr, plus d'animation, plus d'idées, que le cerveau le plus actif du plus ingénieux de ses habitants. Chacun, chaque galerie s'entend, sa vie propre, reliée toutefois par d'invisibles fils au reste, notamment au centre nerveux que nous nommons Médresse, qui ne se limite d'ailleurs pas au seul Médresse mais s'étend à toutes les circonvolutions voisines où un monde en réduction s'abrite. Moi qui y habite depuis ma naissance ou presque, je n'en vois la structure complète que par un effort d'imagination et de dépaysement que je ne peux soutenir longtemps. Je porte plutôt ma vieille cité comme mon corps.

Je devine ce que d'aucuns vont penser : il faut du courage pour y vivre. À ceux qui ont connu une autre ville, peut-être. Mais nous ! Je mentirais si j'avançais que nous sommes tant soit peu malheureux. Et si la manifestation d'une autre cité visite par moments nos nuits, il en est d'elle comme de ces songes où la mer joue avec l'homme sur le sable. Passée l'odeur du sel, ne reste que celle de la pierre.

Réminiscence pourtant des violences de la mer, une vaste clameur suivit l'explosion, et des minotaures, et d'autres passants tombèrent à trente mètres de moi. J'étais, je ne sais comment, la figure déjà plaquée contre terre. Un nuage d'iriaces roulait au-dessus de nous dans un fracas de galets. Le type de la metabkha. Je pensai à lui ; il avait fait son coup. Ingénieur rigoureux, il venait d'ajuster toutes les pièces de la machine qui tournait avec la superbe aisance d'un cyclotron, propageant un vent à peine perceptible. Je ne sentais rien. Me relevai. Me mis à courir. Nafissa, les mioches ? De l'autre côté du monde. Suprême pensée, je ne disparaîtrais peut-être pas complètement. La ventilation se poursuivait à des vitesses incalculables, étoile irradiante qui faisait le vide autour des morts, renversant tout, tables, étalages, chariots de légumes, éventaires, et passants. Retournée, une charrette avec son cheval couché sur le flanc, fut laminée, réduite à son dessin contre le sol. Nettoyage de toute trace organique.

Cent mètres, et je m'arrêtai ; j'avais la gorge sèche, la pierre me gagnait. Devant moi, la galopade continuait,

des mocassins se perdaient, de vieux bougres y laissaient leur tête. Les femmes, sans voile, exposées à la vue, couraient. L'étoile ne cessait d'étendre ses ramifications pendant qu'une voix de dieu mort cherchait par où l'astre était entré. C'en était fait de moi ma peau collait à de la pierre. Voilà comment on se prend au filet. On est là. Puis une chose en amenant une autre, l'air vide se met à chanter. Si la terre berceuse, tendre et profonde, et la mer autour d'elle agenouillée regardaient vers leur enfant...

Ils viendraient en force, ils étaient en train de venir. Ils ne trouveraient que mes yeux ouverts dans la pierre. Dans quelques minutes, toute la ville, déjà bien minée, s'écroulerait dans un bruit de mitraille.

Je fis un pas, une tonne de pierre sur les épaules. Rage, humiliation. J'ai toujours méprisé cette matière inerte qui n'attend de vous qu'une seconde d'inattention pour s'approprier votre forme. Encore un pas. Je crevais de rage. Il me semblait que je n'arriverais jamais à la mer avec ce poids sur moi. Car, quoiqu'elle n'eût plus accès à notre ville, c'était vers elle que me poussaient toutes les forces que je gardais.

Au boulevard National : barrage. Bouclé. C'était prévu.

Je n'étais pas seul, une foule de statues m'entourait. Je me rangeai loin des barbelés parce que j'étais encore couvert de lambeaux de chair. Des minotaures nous tenaient à l'œil. Nous n'attendîmes pas longtemps : plusieurs spyrovirs se mirent à hurler de tous les côtés comme des sirènes. On nous fit tourner face au mur et, avec des craquements, les statues elles-mêmes s'exécu-

tèrent. D'autres spyrovirs criaient sur la Souiqua, au loin. Cernés, pris comme des rats. L'éblouissement commença. J'observais le mur et tâchais de déterminer la direction qu'il suivrait. Quelquefois, là-bas, une explosion disloquait le vide, à quoi répondait une clameur venue de la mer.

Et l'on n'entendit plus rien, sinon de nouveau les spyrovirs qui ne s'étaient tus à aucun moment mais avaient été couverts jusque-là par le tonnerre de l'éboulement. Ce silence, je le devinai, avait pour origine un déplacement des murs. Je me sentis plus lourd, plus insensible. La tête me bourdonnait toujours de la même insaisissable, impossible chanson. L'horizon, avec des tavelures, s'enflait à la mesure de l'espace que le ciel et la terre lui abandonnaient, ouvrant dans le mur un œil qui me souriait.

Le barrage se disjoignit. Notre foule s'écoula, docile, y compris les statues. Mais pourquoi nous éloignâmes-nous, les yeux à terre tels des coupables, ce qui était assez paradoxal, de la part des statues notamment ? C'est difficile à expliquer, on ne sait jamais comment justifier ses coups de chance. Je continuai d'aller droit devant moi. De vifs ruisseaux bruissaient en courant de mes oreilles à mes yeux, et de là à mon nez, à ma bouche, à ma gorge, puis de nouveau à mes oreilles, ne réempruntant pas une fois le même parcours. Les cafés, les boutiques, leurs clients, la circulation, rien n'avait changé de ce côté-ci. Ça s'interpellait, criait, ronflait. Et derrière moi ?... Des déchets organiques noircissaient avec la poussière et les ordures des rues.

Je constatai à cette seconde que le souffle de la machine, comparable à une flamme de soudeur, m'avait consumé très vite et, avant même que je m'en sois aperçu, restitué dans ma forme première mais à partir d'une disposition différente, inconnue, de la matière. Je flottais en l'air, endolori un peu, léger.

Les rues, toutes les rues, grouillaient, les habitants discutaient de ce qui venait de se passer. Enthousiastes et bouleversés, ils criaient, plaisantaient, dansaient, tremblaient. Leur excitation me tombait dessus en pluie brûlante. J'étais le seul à ne point partager leur joie, non tant par manque d'aptitude que parce qu'il était inconcevable de me mettre à leur diapason, moi qui avais vu comment la machination avait été montée, mise au point.

Berce mon corps, dissous mon ombre dans une clairière diurne, toi qui as rompu tous les rêves pour t'éveiller sous ma poitrine. Je répétais ces paroles depuis un moment sans savoir d'où elles me venaient et, soudain, je reconnus l'air de tout à l'heure. Cette voix retrouvée errait sans se lasser dans le vent d'un ancien pays. Je marchais, levais les yeux sur les uns et les autres, j'essayais encore de deviner sur les visages ce qui remuait au fond de chacun. Les têtes de moellons garnies de houppes d'herbes sèches roulaient, il n'y avait pas grand-chose à lire ; ces gens au fond n'étaient ni tristes ni gais.

Berce mon corps, dissous mon ombre... Il continuait à planer dans l'atmosphère une sorte d'aridité ; personne

ne me regardait à présent, de l'appréhension semblait être inspirée aux passants. Par quoi ? J'étais incapable de leur faire le moindre mal. S'ils savaient ! Mais l'air qu'on respirait était, sans doute un peu à cause de moi, sec et dur. Électrique. On s'en nourrissait.

Les marchands de fruits déployaient leurs éventaires et discutaient, la population ne s'était jamais autant agitée. J'avais de plus en plus le sentiment physique d'être tiré par des crochets impatients vers une fissure teintée de bleu. Je résistais comme si j'étais de pierre bien que la flamme augmentât autour de moi et en moi. Si encore il m'était possible de toucher le visage de ma femme qui rutilait au plus profond de cette lumière ! Mais ça m'était interdit par l'espace et le temps aussi bien que par la crainte. Je passai et repassai devant plusieurs cafés où les gens cherchaient de la compagnie et, à la fin, je ne sus plus quoi faire. Hésitant, tiraillé, je résolus de rentrer à la maison ; brusquement, je pressentis la nature du pouvoir sous lequel j'étais tombé.

Réunies toutes dans la cour, les femmes, quand je fus arrivé, commentaient l'événement. C'était là qu'allait commencer l'épreuve ; la petite Zoulikha m'accueillit avec ses yeux rieurs et des questions. Jusqu'à cet instant, depuis de longues années de cohabitation, je n'avais vu en elle que l'épouse du cordonnier Abbaz et, si quelques rares fois, des ombres m'avaient prévenu contre elle, celles-ci restaient trop fugaces pour provoquer mon inquiétude. Et voilà que Zoulikha se révélait être un instrument de ce sort qui venait de se manifester dans la metabkha ! D'un seul de ses regards verts, elle

eut vite fait de me paralyser. Les autres femmes s'étaient-elles aperçues de son manège ? Toujours est-il qu'elles se turent et, ensemble, m'entourèrent en observant la plus grande réserve. Ce fut alors que je reconnus Nafissa parmi elles. Quoi, elle aussi !... Mais non, à la réflexion, elle était présente pour d'autres raisons et lorsque mes regards eurent croisé les siens, il me sembla lire dans ses veux : « Patience... »

Bien informée, Zoulikha. Elle parla du type, de l'explosion, de la machine à tuer le temps. De tout, sauf de mon secret. Dont pourtant elle n'ignorait pas l'existence, il me suffisait d'affronter ses regards pour en être persuadé. C'était ce à quoi elle voulait en venir. Pour mon bonheur, je n'en savais pas plus long qu'elle à l'époque. De ses yeux fluides, pétillants, elle surveillait ce que j'allais dire, comme les autres, comme ma femme qui, elle, ne me demandait rien mais paraissait soutenir une terrible lutte, formulant toujours du regard la même prière : « Patiente jusqu'au bout, je t'en prie, patiente. »

Nafissa était sûrement instruite du danger que me faisait courir cette garce.

Je dis au milieu du silence :

– Je me suis trouvé en pleine bagarre. Je n'ai rien. Qu'est-ce que j'ai à redouter maintenant ?

Toutes se remirent à parler à la fois. Je me sentis hors de danger, délivré, la manœuvre de Zoulikha avait fait long feu. Je l'entendis lancer, après :

– Qu'est-ce qu'ils ont à vouloir nous imposer leurs quatre volontés ?

Elle s'adressait aux autres femmes.

– De quel droit ? Nous ne sommes pas des...

Dans l'éblouissement du soleil de midi, les mots s'envolèrent, désintégrés. J'entrai dans notre chambre, l'ombre appuya sa poitrine contre les murs et les repoussa à une grande distance. J'étais libre, la fente par laquelle la mer regardait laissa passer ces paroles :

– Je suis toujours là.

Murmurées plutôt que prononcées, et qu'une odeur d'algues et de sel accompagna, longtemps.

Nafissa était restée avec les voisines dans la cour, j'allais d'un endroit à un autre sans savoir ce qui m'y appelait. Le trop de lumière que je portais encore en moi m'étourdissait, je n'arrivais pas à m'accommoder de la profondeur marine de cette chambre. Les enfants devaient être en train de jouer dehors ; un tremblement, une fièvre m'empêchaient d'avoir la tête à ce que je cherchais.

Nafissa apparut dans la pièce avec une expression rayonnante sur la figure.

– Tu y étais au moment de l'explosion ?

Je ne saurais dire ce que j'éprouvai quand elle m'eut demandé ça. Qu'espérait-elle apprendre ? Imperceptible, comme ce parfum d'algues et de sel, l'air reprit. *Berce mon corps, dissous mon ombre...*

– Ça s'est produit à deux pas de moi. J'étais du côté de la Souiqua.

Trahison de la voix qui flanche. Comment lui expliquer, lui faire comprendre ce qu'on découvre en ces instants-là ?

– Et alors ?

– Alors, me voici.

Dans la cour, le ciel, magnifique, s'était mis à claquer, les voisines jacassaient. Le retour à l'antique usage de la passion n'était pas encore permis. Une certaine irritation me vint cependant de mon impuissance à exprimer les affres que j'avais ressenties. Nafissa, effrayée et intéressée, questionnait :

– Comment ça s'est passé ?

– Va le demander à la femme du cordonnier. Que veux-tu de plus ?

Sur-le-champ, je me repentis de ma phrase et du ton sur lequel je l'avais prononcée ; Nafissa avait baissé la tête.

Je lui dévoilai en quelques mots les circonstances dont j'avais été le témoin. Tant il est vrai qu'une femme préfère tout tenir de son mari, même ce qu'elle a déjà appris par d'autres voies, Nafissa fit celle qui n'en savait rien. Je m'explique cette attitude, néanmoins un poids se posa sur mon cœur. J'allai m'allonger sur une toison jetée par terre en attendant l'heure du déjeuner. D'un bras, je me couvris les yeux, et elle, ses cheveux enroulés en torsades autour de la taille, circula dans la grotte sans troubler de ses pieds nus le visage de l'eau apparu à la dérobée. Je me la représentais habillée de cette longue chevelure noire, imprégnée de l'humidité marine qui attisait sa blancheur. L'éclat qu'elle répandait, *berce mon corps, dissous mon ombre...*, s'épanouissait dans la sauvage stupéfaction de midi. La terre, privée d'ombre, résonnait, vacillait. La voix de la mer, au-delà, grommelait ; des oliviers se réveillaient. La terre reprenait son vieux mutisme.

Et le jour grandit encore entre les colonnes du ciel.

Depuis un moment, je respirais des odeurs dont la torride amertume râpait l'air, je rêvais à des figuiers dispersant leur semence au loin. Oublieux de tout, je glissai alors dans une invincible somnolence. Jamais encore je n'avais connu un tel détachement ; je n'éprouvais plus rien, la souffrance, apaisée, s'était muée en un chant insaisissable qui se prolongeait en éblouissement.

« Je suis mort. »

Ces mots montèrent comme le murmure d'une eau qui court : tel était mon secret. Qui prendrait mon tour quand je n'y serais plus, qui irriguerait la terre quand elle ne clamerait qu'une noire désolation ?

Un claquement sec, un cri, signalèrent l'existence des iriaces, et je vis mon visage : du sang et de la sueur mêlés, déployés en un filet luisant. J'entrouvris un œil, clignai douloureusement. Essayai l'autre ; il me sembla qu'il y plût du feu. Du sang presque coagulé en suinta et me colla les paupières, l'œil m'avait été arraché. Un long soupir souleva ma poitrine et je voguai vers le sommeil.

Des pépiements aigus éclatèrent qui me firent revenir à moi. Je regardai par-dessus les pointes des rochers : le même moutonnement d'oliviers dévalait la pente et allait inonder la plaine. Les pépiements redoublèrent d'intensité. Je tins ouvert tant que j'en eus la force l'œil qui me restait, cherchai partout. Une nuée d'iriaces s'agitait au milieu des flammes et se confondait si bien avec elles qu'il était presque impossible de les distinguer. À cette seconde, des ailes épinglées à un point fixe de l'espace se détachèrent, accomplirent un grand circuit, re-

vinrent se piquer à la même place. Les iriaces se tinrent cois subitement, et la plupart disparurent en même temps que se dissipait la flamme.

Je m'abandonnai au sommeil vers lequel une extrême lassitude me tirait. Une chanson me transperçait cependant de part en part, m'interdisant tout repos. Je tentai de me redresser, de me mettre à genoux, d'appeler : je demeurai bizarrement cloué au sol, sans force et sans souffle. Mes paupières sécrétèrent encore du sang, toutes les plaies : bourrelets pourris, lèvres bouchées par des caillots, se boursouflèrent sur mon corps, et des mouches avides, ou des iriaces que je prenais pour des mouches, tourbillonnèrent au-dessus de moi. Sur les champs, dans l'atmosphère de feu, une seule femme dansait dont l'incandescence m'envahissait. J'étais sans défense contre l'illumination qui émanait d'elle.

Et je me mis à flotter, à monter, proie des flammes. Elle qui déambulait entre ciel et terre me souleva plus haut, et je perdis complètement conscience. Je roulai, aspiré par des forces lointaines.

– Je vais apporter la meïda et appeler les enfants, dit Nafissa.

J'avais l'impression que des conversations fusaient de différents côtés, que des voix grondaient, des exclamations s'élevaient à mon sujet. Mais aussitôt un profond silence s'établit. Il était clair que ce silence me concernait aussi. Et l'incertitude, l'anxiété s'emparèrent de moi. Qu'avais-je donc fait ?

Je demandai à Nafissa de me découvrir les yeux : elle le fit avec sa douceur coutumière.

– Et les enfants ?

– Ils jouent dans la rue.

Le silence de la chambre percée dans le basalte ne vivait que du frôlement de ses pieds nus contre le sol. Je repensai à l'explosion, au type, aux hommes et aux femmes qui fuyaient, aux spyrovirs. Avaient-ils réellement existé ?

– Est-ce qu'on va bientôt manger ?

Je n'avais pas tellement faim.

– Ça va être servi dans quelques instants.

La voix de Nafissa me couvrit de son eau, me berça.

– Je vais apporter la meïda et appeler les enfants, chanta-t-elle en même temps.

L'eau tourna dans la grotte avec des remous, des caresses intimes. Un jour, je reviendrai plus longuement sur ce rôle de la mer, ce que j'en ai dit jusqu'à présent étant si peu de chose. Le plus important reste à dire ! Le monde se fût-il durci en une seule coulée de béton, il n'aurait pas fait ce rempart qu'elle, cette eau fragile, nous fait. À l'époque, je me rendais compte de son attachement, mais lorsqu'elle s'approchait ainsi en remuant obscurément, c'était tout juste si je me doutais qu'elle portait encore *autre chose*, que je ne comprenais pas, au fond d'elle. Ah, si je n'avais pas eu dans la tête cette limaille vorace. L'aimer, elle si bonne... Toute ma vie n'a été qu'une erreur, ou un malheur, ce qui revient à peu près au même, pour n'avoir jamais su aimer qui m'aimait. Jadis, dans ma famille, nous ne prononcions déjà que les mots nécessaires à nos rapports quotidiens. (Aurions-nous été des étrangers les uns pour les autres, nous nous serions

adressé cent fois plus la parole.) Nous craignions constamment de nous livrer. Éludant pareille épreuve, nous nous regardions vivre à distance ; mon père seul, bien entendu, dont il nous fallait tous les jours affronter le tribunal, faisant exception à la règle. Je le revois, l'éventail à la main, assis dans la galerie qui donnait de plain-pied sur la cour, d'où il régentait les activités domestiques. L'endroit était assez vaste pour contenir une assemblée ; il le remplissait de sa présence. Je jouais à côté de lui, c'est-à-dire que, sans bouger, sans attirer l'attention sur moi, j'allais retrouver mes amis. Une fois que j'avais assez joué, il m'était permis de rejoindre les femmes. Parfois aussi de monter sur la terrasse. C'était là surtout que je respirais le plus librement. La vue des champs ensoleillés qui s'étendaient à l'infini provoquait en moi une sauvage exaltation. Le ciel touchait à des lointains si profonds qu'il était agité d'un perpétuel frémissement. Des marronniers d'Inde projetaient leurs ombres contre les murailles à créneaux, garnies de tourelles, d'embrasures et d'un chemin de ronde, de notre maison édifiée sur un château aux trois quarts en ruine. Des gerbes de senteurs végétales s'élevaient dans l'air tranquille. Les ouvriers de la ferme s'affairaient ; je demeurais de longues minutes à suivre leurs mouvements, refusant de penser aux batailles qui s'étaient livrées sous ces murs. Ensuite, il me fallait redescendre. Les salles m'ouvraient leur domaine nocturne. Si au moins, elles menaient à des grottes sous-marines : non, je m'enfonçais à travers d'anciens couloirs comme dans un souterrain. Le silence y dormait, débordant de toutes parts. J'eus, la première fois que je le

remarquai, la sensation que notre habitation était immergée sous des nappes de pétrole étales, noires, insondables. N'y avait-il que moi qui le savais ? Le soir surtout, la maison entière était en proie à cette consumation. Réfugié dans ma chambre, je m'enfermais et me mettais à chanter sans fin. L'air qui me venait invariablement aux lèvres ressemblait à une ancienne berceuse, il disait : *Berce mon corps, dissous mon ombre...* Je ne me rappelle plus la suite, je me rappelle seulement que cela me donnait envie de pleurer, mais que je ne pleurais pas.

N'eussé-je connu que cette oppression, j'aurais sûrement gardé pour notre maison, avec son domaine, une rancune inaltérable, mais la vie familiale me rejetait vers la lumière qui ruisselait sur la campagne et par opposition intégrait toute chose dans un ordre rayonnant. Il n'empêche que le bitume géologique dans lequel nous confinions notre existence m'apparaît aujourd'hui encore comme l'horreur suprême. On ne voyait pas se faire sa destruction, on n'en décelait que les effets.

Soulevant le rideau de la porte, Nafissa revint dans un éclat du jour. Elle apportait la meïda, je refermai les yeux. Elle s'approcha sur la pointe des orteils, posa la meïda près de moi avec des mouvements retenus.

L'eau se retira dans les clapotements qu'avaient réveillés ses pieds. Nafissa eut à cet instant quelque chose d'incroyablement enfantin, et je désirai contempler son corps nu ; pas une fois elle ne s'était dévêtue devant moi. Mais pour rien au monde elle n'aurait accepté que je la voie ainsi.

– Lève-toi, mon ange.

Je me levai précipitamment, la regardai avec perplexité, au supplice. La table mise, les enfants autour. Nafissa était assise, les jambes croisées et dégagées jusqu'aux genoux, sur une toison en face de moi.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– On mange.

Elle souriait.

Ce soir, je lui trouve le même air. Comme tous les soirs, les Baroudi ont ouvert leur radio et, pour la première fois, elle me fait une impression étrange, cette étoile, il m'est étrange de penser qu'elle continue, recouvrant ma poitrine, mes mains, mes yeux, à produire ces roucoulements comme si rien ne se passait. En voici une aussi dont on ne peut dire d'où elle sort. Il suffirait de se laisser aller un peu, et l'on se croirait revenu au temps jadis. L'étoile traverse l'obscurité, elle rit ou elle chante, on ne sait au juste, et je me figure que la vie renaît de ses cendres. Que doivent penser tous ceux qui, dans la même nuit, écoutent son chant ? Elle monte plus haut que le cyprès qui oscille dans le temps : isolée, elle est incontestablement belle, et elle prend toujours de la hauteur, son éclat augmente sans cesse. Sans le vouloir, elle déverse une profonde compassion sur nos tristesses, nos espoirs, nos nostalgies. Jamais je n'ai prêté une oreille aussi attentive à une étoile ; un instant, j'ai cru même qu'elle allait me parler de moi. Les enfants dorment, et j'écoute. Ma femme ne prononce mot ; de temps en temps seulement, elle me lance un regard d'un air heureux qui ne s'exprime pas.

Tout à coup, la belle étoile s'éteint, mais son chant ne s'arrête pas, lui ; il dit distinctement :

Pourquoi détresse viennent-elles
Toutes ces figures de pierre
Crier à l'envi sur la mer ?

Pourquoi font-elles brusquement
Le monde se tourner ailleurs,
S'embraser d'une noire absence

Et vite ensuite gargouiller
Dans un reflux d'eau, d'air, de feu,
Un seul murmure de lumière ?

Ces ombres rapaces et folles,
La mer qui remue un jour vide
Entend-elle parfois leurs cris ?

J'écoute pour tromper mon angoisse et sens mon cœur partir. Nafissa regarde de mon côté. Avec ses yeux humides larges ouverts sous des sourcils vigoureux, et ses lèvres arquées et fermées comme si elle retenait ses paroles, elle franchit le temps, silencieuse et durable. Singulier moment et combien révélateur : loin de moi en cet instant d'apparente présence, je n'ai qu'une faible intuition du lieu où elle se trouve et vers quoi me porte une aveugle navigation qui est presque de l'amour. Navigation, amour, me tiraillent les membres quand j'aurais voulu penser à autre chose, tendre l'oreille vers l'étoile éteinte,

vers l'autre ville et ce qui s'y passe. Ce double cours des choses en moi, je suis écartelé. De quel côté rouler ? L'étoile, – et rien ne crie ; la pierre se déchire, légère, et rien ne crie ; ces mains, ces yeux, ces lèvres, ni l'autre ville ne crient. Préservée de l'oubli, seule l'étoile fend ce calme qui ne sait où atteindre le cœur.

Nafissa rentre de la cour noire. Il est très tard, la ville réduite à l'abîme, plongée dans une insoutenable réalité. Se promener à pareille heure ! Si encore il faisait jour... Est-ce que Nafissa se dérobe, me trahit ? Je ne la comprends pas, elle disparaît, puis je la sens revenir tout doucement. Elle revient peut-être déjà. Je me dis : « Balivernes. Ne bavardons et ne divaguons pas trop ; elle étend sa protection sur moi. » Mais je ne la comprends toujours pas ; des cris s'élèvent, que j'ai longtemps attendus. D'où peuvent-ils sortir, quelle bouche peut bien les pousser ? Nafissa saurait me le dire. Si elle était ici... À moins que ce ne soit elle qui appelle justement.

L'étoile tombe en cendres qui rongent la nuit et ne laissent indemnes que nos fonctions biologiques. Nous continuons de la sorte à vivre sous son ombre, entre ses mains de plus en plus expertes dans la cruauté. Ainsi, vagues, branle-bas, sifflements, depuis un moment, c'est elle. Et comme si c'était mon propre corps, je devine combien la ville soumise à ses manipulations se raidit, se tend, pendant que les murs, soit changent de position à quelques secondes d'intervalle, par reptations ou torsions brutales, soit attendent et guettent. Il se propage aussi des explosions épaisses : mais sont-ce des explo-

sions ? Plutôt des dieux de pierre tombés quelque part, dehors, frappés. Des appels, une course, et la rumeur se brise net ; silence. Silence qui dure longtemps. Seuls errent au monde un reclus et son ombre qui cherchent la mer.

L'air reçoit une nouvelle salve, et ce que j'entends alors me froisse d'autant plus les nerfs que je ne sais pas ce qui va se passer. Une sorte de chœur et d'orchestre retentissent si fort qu'ils me font tout oublier. D'abord qu'est-ce que ces aboiements ? Mais aussitôt grondent, au-dessus, les roulements d'une masse de timbales, et le chœur des chiens s'arrête. Lointain, monte un chœur d'hommes, dont le chant finit par couvrir à son tour la percussion, qui ne se tait que pour autant que les cymbales gagnent en stridences, en frémissements. Cependant, d'un coup, un silence affolé s'abat, et les aboiements reprennent, dominés cette fois par les vocalises de l'étoile éteinte, qui croissent sans fin à partir de ce moment. Il n'y a plus qu'elle dans un brouillard rouge, qui crie, répand un chant mort.

Tout près de ma tête, un vieillard profère rapidement :

– Ils ensorcellent quelqu'un.

Comme Zerdjeb vient de prononcer ces mots – j'ai tout de suite reconnu sa voix – sa femme se met à murmurer :

– Ayez pitié de nous. Gardiens, protecteurs...

– Quelle nuit, quelle nuit. Écoute !

Chacune des paroles du vieux se détache avec netteté, la maison acquiert la sonorité d'une feuille de tôle.

Le hurlement de l'étoile est tel aussi que le monde paraît plongé dans une sorte de coma.

– Protecteurs, maîtres de la terre et des cieux... chuchote la femme sans désemparer.

L'étoile, elle-même poursuivie maintenant par des clameurs, arrive sur nous. Sauvage, elle ferme le ciel et l'aveugle, et de nouveaux coups de cymbales retentissent, chatoient, parfois très proches, parfois très lointains.

– Cesse tes radotages, la vieille. Écoute !

Sa voix a résonné dans le silence.

– La porte d'entrée, dit la femme.

– Eh bien quoi, la porte d'entrée ?

– Elle n'a pas été calée avec le pieu.

– Quoi ?

– J'ai dit qu'elle n'a pas été calée avec le pieu.

– Et à quoi ça servirait ?

– On ne sait pas, ils pourraient s'amener ici, nous ensorceler... ces démons.

– Tu parles de caler la porte, alors que c'est y aller qu'il faudrait.

– Aller où ?

Zerdjeb prend une voix sèche.

– Voir ce qu'ils font !

– Toi ? Tu perds la tête. Tu ne sais pas en quoi ils pourraient te changer. En quelque monstre...

Immobile, j'écoute. Au-dessus d'une base de cuivres, sur un autre ton, se lèvent lentement des voix de femmes qui ne tardent pas à submerger par vagues successives des voix d'hommes, mais toutes surplombées

par celle, continue, grave, de l'étoile. *L'étoile qui a passé.* Frôlé par un froid de pierre, je n'ose y songer.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Rien.

– Est-ce que... Qu'est-ce que tu fais ?

Un bruit mou, étouffé.

Je n'attends pas davantage. Prenant mon élan, je cours me cogner à tous les murs.

– On ensorcelle, on enchante de plus en plus, bonnes gens. Ça vient de tous les coins. Vous entendez : hommes, femmes, enfants ? C'est...

Je m'arrête, pris de vertige, et tout engourdi, je continue avec effort :

– Ils anéantissent la population... avec des sortilèges...

Mais ma voix s'affaiblit et je me tais ; la bouche et les yeux grands ouverts, je ne bouge plus.

Peu à peu des bruits furtifs se mettent à peupler la cour : dans le noir, des locataires qui se répandent des chambres, ayant entendu mon appel. Ils commencent à tourner, en silence, exactement comme moi tout à l'heure, puis à se cogner contre les murs, et à tourner encore, sans arrêt. Dehors, les clameurs s'élèvent avec une vigueur renouvelée.

– Aie pitié de nous, que ta miséricorde... prie la vieille très haut, en se gardant bien de prendre part à ce manège.

Au moment où l'on s'y attend le moins, une des femmes pousse un long cri perçant, exemple aussitôt suivi par les autres dont, maintenant, les voix ne se distinguent plus de celles qui planent à l'extérieur. Elles entonnent toutes le même chant ; au loin, la grêle des

timbales crève la nuit, il me semble entendre aussi hurler le voisinage. Moi, pétrifié, parcouru tout au long de fourmillements, je ne puis rien faire d'autre qu'écouter.

Combien de temps ça a-t-il duré : une demi-heure, une heure, la nuit entière ? Je n'en conserve aucun souvenir précis, ce matin, c'est drôle. Le plus insupportable fut le silence qui s'étala ensuite. Le concert maléfique s'était achevé dans une tempête de cymbales, de cuivres, soutenue par le chœur des chiens. Le présage s'était accompli, le phénix déterré vivant des caves, qui préparait depuis longtemps ce crime, savourait son triomphe.

La voix étouffée de la vieille femme – toujours elle – chuchote encore à mon oreille :

– Protecteurs, préservez-nous, je vous servirai avec foi et sans arrière-pensée.

– Écoute ! fit son mari, l'arrêtant.

– On n'entend plus rien. Quand ils sont repartis, tu ne t'en es même pas rendu compte. Pourquoi est-ce qu'ils font tout ce mal ?

Après ce qui venait de se produire, leurs paroles me traversaient comme de longues aiguilles. J'aurais voulu leur dire : « Arrêtez-vous ! » mais je ne pus parler.

– Ça va être comme ça tous les soirs.

– Il existe des démons qui n'ont peur de rien.

– Un démon, tu ne le sortiras pas de sa méchanceté.

– De braves gens qui n'ont fait aucun mal. J'en suis sûre.

– Ils te répondront qu'ils le font pour le bien de l'humanité.

– Malheur à eux. Tu viens te coucher, l'homme ?

– Oui.

– Tout ce que ces maudits font subir au monde leur sera porté en compte.

– Ouais.

– Nous avons heureusement...

La vieille bâilla, et soupira :

– Nous avons heureusement pour notre défense la prière du Trône, sans quoi, je me demande ce que nous deviendrions.

– Contre le démon...

– Ne blasphème pas.

Je pensai à cette seconde à ma femme, aux enfants : ils dormaient, ils n'avaient rien entendu. Une idée bizarre, comme on en a quelquefois, me vint en tête : « Ils dorment comme s'ils étaient déjà morts. »

Ce matin, juste quelques instants après le réveil, je n'ai pu me retenir d'en faire la remarque à Nafissa, qui a dû déceler un accent de reproche dans ma voix.

– J'étais réveillée, j'entendais, mais je n'avais pas du tout envie de me joindre à ces brebis bêlantes, m'a-t-elle répondu avec assurance.

J'ai pensé malgré moi :

« Toi qui paradais, phénix, coq au langage de chien, regarde-la, vois comme il fait jour ; laisse cette porte ouverte et demeure entre les clous, dors dans l'immobilité. »

Il y avait du défi dans ses yeux, elle souriait avec ingénuité, avec simplicité.

Je me suis senti vaguement vaincu mais non humilié ; je n'ai pas eu la force de lui en vouloir.

Au fond de moi, je demeure inconsolable comme un enfant perdu. Placé, de la sorte, brutalement en face de moi-même, je constate que mon attitude est d'ailleurs celle d'un enfant. Pas n'importe lequel : de cet enfant qui avait été trop comblé. De vivre aujourd'hui parmi les plus muets, les plus aveugles, n'y change rien ; il restera toujours ce fait que je n'ai pas d'autre expérience. Bien qu'alourdi par le manque de sommeil, et la tête vacillante, je sors aussitôt mon café avalé. Je ne pouvais plus tenir, à la maison. Dehors, je reçois le bonheur qu'apporte le matin, ne me doutant de rien. Les gens ont l'air uniquement soucieux de leurs affaires ; les boutiques sont ouvertes, les rues ont été fraîchement arrosées, à moins que la marée ne les eût recouvertes cette nuit, et la foule va. Des minotaures veillent aux carrefours : à vrai dire des momies, qui ont été ressuscitées et affectées à ce service. De leur sommeil millénaire, beaucoup gardent encore une immobilité, une rigidité, dont elles ont quelque mal à se débarrasser. Cela ajouté à leur regard de lézard, elles inspirent une terreur salutaire, qui se traduit par un grand respect.

Lorsque j'arrive à l'échoppe d'El Hadj, il y a déjà du monde !

En entrant, j'entends Hamou dire, soufflant fort :

– ... Il n'y a plus de loi, voilà !

Du regard, il fait ensuite le tour des visages, anxieux d'une approbation, qui ne vient pas en fin de compte. Il porte une tête crevassée, herbue.

– Il n'y a plus de dignité, plus de morale, grogna-t-il.

Hamou semble très abattu. Je l'examine avec plus d'attention : la figure couverte de moisissures, de mousses, les yeux entourés de marne grise, comme il a l'air usé ! Il saisit mon regard.

– Pourquoi font-ils tant de mal ; qu'est-ce que tu en penses ?

J'écoute sa voix, et tout ce que j'éprouve, quoique violent, reste confus en moi. Je ne trouve rien à lui répondre. Brusquement, je réalise qu'il s'est passé quelque chose, je repense à l'affreuse nuit.

– Quoi, que s'est-il produit ? crié-je, hors de moi.

Hamou me considère avec une mine étonnée et, je crois même, hostile, qui craquelle son visage friable. Retour des démons farouches sur les rivages de la ville.

– Très tôt, ce matin, dès que la mer s'est retirée, des corps ont été découverts. Des maraîchers apportant leurs légumes au marché, des laitiers arrivant avec leurs bidons sur des ânes, les ont vus, les premiers. Il y en avait vingt. Ce ne serait rien, la chose ne serait pas exceptionnelle par les temps qui courent, si ces corps ne portaient pas des marques, des signes jamais vus. Ils ont

tous été l'objet de pratiques inconnues mais identiques, et ils ont été identifiés : tous, des gens de la ville.

C'est ça ! Le prix du sang. Le sombre cri récupéré à l'intention des âges futurs.

Zelam :

– Un père de sept enfants... Un marchand de tabac.

Tous ensemble :

– C'est un crime sans précédent.

– Laisse-les faire.

– Ils réfléchiraient si...

– Ils sont sûrs que, quoi qu'ils fassent, le Phénix les protégera.

– Alors c'est une raison pour faire tout ce mal ?

– Oui.

Exigeant de tous le silence, je dis avec force :

– Tout est valable, quand il s'agit de nous.

– Bien parlé, approuve Seladji.

– Ils en pâtiront, continué-je.

– Dans quel état ils seront ! renchérit Seladji.

El Hadj, paisible, en bras de chemise et maqfoula, les épaules courbées, regarde tranquillement dehors. Il n'a même pas l'air de s'intéresser à la conversation, comme si des événements de ce genre, il en avait vu tous les jours de son existence.

Je suis son regard ; au bout de la ruelle, sur la petite place d'en face, des salamandres, des fleurs ou des sirènes, je ne sais au juste, dansent parmi des flammes qui jaunissent, s'empourprent, roussissent, sans perdre à aucun moment de leur force ou de leur vivacité. Je les contemple : elles finissent par flamboyer dans une ava-

lanche d'or. Muet, je considère ce spectacle, cet embrasement impétueux et doux à la fois, avec gravité, et la nuit me paraît loin, vieillie, pourrie déjà.

Les autres sont encore là à discuter lorsqu'une gamine aux cheveux étonnamment noirs, bouclés, entre. À sa vue, les hommes se taisent. Son premier geste est de mettre son poing minuscule dans la main d'El Hadj, puis elle éclate de rire et toise tous ces vieux birbes. Quelle expression effrontée !

El Hadj s'enquiert avec bienveillance :

– Qu'est-ce que tu veux, mon enfant ?

– Donne-moi deux détonateurs, répond-elle sans hésiter, sans nous quitter des yeux, et son rire redouble.

Tête basse, un à un, les hommes s'en vont d'un air maussade à leurs occupations. Cette petite gosse remonte d'une mine, j'en donnerais ma tête à couper. Malgré moi, une plainte s'échappe de ma gorge et plusieurs secondes durant je me couvre la figure des deux mains. Avec toute la population, je ne vois que le feu insurgé qui brûle, non l'autre flamme qui attend doucement au ras de la mer et remplit l'espace devenu de cendre d'un pétillement innocent.

Je ne retire mes mains de mon visage qu'une fois la fillette partie. Au même instant, je la vois pénétrer dans le groupe de flammes, de salamandres ou de sirènes, qui danse sur la petite place.

El Hadj m'observe avec un sourire.

– Ça vous est trop pénible ?

– Ce qui m'est pénible, dis-je soudain, c'est de penser qu'on ne peut pas avoir d'émetteurs.

Qu'est-ce qui me prend de parler d'émetteurs ?

– Des émetteurs ? Il faut en donner d'abord à ceux qui ont quelque chose à dire.

Il a raison. Il interroge de nouveau la rue d'un œil distrait. La foule s'écoule inlassablement dans la venelle, confondant ses pas avec ceux de la taupe. Une incompréhensible désolation se lève en moi, sentiment qui rend inutile tout ce que je comptais faire ou dire. Ce n'est sans doute qu'un peu de fatigue.

Dans le passage, la même multitude, mais brusquement impatiente, se bouscule. Des femmes voilées, des vieillards que des enfants guident par la main... Pour échapper à la cohue, il y en a parfois qui s'arrêtent et s'appuient à l'entrée de l'échoppe. Les paquetages, les baluchons, les couffins qu'ils transportent font penser à quelque rassemblement hâtivement ordonné.

Je tressaille, mon regard tombe sur un vieux mendiant surgi de cette foule. Il s'approche de la boutique en tâtonnant de son long gourdin. Il entre à présent, avance jusqu'au milieu du magasin ; je reste quelques secondes sans comprendre. Pourquoi n'a-t-il pas attendu à la porte qu'on lui fasse la charité ? Une angoisse me prend : je devine ce qui l'a amené ici. Tout gosse, courant dans les rues, je me trouvais souvent dans le groupe de mioches qui trottait à ses trousses ; sans être aussi âgé, il possédait déjà cette barbe longue et bouclée ; humide, une épaisse crinière foncée retombait sur ses épaules. Mais il n'était pas encore devenu aveugle, un sourire bienheureux éclairait ses yeux. Les bourgeois comme le menu peuple le tenaient pour un bienfaiteur

et le vénéraient. Salah – son nom me revient instantanément – ramassait tous les chiffons, les morceaux de papier, les bouts de bois, les boîtes vides qu'il trouvait au cours de ses vagabondages à travers la ville. Son butin accumulé sur un bras, un cigare consumé à la bouche, infatigable, il parcourait les rues, toujours souriant.

Une troupe de gamins qu'attirait de loin la flottante tunique qui retombait sur ses pieds nus lui faisait escorte. Il ne réclamait pas l'aumône comme les autres pauvres, si ce n'était pour notre amusement. Alors, se campant devant un marchand ou un artisan, il l'interpellait d'une voix suave :

– Eh toi, oui, toi qui me regardes, tu ne me donnes rien ? Comment va ta mère, mon petit frère ? Au lieu de rester là à bâiller, fouille tes poches et vois si tu n'y trouves pas des piécettes à donner : ce sera pour nourrir les oiseaux du ciel !

Et ses yeux verts riaient. Pas une fois je ne l'avais vu garder un liard de la monnaie qu'il récoltait ; n'était-il pas le père de la ville ? Il appelait tout de suite les enfants qui le suivaient.

– Tenez, mes agneaux, leur disait-il. Tu achèteras de la pâte de guimauve, toi. Et voilà pour toi, tu achèteras de la pâte d'amande.

Je me trouvai à plusieurs reprises dans le groupe de gamins qui le talonnaient : jamais pourtant je n'eus le courage de lui demander quelques sous. Le mendiant ne m'effarouchait pas, au contraire, il exerçait sur moi une attirance que la monnaie distribuée ne suffisait pas à expliquer. Je restais toutefois à l'écart et surveillais

les autres qui, plus hardis, le harcelaient jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à obtenir.

Eux, même alors, continuaient, par jeu. Jeu auquel lui, de bon cœur, se prêtait. Je ne comprenais pas, non, ce sentiment qui me retenait de solliciter ma part de la manne. Est-ce parce que j'étais moi-même le fils d'un notable de la cité et que je craignais qu'il ne me nourrît ? Je ne sais ; j'en concevais un insolite dépit, qui ne me quittait pas de longtemps.

Je considère le vieil aveugle assis au milieu de la boutique : El Hadj lui donne à manger, le sert comme s'il était un monarque. Ce n'est plus pourtant qu'un méchant mendiant déchu. Il importe peu, semble-t-il, à El Hadj ; il n'en continuera pas moins, lui, à le traiter avec d'extrêmes égards. Comme le juste, comme le monarque qu'il est toujours, disent tous ses gestes, toute son attitude. La chute, la disgrâce de Salah, imméritées, font partie, c'est sûr, des bouleversements de ces jours sauvages.

Comme le monarque qu'il est, qu'il fut... Mon cœur se gonfle de regrets, en moi des voix s'éveillent : toutes parlent de la mer. La mer qui, avec sa clémence, demeure seule capable de nous faire voir clair dans nos propres sentiments. Sans lever les yeux sur ce qui se passe au dehors, j'écoute le chuchotement de plus en plus rapproché, haletant, de ses vagues. Entre ce passé et ma vie actuelle, j'avais la certitude que plus un lien ne subsistait, que tous les fils étaient rompus, et je n'éprouvais aucun désir de voir ressusciter ce qui avait sombré dans l'oubli.

Quel sens attribuer par conséquent à cette remontée ? Pourquoi me retrouvé-je inopinément devant l'ombre de ce que je fus ? Et si c'était la houle première, et toujours la même, qui fut moi ? Ou bien veulent-elles, ces vagues, m'apporter seulement leur influence salutaire ? Aveuglantes proies et ombres ni prises ni lâchées d'un printemps désolé qui tournez autour de moi, ces mains, ces yeux, ces lèvres, toute leur vie de pourpre se souviendront de vous. Ainsi, depuis peu, revois-je souvent ma mère en rêve... Ma mère qui n'avait jamais su tenir une place considérable dans sa propre maison et dont je ne garde qu'une impression à demi effacée. Ses traits qui flottent au fond de ma mémoire sous un fin brouillard, son image noyée par des nappes d'ombre, me parviennent de si loin, que l'autre, la vraie, me semble perdue à jamais. Deux yeux noirs immenses éclairent mes nuits, et le reste est brouillé. Le matin, je reprends ses photos : aucune n'a le moindre air de ressemblance avec l'image qui dort en moi. Je ne retrouve pas ces yeux ouverts dans mon imagination comme des fenêtres sur un horizon qui n'appartient assurément pas à ce monde.

Ma mère n'était jamais triste à proprement parler, elle n'était pas gaie non plus. Elle ne craignait rien autant, eût-on dit, que de paraître gaie, et passait son temps à se contenir, à prévenir par un léger sourire le trouble que son humeur pouvait répandre dans son entourage. Sans se contraindre, elle ne réussissait qu'à mieux échapper à ses proches, à ses enfants, de la sorte.

Mon père veillait sciemment, lui, à ce qu'aucune intimité ne se créât entre nous. Et sa seule vue nous en

ôtait l'envie. C'était peut-être un homme bon... Mais, enfant, je n'avais ni la force ni l'intrépidité qu'il fallait pour fendre la dure écorce sous laquelle son affection pour nous se cachait ; nulle marque d'encouragement ne m'aidait dans la recherche de ce cœur que j'aurais aimé trouver placé moins haut. Rejetant chaque élan après l'autre qui nous portait vers lui, il me visait, moi particulièrement, dont il voulait faire sa réplique, corps et esprit, et qui suis devenu, les circonstances n'y aidant que fort peu, moins homme que feu, pierre et eau.

La mer s'est tue : on ne perçoit plus que son bercement, son silence.

Depuis un instant, une foule inquiète engorge la ruelle. Elle se presse, tournoie, heurte tous les obstacles avant d'arriver à l'embouchure de la venelle d'où elle se débonde librement vers la mer. J'examine le vieux mendiant : il se présente à mes yeux comme l'unité qui résume cette cohue. On ne lui voit plus de visage. Secouant ensuite les miettes qui recouvrent ses guenilles au milieu de l'échoppe, il se dresse, tend souverainement une main. Main de pharaon : presque noire, vigoureuse, desséchée. Je me détermine à la prendre en dépit du vague effroi que j'éprouve à son contact, et la baise. Puis, je le reconduis jusqu'à la porte où je l'abandonne, puisqu'il préfère tenir sa royauté cachée.

Les gens passent en hâte, le nez dans la bure râpeuse de leurs mantes. D'autres, rompus de fatigue, s'étant défaits de leurs fardeaux et assis à même le sol pour reprendre souffle, le regardent avec désespoir.

L'aveugle – appelons ainsi celui qui a décidé de se dissimuler sous cette infirmité – est rapidement englouti dans cette marche sans trêve. Des phalanges de gosses crient soudain leur enthousiasme ! Le poursuivent-ils au milieu du va-et-vient ? Ont-ils reconnu en lui le mendiant-roi de mon enfance ? Cette pensée ne m'a pas plus tôt effleuré que pareille joie me devient un gage hors de prix. De tout temps, nous avons laissé nos enfants libres de faire ce qui leur plaît, et nous pouvons nous en féliciter ! Un bon moment, l'exubérance de ceux-là a imprimé une grande allégresse à l'atmosphère de la rue.

– Vous devriez partir, quitter la ville, me suggéra El Hadj, quand je lui eus fait part de mes craintes.

Depuis l'autre jour, tout un chacun est comptable de son existence. Les naufragés eux-mêmes que la marée renie chaque matin sont mis en demeure de reconnaître leur crime.

– Si vous alliez quelque part ailleurs, vous vous exposeriez moins.

Je fis un geste. Partir ! C'était facile à dire, restait encore à savoir où j'irais. Il avait raison, je courrais moins de danger, au lieu que de tourner dans les rues...

– Ami, dis-je d'une voix accablée, même des hommes qui avaient une ville l'ont perdue. Leur misère est grande, sans remède. Ils espèrent, comme nous... Pendant qu'eux errent d'un côté, nous soupirons de l'autre, et ni les uns ni les autres ne pouvons faire autrement. Nous, nous avons au moins notre ville, mais qui peut nous en vouloir ?

– Non, il n'y a aucun mal à ça. Qui sait pourtant si, comparés à nous, ceux-là ne sont pas à envier !

Je suis persuadé maintenant qu'El Hadj m'avait donné ce conseil pour m'éprouver. Présomption de plus que, ce jour-là, il ignorait encore tout de l'imminente évolution des événements.

– Où allons-nous ? Nul ne sait, si tant est que nous allions vers quelque chose.

– Il n'est pas possible que vous ne le sachiez pas, vous surtout.

Intrigué, il jeta un regard sur moi. Ce ne fut pas un reproche que j'y lus, mais presque : une sorte d'interrogation mêlée d'inquiétude. Que voulait-il découvrir ? Quel secret dans mes yeux ?

J'éludai la question, dis, biaisant :

– C'est vrai. J'attends beaucoup de tout ça, nous en attendons tous énormément.

À cet instant précis, une autre ville s'échafauda au cœur de l'ancienne ; dressant ses échelles dans un avide silence, et ses fenêtres de haut en bas des étages reflétèrent aussitôt une lumière indicible.

El Hadj balaya ce paysage nouveau du bras.

– Beaucoup.

– Mais nous sommes là à parler de choses et d'autres pendant qu'une ville se construit sous nos yeux !

– Eh oui ! Je suis d'accord avec vous, mais ça aussi... il fallait compter avec. Il y a aussi les gens qui s'adonnent à la construction, il y a aussi ceux-là ; tout le monde travaille, tout le monde est dans le coup. Même les nouveau-nés.

Il se mit à rire nerveusement. Je ne fus pas sans remarquer la brusque transformation qui s'était accom-

plie en lui. Presque une mutation : barbe prématurément blanchie, traits altérés, crispés, mais retrouvant un air de jeunesse qui étonnait.

Cependant, l'arrivée des constructeurs n'atténuait pas les cris de chiens qui continuaient à s'élever dans le lointain.

Mauvais signe. Je pris sur moi de sourire.

– Même les nouveau-nés.

Sa figure s'était légèrement empourprée, ses yeux brillaient.

– Nous sommes au seuil de la vie ; nous aussi, des nouveau-nés.

Il se remit à rire ; je baissai la tête et ris.

– Vous êtes d'accord avec moi ?

– Oui, oui.

Je considérai le vieil ami : tout en riant, ses yeux s'illuminaient de plus en plus.

– Alors pouvez-vous prétendre que vous n'attendez rien de la vie maintenant ?

– Non.

– À notre âge !

Autour de nous, une agréable fraîcheur se répandit comme s'il avait plu ; il faisait une matinée ensoleillée, et toujours la même excitation, dehors. De lents météores troubles erraient. Le voisinage retentissait de bruits : la nouvelle ville qui continuait à pousser, monter. Mais au fur et à mesure, à l'arrière-plan, les constructions anciennes révélaient une misère inexprimable.

Une agitation fébrile s'empara de moi. N'y tenant plus, je me levai, me promenai dans l'échoppe : je ne

quittais pas El Hadj des yeux. Il ne disait plus mot, il observait le mouvement de la ruelle. La vie n'est pas un simulacre, il faut en dévoiler les ruses, sans que cela devienne une raison pour entretenir avec celles-ci des rapports de constante connivence : les sorciers ne procèdent pas autrement.

Dédaignant le danger, je donnai libre cours à un besoin de parler.

– Vous semblez nerveux, dit-il.

– Moi... C'est possible.

De fait, quel matin extraordinaire : d'où venait cette mystérieuse terreur éparse dans l'air ? Ceux qui voient se construire ces nouveaux bâtiments, pensai-je, n'ont pas beaucoup envie de faire des discours en cette minute.

Je me plantai devant El Hadj.

– Est-ce possible ?

– Quoi ? Tout est possible.

– C'est cela que nous attendions ?

En chantonnant, il reprit :

– Tout est possible !

Comment ne m'en étais-je pas douté sur-le-champ, comment n'avais-je pas noté la fréquence des nouveaux visages qui apparaissaient à certains moments ? Des visiteurs, pas plus : voilà ce que je supposais, tant il y avait de monde qui sortait d'on ne savait où. Drôles de visiteurs. Peut-être valait-il mieux, après tout, que je n'en aie rien su sur l'heure. Non, je n'avais pas flairé ce qui se tramait.

Le peuple des chiens hurlait toujours contre les constructions qui s'élevaient.

Je partis dans cette disposition d'esprit, une espèce d'excitation sèche. On humait partout néanmoins la fraîcheur que les yeux d'El Hadj avaient communiqué à cette matinée, l'air en était comme lavé. Une foule compacte encombrait le Médresse où les murs en se repliant sur eux-mêmes formaient des poches. Il ne me semblait pas remarquer la présence de visiteurs là, et je marchais avec le secret espoir d'en rencontrer. L'empreinte des pieds se gravait facilement dans le temps ; j'avançais sur la mer sans m'en apercevoir tant son immobilité était parfaite. Si seulement il n'y avait pas ces aboiements prolongés et ces coups de bélier sourds qui ébranlaient les soubassements de la ville à intervalles réguliers ; si réguliers même, qu'on les aurait pris pour des pas de...

À ce point de ma réflexion, je tombai sur Hamdi. Il arrivait, monté sur des échasses, dans la Quaiçaria où je pénétrais aussi. D'abord, je ne devinai pas pourquoi il se hissait sur ces bâtons, pouvant à peine se déplacer, lui si fier de la vigueur de ses jambes. Est-il besoin de dire que j'eus de la difficulté à entrer en conversation avec un homme juché si haut ? Lorsqu'il m'eut appris qu'il était chargé de suivre les progrès des constructions, mon étonnement se mua tout de suite en curiosité. Qui pouvait rester sans s'intéresser à cette autre cité qui venait de naître sous nos yeux, et n'a pas fini de nous stupéfier aujourd'hui encore ? Je décidai de ne pas le laisser repartir sans tirer de lui quelques éclaircissements.

Il devança mes questions, lui-même semblait ne chercher que cela : se confier à quelqu'un de sûr.

– Je suis content de leur dire bonjour de temps en temps !

Pour pouvoir être compris de là-haut, il était obligé de crier assez fort ; or, la Quaiçaria dans son ensemble l'entendait, ne perdait pas un mot de ce qu'il me transmettait.

Je ne saisis pas à qui il faisait ainsi allusion.

– Par contre, quand je les croise en ville... continua-t-il après avoir regardé autour de lui, puis sans plus se préoccuper de rien ni de personne, ils ne me reconnaissent pas ! Plutôt, je ne les reconnais pas. Je ne sais ce qui se passe avec eux, ils deviennent différents de ceux que j'aperçois par-dessus nos vieux murs. Je ne les vois qu'au travail ; qu'ils entrent en ville, et il me devient impossible de dire si ce sont eux ou si c'en sont d'autres. Je ne peux les reconnaître que s'ils retournent de l'autre côté.

Il me scruta déplaisamment du haut de ses échasses. Il voulait sans doute juger de l'effet de ses révélations sur moi.

– Fringués comme tout le monde, il est impossible à qui que ce soit ici de les reconnaître. Ils sont incapables aussi de me voir lorsque je les rencontre dans une rue. Pas à cause de ça, non. (Il désigna les échasses sur lesquelles il se dressait.) Il doit y avoir une autre raison. Je fixe exprès les yeux sur eux, mais ils passent, indifférents : pas un ne lève la tête vers moi. Pourtant, quand ils sont de l'autre côté, il m'est agréable de leur dire bonjour de temps à autre, je les trouve sympathiques.

Je compris : les visiteurs. Des herbes folles se rabattirent sur ses yeux, sans couvrir cependant toutes les aspérités rocailleuses de son visage, et il répéta pensivement :

– Je suis content de leur dire bonjour...

Il s'éloigna dans le claquement de ses échasses sans répondre à mon au revoir et au signe amical que je lui envoyai de la main. Je le regardai partir et me demandai si ce n'étaient pas là ces battements que j'avais entendus tantôt ; mais les autres, infiniment plus puissants, ressemblaient plutôt à des détonations souterraines. Se pouvait-il que les instruments de Hamdi fissent, même de loin, un tel bruit ? Peu importait, en fait. Je me sentais réduit à rien, projeté dans le vide, après cette rencontre et ces découvertes. Savait-on ce qui se préparait maintenant ? À chaque minute, nous croyions nous en être tirés, et la minute d'après remettait tout en question. Est-ce qu'on s'en tire, à la vérité, dans ces affaires-là ? Je pestai tout bas contre Hamdi, contre la ville, le monde, moi-même : mes affreux pressentiments se précisaient.

Perdu dans ces pensées, je n'avais pas vu les marchands de la Quaiçaria fermer leurs magasins et s'enfuir. « Autant vaut encore cela », me dis-je lorsque, jetant des regards autour de moi, je me trouvai seul dans la vieille ville. Autant valait cela ? Réflexion faite, je préférai rentrer à la maison ; du coup, je ne sus par où passer, toutes les issues ayant disparu. Parfaitement unis où que se portât la vue, les murs paraissaient paisibles. Soudain, ils déroulèrent leurs méandres et m'aménagèrent une voie d'une rectitude absolue, juste assez large pour une personne, jusqu'à la maison.

En arrivant, je trouvai, comme toujours, les femmes au courant, et qui s'inquiétaient déjà de ne pas me voir rentrer. L'une d'elles déclara que ce n'était pas un fameux système de bâtir n'importe où, et n'importe comment : des habitants inoffensifs, des enfants, des femmes en feraient les frais.

– On se demande pourquoi c'est toujours les mêmes qui payent.

Je ne la désapprouvai pas.

– Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent ? dit une autre. Ils n'ont pas le choix.

Celle dont je me méfiais le plus, Zoulikha, la femme du cordonnier, n'était heureusement pas parmi elles.

– On n'a jamais vu pareille chose, répliqua la femme Zerdjeb. Qu'on laisse la ville tranquille !

Je lui répondis en pensée :

« Cette ville ne ressemble à aucune autre, tout le monde devrait le savoir ! » Et je me rappelai les paroles d'El Hadj : même les nouveau-nés.

Si, à cette seconde, je m'étais étendu contre le sol, je me serais aperçu que la mer s'était mise à onduler et ses vagues à se briser. Elle se rapprochait avec un tablier de mousse, rongeant la pierre. Ce n'était pas sans raison. Et je pensai : « Tous, même les nouveau-nés. »

Mes enfants, qui jouaient dans la cour, accoururent, remplissant la chambre de leurs cris. Avaient-ils vu monter le niveau de l'eau ? Ce n'était pas une chose susceptible de leur faire peur ; ils revenaient simplement. Ils ne comprenaient plus ce qui se passait dehors. Je tentai de les calmer : alors, ils se jetèrent sur moi férocement,

essayèrent de me faire tomber. Leur mère les regardait sans intervenir ; ils me pressaient, ne me laissaient plus respirer. Les événements nous contraignent à mener une existence à laquelle nous ne sommes pas préparés. Avant, les hommes vivaient de leur côté, les femmes, du leur, et les enfants, auprès d'elles. Tandis qu'à présent !

– Il paraît, déclara une voisine dont les paroles me parvinrent à travers la mêlée, que les constructions nouvelles seront achevées aujourd'hui. La radio l'a annoncé.

Je me libérai de l'étreinte de Mamia et Diden pour tendre l'oreille aux propos de la femme. Je vis les yeux des mioches vaciller.

Était-ce dame Baroudi qui prophétisait ça ? À coup sûr ; la suite se perdit dans le brouhaha de la bagarre. « Elles seront achevées aujourd'hui ? On verra. Elles ne sont pas encore finies... »

– Qu'est-ce que c'est ?

Les enfants avaient cru qu'il arrivait quelque chose. Prenant une mine détendue, j'allai les rassurer :

– C'est quelqu'un qui chante, dit ma femme à ce moment.

Tiens, elle aussi ! Elle avait cru, elle aussi, que j'écoutais s'il venait des bruits de la rue.

– Ils ont le cœur gai, ceux-là.

– Des fous.

Soudain, je me sentis heureux au-delà de toute expression. Pourtant, le souvenir des rues restées désertes derrière moi ne me laissait pas tranquille ; mais j'oubliais le danger. Je me mis à chanter à mon tour une vieille

chanson, une berceuse, du temps de mon enfance. Cela provoqua aussitôt les rires intempestifs de Mamia et de Diden, et les protestations de leur mère.

– Qu'est-ce que cette chanson de mes aïeux ? s'indigna celle-ci, retenant mal son sérieux.

Je fixai Nafissa dans les yeux et continuai à chanter, mais sans rire, au fond de moi, je vous assure. Je voulais qu'elle me comprît et, en même temps, j'avais peur de ce qu'elle risquait de comprendre.

Elle se borna à dire :

– Voyons, les voisins vont t'entendre, et elle se leva pour mettre la table.

Les gosses s'affairèrent autour d'elle, apportant qui le pot à eau, qui le plat de figues fraîches pour accompagner la chorba. Ils me laissèrent dans mon coin. Je ne lui en voulus pas. Je la voyais, avec les enfants, comme dans un halo. Curieuse impression : elle n'avait pas changé, et néanmoins elle n'était plus la même. Elle allait, venait, tout entière à ce qu'elle faisait ; une pensée douloureuse m'effleura : « Je ne sais rien d'elle. »

L'envie me prit de la questionner. Par chance, je me retins à temps, terrifié par l'acte que je fus sur le point de commettre. Si je m'étais étendu sur le sable humide, j'aurais perçu le chant de la tempête, reçu sur moi le basalte noir, et les racines, et le vent et la pluie qui battaient les assises de la terre. Sans cela, j'eus le visage couvert d'écume et d'algues. Impossible, impossible, impossible. Je ne pouvais pas lui poser les questions qui, d'un seul coup, me montaient aux lèvres. Le chant de la mer restera enfermé dans la pierre.

Les nouvelles constructions sont entrées dans nos murs, le jour, mais c'est la nuit surtout que nous les entendons croître et foisonner. Nous en sommes arrivés à redouter que leur lumière n'éclaire notre unique pièce : pendant que ces étages de folie poussent d'une façon chaotique, entre leurs échelles veillent sans s'user de féroces lueurs insomnieuses. Nous nous demandons jusqu'où ira leur prolifération. Ce soir, la radio des voisins ronronne et y ajoute de la musique. J'avais cru que l'on considérerait un jour comme des traîtres ceux qui prendraient cette radio, mais rien de tel ne s'est produit.

Penchée sur son ombre, ma femme coud, écoute peut-être de près la puissante pulsation des constructions enfonçant leur groin dans la pierre. La goguenardise des iriaces n'est pas encore venue nous interdire tout espoir.

L'ombre ne calcule pas ses effets, elle est ainsi faite qu'elle va directement au cœur des choses. Ma femme en profite avec je ne sais quelle secrète application. Les enfants dorment, une sérénité pathétique embrase la ville. Quelle solitude !

Partout, les gens doivent être aussi à l'écoute. Rusées, les nouvelles constructions se développent au centre même de notre cité sans cesser pour autant d'être dehors. Que peut bien en penser Nafissa ? À maintes reprises, j'ai voulu lui en parler ; pas une fois cependant je n'ai eu la force de m'y résoudre. Quelque chose me dit qu'elle est contente : horrible pensée, si l'on considère les circonstances où nous nous trouvons placés. Bénit-elle ces intruses parce que venues à point nommé pour pousser les hommes hors d'eux-mêmes ? Ce n'est pas impossible. Et si je décampais, abandonnais tout ? Est-ce qu'elle se souvient encore de mes velléités de départ ? Qu'en dirait-elle à présent ? J'entends des vagues se briser, j'entends leur violent mouvement de hanches pétrir l'espace nocturne. Près d'ici, plus près encore, et très loin. Plus question d'aller nulle part. Aller où ? Pour faire quoi ? Je ne comprends pas pourquoi, certain matin, El Hadj m'avait fait cette suggestion. Ces édifices bouleversent suffisamment la ville pour qu'on n'ait pas besoin d'aller au-devant d'autres à l'extérieur. Sous leur poussée, il arrive parfois que des rues entières éclatent, et tout le monde court, essaye de sauver les meubles, les magasins ferment. Çà et là, les murs portent d'épouvantables traces de griffes. Quant au temps... En mares, il se fige en mares et noircit sur l'asphalte. Voilà où nous en sommes. Heureusement que – notre quartier, en haut de la ville, reste assez calme – c'est le centre que visent ces excroissances que personne ne paraît encore prendre au sérieux. Mais quelques-unes quittent déjà le centre !

Nous avons de quoi ruminer, durant ces longues nuits ; la tête m'en bourdonne ! Certains habitants se confinent dans l'épaisseur des murs, particulièrement dans la zone exposée. Je ne m'en éloigne pas beaucoup, non plus. D'autres, redoutable perspective, réclament l'ouverture d'un front... Par leur nombre et leur gravité, ces problèmes nous plongent dans une périlleuse disponibilité. Ni souhaitée ni recherchée, la vie nue. Y en a-t-il qui ont disparu ! Quand des listes entières seraient rayées des registres de l'état civil, ça ne nous ferait aucun effet. La vie nue.

Lorsque, à un moment donné, la ville s'était enfouie dans les couches sédimentaires, beaucoup de gens en avaient profité pour se cacher. Ce grignotement qu'on entend fréquemment la nuit n'a pas d'autre origine. À présent, tous les jours, il en fuit de nouveaux, qui vont les rejoindre. Des embryons de cité se sont formés sous nos pieds, dont l'existence se signale par une action acharnée, mais encore diffuse. À quelques étages plus haut, dans les cafés, qui regorgent toujours de monde, les nouvelles les plus effroyables circulent. De tous les côtés monte comme un grondement de crue. Je suis à peu près certain que la ville finira par exploser sous ces pressions simultanées et contradictoires.

Et je ne mentionnerai que pour mémoire les errants que nous rencontrons, de plus en plus nombreux, dans les rues. Ils pénètrent partout : dans les magasins, les habitations, et prennent possession de la place qui leur convient, sans souffler mot, sans demander leur avis aux occupants. Nous les laissons faire, nous

gardant bien de leur dire quoi que ce soit. Ils ne parlent pas notre langue, de toute façon, ni nous la leur. C'est avec eux aussi que sont arrivées des nouvelles obscures. Comment la population a pu en avoir vent si toute communication entre eux et nous est impossible ? Ça reste un mystère pour moi, autant l'avouer. Voici comment les choses se passent ordinairement : les uns ou les autres, nous allons voir s'ils désirent quelque chose ; les entendant marmotter dans leur idiome monosyllabique entrecoupé de longs silences, certains d'entre nous deviennent soudain pensifs, leurs yeux se vident. Peu après, nous apprenons que telle personne qui se trouvait ce jour-là avec nous a disparu. Nul ne commente ces coïncidences.

La mer se tient immobile, l'œil fauve. Sombre mais calme et chaude, elle nous entoure, semble veiller. Je retrouve en sa compagnie la franchise première des choses. Sans répit, dans la nuit, ses vagues ébranlent les maisons, entrant par la Porte de l'Est, traversant la ville dans toute sa longueur, et ressortant par la Porte de l'Ouest. Au moins ai-je commencé au cours de ces interminables nuits à mieux la connaître.

Nafissa s'en est rendu compte et l'inexplicable gaîté dont elle fait montre, depuis, me trouble. L'expression de son regard et de son visage, son ton, quand elle me parle, et jusqu'à ses mouvements, trahissent sa joie contenue. Pourquoi m'en inquiété-je ? Je la veux continuellement à mes côtés, je souhaite qu'elle forme un cercle indissoluble autour de moi, là-bas, dans la fraîcheur des collines. Et elle se montre plus indul-

gente que je ne m'y serais attendu. Alors pourquoi ces appréhensions, ces doutes ? Il n'y a pas de raison qui me justifie. Je surveille sa conversation avec une attention passionnée, ne retenant pas les mots eux-mêmes mais sous les mots les intonations, les indices susceptibles de m'éclairer.

Elle lève les yeux pour me laisser entendre qu'elle ne tardera pas à se mettre au lit. Ma gorge se contracte, et durement me frappe la terrible fragilité de notre accord. Nos gestes, nos regards, les mouvements de notre pensée, se font choses délicates, précaires, dans cette véritable, cette étouffante nuit guettant, qu'un rien suffirait à lâcher sur nous. Dehors, la mer retient sa respiration, la ville dort sur elle d'un sommeil bestial.

Avant d'aller au lit, Nafissa se met à tourner dans la grotte. Le léger bruit répandu ainsi me renvoie à l'autre, qui se présente à moi chaque fois qu'elle s'absente. Forment-elles un couple antagoniste ? Il ne m'est jamais arrivé de les voir ensemble, mais il est certain qu'elles composent une seule femme, l'une relayant l'autre au point où la distinction n'est guère possible, où il n'y a pas de distinction. Toutefois je suis moins à la recherche de celle des deux dont je dois admettre l'existence qu'en quête de l'être miroitant de Nafissa que chaque manifestation révèle comme unique. Réalité où je ne sais à quoi me retenir, à partir de quel moment commencent à glisser des présences qui me frôlent, me parlent, exigeant de ma part adhésion et vigilance. Beaucoup de choses passent encore qui demeurent hors de mon atteinte tandis que, la regardant, j'ignore qui je vois...

Nuit maléfique, nuit blanche et noire, espoir sans cesse renaissant, retombant, harassant, sur lesquels jamais aube ne descend, auxquels on n'échappe qu'abattu...

J'observe Nafissa à la dérobée. Elle ne me dit rien et je ne lui dis rien. Il me paraît l'apercevoir à une grande distance, alors que je pourrais la toucher en étendant le bras. Je m'abîme dans un tourment sans nom. Puis, comme il lui arrive de le faire certaines fois, elle vient, car elle, en toute occasion, peut se rapprocher de moi, cependant qu'il m'est interdit d'aller vers elle, me prend la tête entre ses mains.

– Pourquoi es-tu si farouche : ne nous aimes-tu pas ?

Je ne réponds pas, je ferme les yeux.

– N'aimes-tu pas ta mère ?

Elle me parle amicalement, le ton de sa voix est doux. Je rouvre les yeux, et la vois qui sourit. À cette seconde, un bonheur incompréhensible, qui me repose, une joie pure, m'inondent. Mais le charme qui se confond avec son visage ne verse sur moi sa lumière que durant une brève éclaircie, et je retombe dans la nuit.

– Il ne faut pas agir à la légère. Il faut savoir, il faut comprendre. Tu es jeune. Ça signifie la...

– Peu importe.

– Peu importe ? Pour toi !... Pour nous, il importe beaucoup. Tu es jeune encore.

– Pour intimider quelqu'un aujourd'hui, il faut le menacer d'autre chose.

Je me plante là, contractant les mâchoires, me disant : « Ce qui est effrayant, ce n'est pas ça. Pourquoi serais-je jeune ? »

J'attends.

Dès la tombée du jour, nous sommes allés les chercher à l'endroit où ils nous les avaient abandonnés. Les mères, les frères, les fils aidaient, enroulaient dans des linges ; mais lorsqu'il a fallu les porter, il n'y a pas eu assez de nous tous. Nous arrêtant les uns les autres, nous remplaçant, changeant sans cesse de point de soutien, nous avons marché, des heures marché, guidés par les génies de la nuit. Ensuite, signalé de proche en proche par des guetteurs, je suis arrivé.

– Ton père...

– Mon père ?

– Il ne voulait pas. Il disait : pas d'histoires.

– Mais...

– On va examiner ça : attends un peu.

– Attendre quoi ? Je n'ai besoin de personne !

– Et la mère ?

– Elle a dit : « Pourquoi ne nous aimes-tu pas ? »

– Elle ? D'accord.

– Alors pourquoi attendre ?

Après un instant, je reprends :

– Comprenez-moi. Elle a dit : « Pourquoi ne nous aimes-tu pas ? »

– Bien ; va.

Je sors de la grotte enfumée, et la terre unie, les champs tranquilles émergent du ciel. Ces hauteurs oubliées où je me retrouve tout d'un coup sont vivantes :

elles bougent, se balancent, se déroulent selon un rythme si serein, si ample, qu'il ne peut exister sensation plus complète de paix. Je devine, là-dessous, la mer tendant un lien entre Nafissa et moi.

Je pars, interrogeant l'opacité de la nuit ébranlée par le battement de mes pas. Plus j'avance à travers ces espaces aveugles, et plus Nafissa m'apparaît distinctement. Mon ultime chance.

Ma mère, devant mon attitude renfermée, soupira :
– C'est un enfant mélancolique.

Puis elle m'oublia. En un sens, elle n'avait pas tort ; notre existence s'épanouissait sans contrainte au milieu des champs : j'aurais dû être un enfant insouciant et non demeurer uniquement captivé par le vide qui m'entourait. Vivant dans la crainte inavouée que le monde ne se retournât sens devant derrière, je ne jouais pas. Soutenir, seul, le combat ; je ne pouvais concevoir d'action plus impérative. Avec obstination, je fuyais l'écoulement de l'existence familiale et me réfugiais, repoussant toute sollicitude, dans des recoins difficilement accessibles : Après avoir exploré notre château en ruine qui recelait maintes cachettes, lorsqu'il ne me fut resté plus rien à découvrir, je compris cependant qu'il ne me serait pas aisé d'éviter l'affrontement avec les *autres*... Non seulement les choses se pressaient en désordre devant moi, barbares, d'une résistance déchirante, mais eux, plus redoutables encore, se fondaient en elles sans cesser d'agir : gestes et paroles d'humains et visages raides, figés, de choses. Il ne m'aurait pas suffi de le vouloir, pour me

mettre hors de leur portée, et mon premier soin fut d'apprendre à me dissimuler. J'en aurais tiré de la satisfaction si c'eût été par goût : je devais mener cette vie changeante pour être mieux à même d'organiser ma défense.

Mes parents me laissaient libre de disposer de mon temps à mon gré, si je leur épargnais tout souci. Ils n'eurent pas à se plaindre : rarement leur tranquillité fut troublée de mon fait. J'étais moi-même trop accaparé. Flairant partout la ruse, je me tenais rigoureusement sur mes gardes, pratiquais un régime de soupçon sans faiblesse. Par instants, j'arrivais près d'une vérité dont j'ignorais la nature : c'était comme une brûlure qui me léchait le cœur, mais vite ensuite cette sensation s'effaçait.

J'étais aux prises avec mes adversaires, une soirée, mes pensées empruntaient quelque chose au bruissement du ciel où affluaient d'innombrables coups d'ailes. J'écoutais cette palpitation et ce trouble qui, de toutes parts, pénétraient notre demeure. Soudain, quelqu'un, qui approchait, se mit à m'appeler. Je me dressai, tout tremblant. Il s'arrêtait, guettait, puis recommençait ses appels. J'avais une petite chambre avec une fenêtre : j'y courus, laissai mon regard errer par-dessus les vergers et les jardins, aller vers le ciel. Notre maison avait un grand nombre d'ouvertures, elle surplombait des vallées noires, tout un large pays dont l'accès m'était défendu, où la ville demeurait enfouie derrière une ligne de collines vertes. Rien, personne.

Je résolus de monter sur la terrasse.

Après l'escalier interminable, encastré entre deux murs, passant en partie dans un boyau, l'horizon se dé-

roula devant ma vue. La fin d'un jour d'été baignait d'une clarté mûre et calme l'air peuplé d'ailes, traversé d'échos. Le portail grinça, j'entendis des pas de bêtes, il y eut aussi un choc métallique ; à l'intérieur de la maison, régnait l'affairement coutumier. Aucune présence, nulle part. Avec quelle rapidité la terre commença toutefois à s'enfoncer dans l'ombre, et les bruits à s'éteindre ! Je m'attardai sur la terrasse, ne sachant quoi faire, quelle décision prendre.

Ce fut alors que celui que j'attendais surgit. Son arrivée eut quelque chose d'un bondissement ; comme s'il se trouvait là depuis longtemps et que j'eusse ignoré sa présence jusqu'à cet instant. Les jardins, la cour, les pièces, l'escalier, il lui avait fallu les parcourir l'un après l'autre, pour parvenir à cet endroit. La respiration légèrement haletante, il restait les lèvres entrouvertes, tandis que ses yeux noirs souriaient et brillaient. L'embrasement du couchant l'illuminait, lui mettait les joues en feu, quelques gouttes de sueur, car il faisait encore chaud, transparaissaient dans le duvet de sa lèvre supérieure. Ses pieds étaient nus comme les miens.

Immobile, enveloppé par la lumière, pendant que, le dos tourné au soleil, je le fixais avec saisissement, il ne semblait guère comprendre pourquoi il se trouvait ici. Il me dévisageait de l'extrémité de la terrasse, et ne paraissait guère me voir. Mon cœur battait à se rompre. Il hésita quelques secondes, sans bouger de place, puis son regard rayonna. Il n'y eut que cet éclair de ses yeux quand sa figure traversa un dernier rayon de soleil.

Lorsque je me fus ressaisi, le ciel s'était transformé en un cratère bleu-noir. Était-il venu vers moi ? Je n'avais jamais aperçu cet enfant chez nous. Était-ce réellement à moi qu'il avait voulu s'adresser, était-ce moi qu'il appelait tout à l'heure : moi, l'âme en peine errant dans les ruines de ce château ? Ne s'était-il pas égaré et n'avait-il tourné à travers notre immense demeure jusqu'à cette terrasse qu'avec l'espoir de redécouvrir son chemin ? Je ne lui avais été d'aucun secours. Pourquoi avait-il quitté la grande route pour pénétrer dans ces ruines ?

À l'horizon, un feu sombre couvait encore, le charme se prolongeait étrangement ; mais disparus, les bois, les collines, les sources. Je regardais du côté où le soleil s'était abîmé : il n'y avait qu'une mer, une terrible mer en suspens. Je n'osais faire un mouvement. Un coup d'œil en bas me révéla à ce moment un fanal courant dans les profondeurs noires : mon père qui rentrait de la ville. Je descendis.

Je ne pris pas mon parti de cette défaite et mobilisai aussitôt mes forces en vue d'une nouvelle confrontation. Mais au préalable, il me fallait rompre le cercle de brutalité et de ruse dans lequel les choses tentaient de m'enfermer, oui, rompre d'abord ce cercle. L'air même dont elles m'environnaient, dans lequel elles se précipitaient sur moi, semblait hostile et transporter un souffle de mort. Mes parents, eux, trouvaient naturel qu'il en fût ainsi ; je vois encore leur expression qui paraissait me dire : « Quoi, que se passe-t-il ? Tout n'est-il pas normal et comme il se doit ? » Ce langage, qui ne me trompait pas, par instants dans le regard de ma mère

se dissipait, remplacé par une indicible tristesse. Ma rencontre avec cet inconnu ne fit qu'aiguiser ma haine de cette existence, de cette maison, de l'atmosphère qu'on y respirait.

Dès lors, j'attendis chaque jour qu'*il* reparût chez nous.

Cette impatience fichée au cœur n'eût pas manqué de me nuire si je n'avais pris soin de paraître indifférent. Car la lutte ne faiblissait pas une seconde au plus fort de laquelle j'avais fini par le connaître, surprendre ses pensées, démêler ses mobiles. C'est, éclairé par cette lumière cruelle, qu'il allait, venait devant moi, que son image ordonnait le monde. Quelquefois j'en étais ému au point d'avoir les yeux pleins de larmes...

Un jour, je parlai de lui. Cela prouve combien les défenses que j'avais élevées autour de moi demeuraient fragiles, combien le monde des choses et des *autres* me tenait encore en sa sujétion. Plus que je ne m'en serais douté sans ce concours de circonstances ! Nous nous trouvions réunis autour de la meïda lorsque, malgré l'interdiction qui nous était faite de rompre le silence à pareil moment, j'en parlai. Je fus d'abord désarçonné par ma propre audace, puis je me remis, continuai, poussé par je ne sais quel démon ; mes parents furent vivement surpris. Maman assise un peu en retrait devant un plateau à pieds servait du thé : d'une main, elle soutenait la théière, de l'autre, elle rapprochait des verres ornés de fleurs d'or et d'émail. Écoutant ce que je disais, elle levait les yeux sur moi et me scrutait avec un air de grande pitié. Tandis que je contais mon histoire, le verre

qu'elle remplissait débordait dans le plateau, elle ne le remarquait pas.

Pas plus qu'elle, mon père ne dit mot. Je ne mis pas longtemps aussi à prendre congé d'eux pour la nuit et à regagner ma chambre. Leurs réactions m'étaient familières : toujours leur premier mouvement dans ces cas-là était de s'enfermer dans une impassibilité hautaine. Cette fois, il me semblait les avoir laissés inquiets, ébranlés. J'avais fait mon récit avec plus d'animation que je n'en mettais d'ordinaire dans mes actes, je m'étais passionné, j'avais usé d'expressions exagérées et, en fin de compte – des rougeurs m'étaient fréquemment montées au visage – retourné contre eux leurs paroles, leurs gestes, leurs pensées. Subitement, j'éprouvai un dépit intolérable. Mes parents tenaient en piètre estime tout combat qui prétendait révéler ses moyens, se livrer au grand jour. Il devenait soudain clair à mes yeux que je ne devais plus parler de *lui*, que je ne pouvais faire moins qu'effacer l'impression déplorable que j'avais produite. Sans en rien montrer, j'y consacrai mes forces dès le lendemain.

J'y réussis. Je me sentis, miraculeusement et sans restriction, doué de ce génie qui consiste à se réinventer à tout coup sous une autre apparence pour donner le change. Avec un méchant plaisir, sitôt après, je fus gai, charmant, et fis bien voir que j'oubliais mon ami. Mais les chimères, les objets exigeants, inexorables, qui me surveillaient ? Allaient-ils s'écarter aussi aisément de mon chemin, se laisser aussi aisément berner ? La méthode que j'avais mise en œuvre pour me disculper les

incita, au contraire, à me cerner d'une barrière plus implacable, plus définitive ; je m'étais compromis un peu plus sans être certain de prévenir le soupçon de duplicité qui risquait de me poursuivre désormais. Je ne m'étais pas aperçu que mes parents avaient utilisé contre moi des armes plus subtiles encore que celles que je leur avais empruntées.

Était-ce plus, chez eux, pudeur que dureté ? Leur attitude envers moi – comme envers ma sœur – était, sans conteste, dépourvue de clémence. Mon père, je n'avais qu'à l'observer, m'écrasait sous la vigueur de ses sens et de ses muscles, son égoïsme naturel, l'inflexibilité de son caractère. Ce n'était très certainement qu'un piège, très certainement, ce faisant, il visait ailleurs. Seulement, le piège m'étant tendu, il me fallait l'éviter, mais l'évitant, je devais prendre garde de tomber dans un autre. L'extrême vigilance que cela exigeait de ma part ! Aussi, dès que je me trouvais en sa présence, me troublais-je. Je demeurais sans défense contre la panique qui fondait sur moi ; dans un tel tête-à-tête, le plus innocent abandon de conduite, comme le plus calculé, pouvait tourner à chaque instant à ma confusion. Et si, desserrant un peu ma protection, j'essayais de lui sourire, c'en était fait de moi, j'étais bon pour être changé en caniche, en clou, ou en quelque autre chose d'aussi absurde...

En quelqu'une de ces choses qui continuaient, sans rémission, à lancer leurs attaques sournoises, et sous l'œil desquelles notre existence s'érigeait confusément en un ordre impersonnel qui se serait passé de notre

intervention à la longue, et nous aurait survécu si... Si ces événements, à l'origine de quoi nous ne sommes pour rien, n'étaient venus tout jeter bas et créer une situation nouvelle. Mais jusqu'à la veille, nous allions vivre au milieu du même cercle ; aucune route, aisée ou difficile, ouverte devant nous. Un ancien et silencieux cataclysme nous ayant arrachés à nous-mêmes et au monde, seul un nouveau cataclysme pouvait nous y reprojeter. Mais jusque-là, nous allions poursuivre notre existence selon l'ordre qui nous avait été légué, le destin désaffecté, refroidi, vidé de sa puissance, échoué au fond de chacun de nous. Jusque-là, le temps passerait, et quoi qu'il advînt, rien n'arriverait. Il y avait bien une maison, un domaine, des tâches à mener, mais tout cela n'était qu'un mensonge. Nous promenant dans cette simulation de la réalité, nous traversions, bien plus vivantes que nous, les choses, auxquelles nous n'offrions pas la moindre résistance.

Les nouvelles constructions se multiplient, les travaux se poursuivent même de nuit – et peut-on le dire ? – contre la ville. Et le jour ! Tout ça craque, gronde, hurle, s'étire en hauteur, puis s'effondre subitement pour remonter ensuite. Jamais de cesse. De mémoire d'homme ou de femme, notre population n'a entendu vacarme aussi terrifiant, jamais spectacle plus monstrueux ne lui a été offert. Parfois des explosions en partent qui tordent les bases de la ville ; l'Histoire ne donne pas d'exemple, même approximatif, de ce qui se passe là, sous mes yeux. Les bombardements, les tirs, les stridulations, les huées et les éclairs qui entourent la nouvelle cité, s'il leur arrive par hasard de s'interrompre, ce n'est jamais pour bien longtemps : sous le silence qui nous paraît être revenu, persiste, un tumulte vague et uniforme, composé de meuglements, de soupirs, de tintements. Le calme, le repos complets sont à jamais bannis de notre existence.

Captifs de nos propres murs, nous sommes incapables d'imaginer où tout ça aboutira. Ceux des nôtres qui se sont réfugiés au fond des souterrains forés dans les

assises mêmes de la ville lancent chaque nuit, maintenant, des attaques-surprises contre les bâtiments et se retirent aussitôt leur coup porté. Mais les autres se dépêchent de tout remettre en ordre, de cacher leurs pertes, s'ils en ont, de sorte qu'au matin la vie reprend, normale et sans changements apparents. Des informations finissent pourtant par filtrer et nous parvenir, des personnes placées là où il faut rapportent ce qu'elles surprennent et ça se répand. Ces récits manquent un peu de précision ; cela ne nous gêne guère, bien au contraire : ils sont accueillis avec d'autant plus de faveur qu'ils réservent sa part à l'exceptionnel. La recherche, les recoupements, l'examen, l'échange auxquels ils nous obligent nous procurent enfin une vraie occupation !

Les autres mettent à profit chaque attaque pour exécuter les prisonniers qu'ils viennent de faire ou ont faits depuis quelque temps. « Non, ce sont surtout des otages », dit-on en ville. Ils les pendent au-dessus de leurs chantiers, au sommet de leurs plus hauts échafaudages, que nous consultons maintenant dès les premières lueurs de l'aube pour savoir de quoi notre journée sera faite. Impossible de se représenter l'état de surexcitation dans lequel nous nous trouvons tous les matins : fureur, exécration, défi, nous ne nous possédons plus. À la fin de la journée, il est rare que nous ne soyons pas totalement épuisés, ces procédés finissant par nous anéantir. Nous errons, alors, tournons en rond entre les murs qui se nouent, s'entortillent inexplicablement autour de nous, et une horreur que personne ne parvient plus à secouer nous engourdit.

Ceux qui font les plus amples moissons de nouvelles, ce sont au bout du compte les laitiers. Privilège accordé à leur corporation, ils sont autorisés encore à circuler librement, les derniers d'entre eux du moins qui n'ont pas rejoint les groupes d'assaut ou été exécutés.

– Il faut passer en terrain découvert, *là-bas,* disent-ils. (Ils nous montrent où, du doigt.) Sinon, ils attirent tout ce qui bouge à proximité. Ils utilisent une sorte de courant magnétique.

– Je les ai vus brûler des habitants.

– Tous les jours.

– Tous les jours !

– Il s'agit de représailles. Une nuit...

Nous écoutons, ils demandent si nous pouvons leur donner de quoi fumer, un peu de tabac ou une cigarette, et d'autres histoires suivent. Qui s'achèvent toutes, ou presque toutes, par le balancement, en haut des échafaudages, de cadavres grimés.

– Ce n'est pas propre, soupire à la fin le narrateur lui-même, ou l'un de nous, de les maquiller comme ils font.

– C'est pis que tout.

Quand je sors à présent, j'emprunte les voies les plus écartées, et marche vite et seul, ne m'attarde jamais longtemps dehors, ni au même endroit. Parfois j'entre dans quelque magasin d'ami pour un court moment : cinq, peut-être dix minutes, pas plus – même ça, s'asseoir dans un magasin, n'est pas très prudent – puis je reprends mon périple à travers la ville. Vu le tour que prennent les événements, la tentation me vient fort par

moments de m'enfoncer dans une galerie perdue, hors de tout passage, sans communication avec aucune autre. Les circonstances me justifieraient : tant d'hommes disparaissent. Je tourne dans les rues, idiotie, sans utilité. Les mêmes conciliabules vous attendent partout. Quelque chose se produit qui dépasse nos forces.

Ismaël, lui, a réglé la question une fois pour toutes : il ne sort plus. Pour ne pas aller traîner inutilement dehors, je lui tiens souvent compagnie. Je ne reste pas longtemps seul avec lui, que non ! à tout bout de champ, quelqu'un, pour les mêmes raisons que moi probablement, entre et grossit l'assistance. Sa famille ne sait où donner de la tête, à recevoir tant de gens.

Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa mine radieuse. L'heureux homme ; par ces temps, un air aussi épanoui représente une faveur dont jouit l'exception. Il m'accueille chaque fois avec les paroles :

– On était tous surveillés. Incroyable...

Je ne le lui dis pas, évidemment, pour ne pas le heurter ou le chagriner : mais on l'est toujours.

– Chacun sa fiche, poursuit-il de sa voix innocente. Chaque famille de locataire dans chaque maison, la sienne, les maisons elles-mêmes étaient surveillées. Si des parents ou des amis vous invitaient à passer la journée chez eux, vous alliez d'abord en référer en Haut Lieu. Comment je le sais ? Chut...

Quelle histoire ! Il continue à recevoir les visiteurs, qui ne cessent d'arriver, avec un air de bonne humeur à toute épreuve, accompagnant dans un curieux contraste ses propos.

– S'il fallait fuir, où pouvait-on aller ? Où se cacher, où manger un morceau, où se coucher ? Il y en avait pourtant, dans notre ville, qui se terraient. Je n'en avais pas vu moi-même, mais je ne l'ignorais pas. Peut-être que dans cette maison même... Comment faisaient-ils, qu'est-ce que cela donnait de vivre comme ça : personne n'était en mesure de vous le dire. Car ceux qui se cachaient ne revenaient pas, et ils ne reviendront jamais. Je repense à tout ça... et la nuit, quand on passe des heures dans l'attente de Dieu sait quoi...

Arrivé là, il tombe invariablement dans une brusque distraction ; je ne l'en tire pas plus que je n'interviens dans ses discours.

– Il y a quelque temps, déclare-t-il après, recouvrant ses esprits, je me préparais à aller à mon travail – il est employé de la voirie – mais, près de la porte, j'hésitai. Bien m'en prit. Je venais de me rappeler qu'un arrêté interdit à la population de mettre les pieds dans la nouvelle cité. Depuis, je ne suis plus sorti de la maison.

Sur ces mots, il sombre dans un long rire silencieux.

– Je vis désormais dans un monde en paix. Je ne veux plus connaître l'autre.

Il redevient l'homme simple que nous connaissons. Il parle encore, intarissable, et dit, il faut bien le reconnaître, des choses intéressantes, bien qu'elles ne laissent pas de surprendre parfois.

Le souvenir des règles anciennes s'estompe en nous.

Nous attendons.

Une grande cérémonie flamboyante, que nous n'attendions pas, par contre, a commencé cette nuit dans

les nouvelles constructions. Quelle fête ou quel rite célèbrent-ils, *là-bas* ? Nous n'avons aucune chance de le savoir ; la cité, du moins ce que nous avons la possibilité d'en apercevoir, habitée à tous les étages par le feu, rutile, déserte, mortelle. De vastes rassemblements d'iriaces roulent au-dessus d'elle dans le ciel rouge. Les voisins font marcher leur radio plus fort pour arracher des nouvelles à la nuit, et plusieurs locataires se trouvent réunis chez eux. Ma femme y était allée, mais elle est revenue peu après : rien de sérieux n'a été capté si ce n'est des signaux rappelant le morse, qui se changent quelquefois en jappements, et que personne n'a été à même de traduire. Les Baroudi ne laissent pas moins leur radio pétarader. (Et ça continue, *là-bas*.) J'entends cette voix de notre chambre ; une espèce de torpeur me prend malgré moi. Les femmes, elles surtout, s'entêtent, agglutinées devant l'embouchure du haut-parleur. Je devine comment ça se passe : l'une d'elles applique l'oreille contre l'appareil et écoute un bon moment, faisant taire les autres d'un geste impatient qui laisse croire à tout le monde qu'elle discerne quelque chose. Puis, de guerre lasse, presque à contrecœur, elle finit par avouer qu'on ne saisit aucun son intelligible, et elle s'écarte. Aussitôt, une autre occupe sa place, et le même manège recommence. Elles pourraient passer des heures à se relayer de la sorte devant la radio.

Ahuris, nous restons là, Nafissa et moi, à écouter l'innommable voix, et la peur de vivre – ce que nous éprouvons le plus à cet instant – entre en nous. Comme si nous n'avions, l'un et l'autre, personne à aimer, rien à

défendre. Nafissa reprend sa couture, se remet à travailler sans lever la tête. Après quelques minutes, je l'examine et suis effrayé par le profond éclat de ses yeux : il me semble y voir sa pensée se dérouler en transparence. Je n'ose la tirer de son inquiétant détachement ; je la vois sortir dans la nuit. Elle est incertaine, paisible, – immobile, et absente. Elle regarde autour d'elle, et me laisse sans force, elle avance, et me laisse très loin d'elle. De quelle prescience, de quelle compassion ne nourrit-elle pas son imperceptible mouvement ! Elle est elle-même, et soudain une autre dans cette nuit agitée, elle est ici et, soudain, ailleurs, avec ses intentions cachées.

Une déflagration retentit dans le lointain. Nafissa tressaille, elle redresse la tête, me lance un regard rapide et suspend son travail. Nous avons au même instant l'impression que le centre de la ville s'effondre et, il n'y a pas de doute, que nous glissons un peu plus sous terre. Alors m'envahit un sentiment d'absolue étrangeté, un sentiment ignoré : Nafissa a disparu, s'est furtivement retirée, sans laisser de traces. C'est justement ce que j'appréhendais et qui ne devait arriver à aucun prix ; l'irrémédiable... Dans la maison, tout le monde s'est tu, plus un bruit ne rôde. Je dépose le journal que je parcourais distraitement des yeux et vais me coucher. Mais à peine me suis-je allongé sous les couvertures qu'une autre femme se jette dans mes bras, cherche par tous les moyens une intimité étroite, violente, une autre femme qui me brûle jusqu'au fond de l'être.

La solitude revenue, je me retrouve jeté dans un lieu nu et noir, sans frontières. Tous les murs sont tombés, le

défendre. Nafissa reprend sa couture, se remet à travailler sans lever la tête. Après quelques minutes, je l'examine et suis effrayé par le profond éclat de ses yeux : il me semble y voir sa pensée se dérouler en transparence. Je n'ose la tirer de son inquiétant détachement ; je la vois sortir dans la nuit. Elle est incertaine, paisible, – immobile, et absente. Elle regarde autour d'elle, et me laisse sans force, elle avance, et me laisse très loin d'elle. De quelle prescience, de quelle compassion ne nourrit-elle pas son imperceptible mouvement ! Elle est elle-même, et soudain une autre dans cette nuit agitée, elle est ici et, soudain, ailleurs, avec ses intentions cachées.

Une déflagration retentit dans le lointain. Nafissa tressaille, elle redresse la tête, me lance un regard rapide et suspend son travail. Nous avons au même instant l'impression que le centre de la ville s'effondre et, il n'y a pas de doute, que nous glissons un peu plus sous terre. Alors m'envahit un sentiment d'absolue étrangeté, un sentiment ignoré : Nafissa a disparu, s'est furtivement retirée, sans laisser de traces. C'est justement ce que j'appréhendais et qui ne devait arriver à aucun prix ; l'irrémédiable... Dans la maison, tout le monde s'est tu, plus un bruit ne rôde. Je dépose le journal que je parcourais distraitement des yeux et vais me coucher. Mais à peine me suis-je allongé sous les couvertures qu'une autre femme se jette dans mes bras, cherche par tous les moyens une intimité étroite, violente, une autre femme qui me brûle jusqu'au fond de l'être.

La solitude revenue, je me retrouve jeté dans un lieu nu et noir, sans frontières. Tous les murs sont tombés, le

temps ne passe plus ; exigeantes et folles, des figures de pierre crient d'un bord à l'autre. J'entends à ce moment, près de moi, un halètement doux, régulier, alternant avec de longs silences. La mer. Elle monte. Sa paix s'étend à travers la nuit, remplit l'espace. Mes frayeurs s'assoupissent, mes vieilles rancunes contre le monde, elles-mêmes, tombent, et le feu – échappé des nouvelles constructions ? – qui m'a longtemps lacéré de ses griffes s'enfuit dans les ténèbres.

Cymbales, chœur de chiens, orchestre, explosions : rien n'a manqué à cette nuit. Je serrais les dents en écoutant la musique démente qui avait commencé je ne sais plus quand ni de quelle manière. Le tumulte s'arrêta à la fin sur une note aiguë et l'obscurité s'épaissit comme une chair de malade. De nouveau, on n'entendait plus un son, l'opération d'enchantement avait pris fin : il avait dû y avoir assez de maisons détruites.

La ville arbore, ce matin, contre tout sens commun, son air de tous les jours. À peine si l'on rencontre plus de visages ravinés qu'hier. Mais la lumière cassante, du verre pulvérisé qui s'introduit sous les paupières, blesse. Les gens vont à leur travail, la vie continue, les eaux emportent tout.

Comme ce monde pourtant se dépouille ! Moi aussi, je m'évide un peu plus d'un jour à l'autre. À chaque objet, je prenais soin jusqu'ici d'assigner un rôle évident, défini : au fond du cendrier que voici, par exemple, je tenais à jeter ne fût-ce qu'une pincée de cendre

de cigarette, mais il le fallait, pour me prouver que c'était bien un *cendrier*, et rien d'autre ; pour qu'il ne devînt, comment dire ? l'instrument de quelque fatalité, le siège d'une funeste puissance. Qu'est-ce qui me faisait redouter une métamorphose que je pressentais devoir être inévitable et pourquoi voulais-je refuser aux choses de se révéler sous d'autres figures ? (Peut-être plus vraies ; je m'arc-boutais à des significations que je savais être entre toutes les moins sûres.) Voilà du coup que le monde, tout enchaîné qu'il soit dans les souffrances, lui les libère. Je ne m'étais pas trompé, certes, jusque dans ma méfiance, et n'avais pas pensé cela par accident. Mais quelle justification donner de mon entêtement ? Les tortures, les inquisitions, les poires d'angoisse, la roue, le bûcher, n'ont jamais su servir que l'ennemi ; l'on entrevoit les pièges qu'ils recèlent. Le malheur veut cependant que leur ombre n'en finisse pas de se projeter sur la nôtre...

Ce matin, je suis particulièrement harcelé par ces questions, et j'attends des réponses de moi, de la ville, de la foule, des visages que je croise. Il n'en vient aucune, de nulle part. L'idée de disparaître, de changer moi-même d'aspect, ne me révolte plus, je l'accueille presque avec reconnaissance. Les rues fourmillent de fayards ébranchés, attirés certainement par l'illusion de trouver davantage de sécurité ici ; mes flâneries m'égarent entre des murs mous et poisseux. Ce quartier ne remue qu'une chair inconsistante, son sang et ses pensées, naguère si riches, ne forment qu'une boue grise répugnante, de ses rues, jadis chemins d'un rêve où l'on

se reconnaissait soi-même, ne subsistent que les dépouilles. Comme ces autres cadavres, ces statues dressées en sentinelles à tous les tournants ! Je les considère du coin de l'œil au passage : leur présence ne me paraît plus si déplacée, leur intrusion ne provoque en moi aucune indignation. Ce qu'elles font, pourquoi elles restent là ? Elles s'entendent avec le monde qu'elles surveillent : cela semble être une raison suffisante. Par quel moyen échapper à ce cloaque si ce n'est précisément en changeant de face ?

Empruntant, ma tante et moi, la longue allée bordée d'orangers, de mûriers et de micocouliers, qui traversait le domaine, nous débouchâmes dans la grande route, une voie d'une belle largeur dont les pavés polis et noirs étaient nivelés. De chaque côté, à intervalles réguliers, des platanes joignaient leur feuillage en une ogive vertigineuse au-dessus de nos têtes. J'allais à la ville pour la première fois. L'occasion, que je n'attendais pas pour si tôt, s'en était présentée à moi d'une façon fortuite, lors de la visite de tante Amarilla. Cette parente, venue nous voir comme à l'ordinaire, ce jour-là, était restée à déjeuner, à l'encontre de ses habitudes. Il était rare en effet qu'elle acceptât pareille invitation quoi que fît ma mère pour la retenir. Maman ne la laissait pas repartir pourtant sans épuiser à chaque coup toutes les prières en usage pour retenir un hôte, mais quand, à la suite d'une telle insistance, même des étrangers se seraient inclinés, ma tante, elle, pour une raison qui nous échappait, se dérobait à nos invitations. La cause de cette réserve, il me semble ne l'avoir comprise que plus tard : notre parente ne se résolvait pas à recevoir des miens

fût-ce un repas parce qu'ils étaient de condition éminente, habitaient un palais. Qu'ils fussent de condition éminente, on pouvait l'admettre. Mais le palais ? N'étaient-ce pas surtout que des ruines ? Cette attitude de tante Amarilla donnait en somme à entendre qu'il ne faut devoir qu'à ses pairs.

Pour une fois, elle avait consenti à rester, cela méritait d'être marqué d'une pierre blanche. Aussi, lorsqu'en manière de retour elle avait proposé de m'emmener chez elle, en ville, ma mère n'avait su le lui refuser. Nous avions eu bientôt fini de manger, mon père se retira dans sa chambre pour sa sieste coutumière. Ma tante se leva et commença à se draper dans son voile. Je me levai aussi puisque je devais partir avec elle ; bien que dans tout ce qu'elle faisait, ma mère songeât à son mari comme à un juge, elle négligea de le mettre au courant de mon départ. Craignit-elle de le voir refuser du ton sec qui lui était habituel ce qu'elle avait déjà promis à sa sœur ? Hamadi, notre métayer, devait de toute façon me ramener dans sa carriole avant que mon père ne se fût levé de sa sieste.

Et nous partîmes, j'allais enfin voir notre ville. Je n'y avais encore jamais mis les pieds et bien des fois je m'étais surpris en train d'imaginer l'endroit sans bornes où se rassemblaient pour vivre tant de personnes : il n'existait sans doute pas un habitant qui en connût toutes les rues, toutes les places, tous les passages. Seul, je me serais certainement égaré parmi les maisons qui s'y entassaient. Pressant le pas derrière tante Amarilla, je ne manquais pas d'éprouver quelque appréhension.

Néanmoins, quand je me fus rappelé que nous tirions notre origine de cette ville, cela me tranquillisa, je marchai avec plus d'assurance. J'en conçus de l'orgueil même : qui ne comprendrait cela ?

Je rattrapai ma tante et trottai à ses côtés ; une espèce d'ivresse me montait à la tête. Des enfants dont j'entendais les cris perçants, occupés à je ne sais quel jeu, couraient, se poursuivaient sur une aire de terre sèche en soulevant un poudroiement lumineux.

Soudain, je sentis que des pointes aiguës me déchiraient le pied gauche et me pénétraient profondément sous la plante. On avait encore oublié de me mettre des souliers ! Gémissant et sautillant, je pris mon pied dans mes mains : du sang coulait de plusieurs coupures. Je n'éprouvais aucune douleur mais je reçus un choc à cette vue. Je tentai d'arracher les éclats de verre incrustés dans le vif des chairs. Alors une souffrance vrillante déferla à travers ma jambe et se transmit à tout mon corps. J'appelai tante Amarilla qui m'avait devancé ; elle accourut, poussa un grand cri...

Elle me fit asseoir sur le bord de la chaussée et se mit à extraire les fragments de verre. Voyant mon sang inonder la route, elle prit une poignée de terre qu'elle m'appliqua sur les plaies. Cela n'y fit rien, le sang fusait, courait, s'égouttant de tout mon pied. Je n'osais plus bouger, je n'ouvrais pas la bouche. Mes parents me laissaient marcher pieds nus mais ne me défendaient pas de sortir : n'était-ce pas là une de leurs ruses pour me priver justement de liberté ? Je ne garde que de vagues souvenirs de ce qui se passa ensuite ; il semblait

par instants que la douleur me quittait lorsqu'elle se réfugiait seulement dans les profondeurs. Dans une demi-inconscience, j'avais l'impression que quelqu'un me portait. J'ouvris les yeux et vis près de moi un large visage inconnu hérissé de poils roux.

L'homme grommela :

– Apprends maintenant à être patient.

Je me retrouvai étendu sur une table, dans une pièce claire où régnaient des odeurs tenaces qui, sans être tout à fait désagréables, me soulevaient le cœur. Mon sang coulait toujours, quoique avec moins d'abondance. Cela ne me concernait plus et je n'y prêtais pas attention. Combien de temps s'était-il passé depuis la minute où je m'étais blessé ? Un homme en blanc tournait autour de moi avec une mine grave. Parfois, il s'éloignait pour dire quelque chose à mon père qui se tenait dans un angle de la salle, m'observant de loin, arrivé là j'ignore comment. La présence de ce dernier ne suffisait nullement à me rendre plus proches ou plus humaines les choses qui m'environnaient. L'homme à la blouse blanche se mit à fourrager en moi avec des lames effilées.

Quand je me fus retrouvé, cette fois, à la maison, je constatai que les odeurs de la salle où l'on m'avait torturé s'étaient collées à moi et m'avaient accompagné. On m'avait couché dans la chambre de ma mère. Mais je ne me préoccupais guère de ce qui m'arrivait et gardais un silence obstiné : je venais d'être brusquement séparé de tous, parents et proches, devenus pour moi des étrangers. Mon pied enveloppé de bandages paraissait énorme ; à sa place, je n'éprouvais qu'une lourdeur

vivante. Si je fermais les yeux, il s'enflait démesurément et se détachait de mon corps. Quelques jours plus tard, les plaies se firent plus lancinantes : on me découvrit une poche d'humeur dans l'épaisseur de la chair et je vis le même homme en blanc réapparaître, impitoyable, malgré l'air de bonhomie continuellement empreint sur son gros visage. Mes parents n'avaient pas besoin de me recommander d'être tranquille, lorsqu'il entrait, sa seule présence me paralysait. Quand le supplice devenait trop grand, je me mettais à le supplier pour qu'il cessât de me tourmenter. Quelque temps après, sans rien dire, je le vis trancher l'abcès qui s'était formé sur ma cheville. Il me sciait la peau avec une espèce de couteau fin et étincelant.

D'autres abcès me poussèrent, l'un au creux du genou, l'autre à la naissance de la cuisse, juste sous l'aine ; ma jambe s'enflait de plus en plus, des vagues de douleur naissaient et se dénouaient en moi à chaque battement de mon sang. J'étais constamment couché mais il n'y avait pas de position où ma blessure ne me fît souffrir. À certains moments, je ne savais plus ce qui m'arrivait, je me soulevais pour regarder autour de moi, reconnaissais vaguement les visages et les choses, et puis je m'affalais sur ma couche.

L'homme en blanc ne venait plus ; c'en était un autre, à présent, qui apparaissait à l'approche de la nuit, sur le coup de six heures. Celui-ci, grand, maigre, on le tirait d'une méditation profonde, « du fond d'un puits », toutes les fois qu'on s'adressait à lui. Il parlait très peu, – il est devenu fou plus tard. Une barbe épousait les contours

de sa face, noyant ses traits ; ses yeux gris brillaient derrière des verres ovales et ne voyaient personne. Chaque soir, il m'enfonçait une longue aiguille dans la cuisse ; l'instant qu'il me piquait, il marmonnait une formule magique.

À la longue, j'appris comment il s'annonçait : il assenait trois coups violents de heurtoir à la porte extérieure. Ma mère, qui me voyait sans doute pâlir quand nous entendions ce signal impatient, me disait :

– Ne t'effraie pas. Ce n'est pas lui.

Elle ne réussissait jamais à me donner le change : pourquoi s'obstinait-elle de jour en jour à m'abuser de la sorte ? Des années se sont écoulées, et des coups frappés de cette manière me font encore sursauter, me trouvent prêt à renoncer à toute joie, à tout bonheur. Le mensonge de ma mère ne pouvait me convaincre puisque, l'heure approchant, on mettait à chauffer de l'eau où l'homme, qui lui-même ne tardait pas à se montrer, plongeait aussitôt son aiguille.

La douleur ne me quittait plus ni le jour ni la nuit, elle me taraudait le côté gauche, allumait du feu dans ma tête. Pour tromper ma peine, je dorlotais ma jambe dans un balancement de tout le corps et geignais faiblement, sans arrêt. Je vécus ces journées dans l'horreur de tout contact, toute présence m'irritait, toute parole s'élevant près de moi me laissait pantelant. Si j'étais en train de disparaître, n'était-il pas injuste de détourner mon attention au moment de franchir ce cap difficile ?

Pourtant, je m'apercevais combien la présence de ma mère pouvait m'être bienfaisante, combien sa voix,

douce, un peu monotone, allégeait ma souffrance, surtout à la tombée de la nuit, quand elle s'élevait à mon chevet dans la pénombre du crépuscule. Arrivant des chambres éclairées, maman venait ainsi me faire recommencer de longues heures de veille, aider le malade à affronter la nuit. Que n'accepterais-je de subir pour me retrouver sous cette patiente, cette bienveillante influence ?

Un soir, elle entra, comme elle en avait pris l'habitude, dans la pièce où j'étais couché. Mon père surgit derrière elle et lui demanda ce qu'elle faisait près de moi.

– L'enfant n'est pas guéri. Je crains pour lui.

– Tu crains toujours. Celui qui craint le mal, pour soi ou pour un autre, perd foi en la providence. Sois tranquille. Le Seigneur prévoit tout. Nous attendrons la fin.

– Il souffre. Nous sommes les seuls à pouvoir le soulager un peu.

– Laisse, femme.

Ma mère dut repartir, cette fois.

Ma maladie avait duré presque un an ; je commençais à guérir. Le matin, sitôt levé, je courais me découvrir par surprise dans la glace d'une grande et haute armoire qui garnissait la chambre de ma mère. Je me mettais aussi à parler pour m'entendre, encore que la frayeur m'empêchât d'assurer ma voix. La surface polie du miroir emplissait d'une animation furtive l'om-

bre où était plongée la vaste pièce, l'unique de toute la maison qui renfermât les traces vives d'une présence. Est-ce que j'allais me retrouver tel que je me connaissais ? Un serrement de cœur traduisait mon anxiété.

J'avais devant moi, immobiles, le reflet d'un visage clos, une expression trop attentive, comme fascinée, des yeux étrangers, une bouche ramassée. Observant cette image, l'existence me paraissait sur le point d'acquérir un sens nouveau, je sentais battre en moi un ressac ininterrompu. La défiance persistait pourtant, naissant de la crainte d'apprendre quelque chose de redoutable ; je restais submergé par le malheur de tout ce qui, voué au silence, m'encerclait. Néanmoins la porte qui s'était ouverte à la part meurtrière guettant en chacun de nous, se refermait doucement, tout doucement. Des sensations nouvelles se réveillaient qui pépiaient dans ma conscience. Je ne pouvais déterminer d'où elles partaient. J'abordais un monde plus amical, c'était tout ce que j'étais capable de saisir. M'arrivaient pêle-mêle : intuitions, idées, sensations, et je ne savais comment les accueillir. Les jours passant, je notai que la souffrance revêtait un caractère douteux à mes yeux ; quelque chose d'analogue m'était nécessaire.

Et je cessai d'être malade.

Vint le premier jour où j'allai dehors. Je me levai de fort bonne heure ; la maison endormie était déserte quand je l'eus traversée. En dépit d'une légère claudication, je marchais sans trop de difficulté et j'arrivai vite au milieu des vergers. La campagne était calme, mystérieuse de clarté pâle, de parfums et de brume. Une fraîcheur

perçante s'exhalait des champs humides. Le soleil ne se montrait pas encore dans le ciel qui rosissait. Un oiseau solitaire chantait sur un vieux cyprès. Le charme de cette heure, la multiplicité des impressions qui m'assaillaient, ne m'aidaient guère à démêler ce qui se passait dans mon cœur ; mais on eût dit qu'un voile venait de se déchirer devant mes veux, me laissant entrevoir comme une de ces échappées qui s'ouvraient sur les terres tout imprégnées de rosée...

Rarement vais-je voir la nouvelle cité ; pour diverses raisons, la moindre n'étant pas la crainte d'être soulevé et emporté par les iriaces qui, régulièrement, fondent sur les curieux. De plus, se trouver face à une multitude de fenêtres braquées sur soi n'a rien de particulièrement réjouissant. J'ai été déjà pris quatre ou cinq fois au piège et, à chaque fois, je n'ai pas donné cher de ma peau. Certains jours, les murs eux-mêmes, s'enroulant autour des spectateurs, en capturent le plus possible et les refoulent sans ménagements au fond d'un cul-de-sac où ils se retrouvent avec d'autres, déjà couverts de moisissures, qui y attendent, entassés, de parvenir à la seule issue qui leur soit laissée : une fente, à travers laquelle un homme a peine à passer, et ne passe finalement qu'après une pénible et longue lutte qui exige des semaines, quelquefois des mois. Les suivants peuvent donc s'armer de patience. Même si, acceptant de courir de tels risques, vous vous y rendez, les bouches sombres de toutes ces fenêtres prêtes à cracher la mort dans votre poitrine vous font respirer de lourds effluves, une fois, deux fois. Et... L'envie m'est passée vraiment d'aller

trop souvent les voir. Trop souvent ; non pas jamais. Puisque j'en reviens à l'instant. Il faut croire que le vice nous tient maintenant, que nous le traînons dans le sang. Je dois reconnaître que je reste peu de temps quand j'y vais désormais. Quelques instants, au crépuscule, et, la nuit vidant les rues avant même qu'il ne fasse complètement noir, je rentre. À cette heure, les nouvelles constructions, elles, ont déjà commencé à étinceler. Ces minutes passées dans leur contemplation m'enlèvent la paix du cœur dont j'ai pourtant si besoin. Plus vous regardez ces forteresses, plus vous vous laissez pénétrer par le rayonnement qui émane d'elles, et tous vos tourments semblent s'évanouir. Est-ce là que gît le secret de cette attirance que de nombreux habitants ont payé de leur vie ? La force même du sentiment qu'on éprouve là-devant effraie : les nerfs se détendent, vous respirez largement, vous ne pensez plus aux dangers qui vous entourent et vous en arrivez à sourire à l'existence. S'arracher ensuite à cette sensation de liberté, que cela peut être douloureux...

Une menace, qui avait grandi soudain mais sans se matérialiser, me fit renoncer à la solitude dans laquelle, ce soir encore, je goûtais ce spectacle, et rapprocher du groupe entourant non loin de moi un homme vêtu de vert. Je fus d'abord un instant avant de me détacher de la vision de cette précieuse couleur et ne reconnus qu'après coup El Hadj en cet habit de rêve. Je ne m'étais pas aperçu, non plus, que tous étaient silencieux, à l'exception de mon vieil ami. Ce fut une voix grave, un peu sourde mais agréable, s'accordant justement avec le re-

gard de ses yeux lumineux, que je reconnus bientôt pour être la sienne, qui me tira de ma distraction. El Hadj ici ? C'était étrange. Et en pareil costume, de surcroît ! Je le fixai bien du regard, mais il fit mine de ne pas me reconnaître. Je me conformai sans prononcer un mot à ces inexplicables précautions et me replongeai dans la vue des nouvelles constructions. Les autres l'écoutaient parler avec beaucoup d'attention et presque de la déférence. El Hadj affectait le même air de vivacité et d'impatience juvéniles que l'autre jour, disposition si contraire à son humeur naturelle mais qui semble à présent faire partie de son tempérament. Il venait de dire que vingt et un lycéens avaient été ravis quelque temps plus tôt par la nouvelle ville. Je sursautai. Vingt et un ! Cela se pouvait-il ? Il parlait sereinement, la voix seulement un peu plus voilée et trahissant un léger tremblement. Impossible de mettre en doute ce qu'il disait. J'ignorais que tant de lycéens eussent disparu, mais n'ignorais pas que cela pouvait être vrai. Baissant encore la voix jusqu'à ce qu'il ne me parvînt plus qu'un chuchotement, il eut l'air d'expliquer – mais je ne puis garantir l'exactitude des propos que je rapporte ici – le plan exécuté pour surprendre ces garçons, supprimés sans qu'il en fût demeuré la plus infime trace. C'est bien pourtant quelque chose de ce genre qu'il exposa à ses compagnons : je le devinai sans même entendre ses paroles. Mon cœur alors battit si violemment que je pensai que je ferais mieux maintenant de rentrer. À ce moment, El Hadj s'inclina devant ses auditeurs et pfuit ! il s'éclipsa. Ceux-ci ne tardèrent pas à l'imiter, si bien

qu'avant d'avoir compris ce qui se passait, je me trouvai seul. Seul, mais face à face avec une bête, sorte de fauve sombre, qui me flairait autour. Ah non ! Un haut-le-cœur s'empara de moi. La bête se mit à danser, là-dessus, comme si elle voulait me menacer ou, en tout cas, me narguer, et j'eus la certitude que si la fantaisie lui en prenait, elle pouvait m'abattre d'un coup de patte. Pas à pas, doucement, insensiblement, tout en sautant devant moi qui avais fermé les yeux, elle me repoussa cependant en arrière, toujours plus en arrière – cela dura peut-être des heures – jusqu'à ce que je me visse au centre de notre vieille et bonne cité lorsque j'eus ouvert les paupières. Elle, entre-temps, s'était esquivée, il ne flottait plus autour de moi qu'une odeur indéfinissable.

Je n'étais pas plus tôt parvenu là qu'une déflagration d'une rare puissance – nous en avions pourtant entendu d'autres – secoua la ville. J'ai encore l'impression, après plusieurs heures, de sentir de temps en temps le sol se dérober sous mes pieds. Sur-le-champ, je compris qu'un des nouveaux bâtiments venait d'exploser. Était-ce dû à l'action d'El Hadj et de ses amis, ç'avait-il été provoqué intentionnellement par les occupants eux-mêmes ? À moins que ce ne fût un accident ! L'on pouvait tout imaginer.

Je n'eus pas le temps de me creuser la tête, de choisir entre ces diverses hypothèses ou de chercher parmi d'autres la cause véritable de ce cataclysme : la ville se transforma tout de suite en fournaise, et un immense vent assourdissant déferla sur elle. Mais ce vent suspendit son souffle aussitôt. Alors, dans le silence de mort

qui se répandit, il se produisit un nouvel et gigantesque écroulement : on aurait dit un éclat de rire ; puis des cris remplirent les rues. Je ne savais plus si je marchais ou si je courais, bien que je fisse des pas larges de plusieurs mètres : il me semblait tantôt que je sautais sur place, tantôt que je restais suspendu en l'air, dans cet air figé sur la ville entière, tout en actionnant mes jambes. Bizarrement, le jour déclinait sur une place, des iriaces se croisaient devant les lumières éruptives échappant de toutes les ouvertures, des silhouettes noires se superposaient, s'entremêlaient, se dissociaient, frénétiques.

J'entrai dans une rue qui part de la place ; là encore, des cris, des appels. Elle n'est pas longue, cette rue, on la parcourt en quelques pas en temps ordinaire. Il ne me fallut pas moins d'une heure pour arriver au bout ; les distances, dans cette mort de l'espace aussi bien que du temps, s'étaient indéfiniment allongées, leurs cadavres s'étaient soudain mis à grandir et à s'effacer, et dans l'inertie qui les frappait, les choses, vidées de toute matière, de toute énergie, n'étaient plus que des simulacres. À l'angle, deux momies en faction ; elles fermaient les yeux mais présentaient un étrange sourire. Des rafales de feu commencèrent à balayer la rue. Que faire ? Je me rangeai près d'elles qui, sans se donner la peine d'entrouvrir les yeux, se poussèrent et me laissèrent une place. Elles ne disaient rien ; je restai là, paralysé, dressé comme elles contre une façade qui se profilait en perspective jusqu'au fond de la place sur un monde sec, rectiligne, glacé. Et je constatai que ce que

j'avais pris pour des rafales de feu étaient en réalité des spyrovirs. Il en passait partout dans l'air, ils se suivaient sans arrêt, filaient tels des météores, freinaient brutalement pour redémarrer aussitôt. En hurlant en même temps.

– Allez, me dit à cet instant une des momies sans ouvrir les yeux. On va nettoyer ce quartier et le barrer.

Elle avait toujours son sourire d'immortelle ; je m'éloignai machinalement. Je n'allai pas loin. D'autres bouchaient la rue adjacente, qui m'intimèrent par leur expression l'ordre de m'arrêter. Je fis un pas et au second, me desséchai, changé en pierre. En moi, seul le cœur resté vivant battait. Je voulus parler, mais ma voix s'était fondue aussi dans la pierre. J'attendis, privé de toute intention, épiant leurs gestes. De gestes, elles n'en faisaient point, elles demeuraient pétrifiées comme moi. « Je vais être livré à leur cruauté », pensai-je.

Elles s'ébranlèrent : lentement, pesamment, venant sur moi, et me ramenèrent vers la place. Sur la chaussée s'amoncelaient autant de statues inertes que de bustes mutilés, de bras, de jambes, dans des poses et des mouvements inachevés. Je fus poussé sur le grand tas d'où sortaient quantité de mains ouvertes qui paraissaient crier : « Aidez-moi ! », mais dont aucune ne bougeait. Quelques-unes de ces statues avaient des visages qui ne m'étaient pas inconnus, elles-mêmes eurent l'air de me reconnaître, et je m'attendis à chaque seconde à ce que l'une d'elles m'adressât la parole. « Que de choses il me reste à accomplir. Est-ce pour finir comme ça que je me suis soigneusement rasé ce matin, que j'ai mis une

cravate... » Autour de moi, qui figurais un vivant pitoyable, toutes ces statues ressemblaient à des morts orgueilleux de leur force et de leur étrangeté. J'étais incapable de détacher mes regards des leurs, hypnotisé, ou de me délivrer de leur silence. Éteinte, l'expression familière qui flottait sur leurs traits, éteinte, évidemment.

La puissance inexorable dont elles étaient porteuses, faisant reculer mes ennemies et détruisant leurs armes, m'a protégé et sauvé. Quand je fus revenu à moi, je me retrouvai, en effet, étendu au milieu de la place, solitaire mais indemne. Des ombres couraient dans le lointain ; en les regardant, je compris que la vie n'a de valeur que si on en fait quelque chose... quelque chose d'inédit. « J'agirais en sorte que, pensai-je, si j'en réchappais... »

Quelques instants plus tard, je pus repartir, des spyrovirs volaient encore, et assez bas, à hauteur d'homme. Je devinai qu'ils étaient inoffensifs, qu'ils venaient, ceux-là, attirés par la curiosité si l'on peut dire. Les rues étaient libres, vides. Je hâtai le pas comme le faisaient de rares passants qui flottaient dans l'air plus qu'ils ne marchaient. Je réalisai alors comme la ville elle-même était devenue légère. Presque impalpable. Les édifices, murs et façades, les monuments publics, se découpaient dans une brume et ne m'opposaient aucune résistance s'il m'arrivait de passer à travers l'un d'eux. J'avançais selon mon humeur, les constructions ayant cessé de constituer des obstacles. Quelques rafales de vent espacées les fendaient ou bien c'étaient encore de ces spyrovirs rapides et doux, dont le vol rayait l'at-

mosphère de sillages de feu étonnamment longs. Parfois l'un d'eux virait et venait tourner autour de moi, me flairer, après quoi la nuit l'avalait d'un coup ; une nuit qui se refermait comme une eau épaisse, lourde, plus lourde et plus épaisse que les murs eux-mêmes, lesquels paraissaient ne plus vouloir se déplacer depuis qu'ils s'étaient faits si immatériels. Arrivant à un carrefour, je pénétrai au milieu d'une foule sans presque m'en apercevoir : silhouettes plates et sans réalité, tous ces individus avançaient d'un mouvement rapide. Je me sentis subitement faible, les jambes tremblantes, d'avoir tant marché déjà. Je me laissai porter par le flot et, fermant les yeux, m'endormis. Dans ce sommeil, je crois bien avoir marché encore pendant des kilomètres, entraîné par l'élan de cette multitude silencieuse, quasi invisible, obéissant aux injonctions continues d'une voix haletante, sans timbre, qui prenait à la gorge.

Longtemps, cette voix râpa la nuit. Puis elle s'éteignit, réduite en limaille, et chaque chose reprit consistance et solidité. Je m'appuyai à un mur : il résista. Je m'y adossai tout de bon, épuisé que j'étais par cette interminable procession qui ne m'avait pas mené plus loin que ma rue. Ainsi, nous n'avions pas quitté un instant le cœur de la ville. Je fouillai mes poches, en sortis une cigarette froissée que je mis entre mes lèvres ; mais lorsque je voulus prendre une allumette, mes doigts n'y parvinrent pas. Les considérant avec stupeur, je fourrai la boîte dans ma poche et pensai dieu sait pourquoi : « Non, je ne me trompe pas, je ne me trompe pas, je ne peux pas me tromper... » J'attendis, – que ma fatigue, bien

sûr, passât un peu, mais autre chose aussi, dont je n'avais pas une idée précise. Au même instant, une boule rouge arriva vers moi après avoir décrit une large et flamboyante parabole. Je la pris d'abord pour un spyrovir attardé et la lourdeur qui m'avait tout à l'heure engourdi, de nouveau, coula à travers mes membres, me monta à la tête. J'essayai de me convaincre qu'il fallait partir mais ne réussis pas à m'arracher de là. Quand la roue de feu m'aborda comme pour me dévisager, seulement alors, je pus me retourner contre le mur. J'eus la sensation qu'elle fit un brusque mouvement de recul, mais qu'elle ne s'éloigna pas, qu'elle demeura derrière moi. Qu'est-ce qu'elle me voulait, pourquoi ne se retirait-elle pas ? Dirigeant un regard en coulisse vers elle, je reconnus, dans un cri, Nafissa ! Je fis volte-face : elle se rapprocha et m'enveloppa dans une sorte de vibration infuse et légère à la fois. Toutes les serres qui étaient plantées en moi me lâchèrent. On est toujours seul au plus fort de l'intimité : là, ce fut autre chose, un sang chaud, électrisé, irrigua mes veines. Sans fin... Je tentai de me ressouvenir de quelque chose d'analogue et n'y parvins pas, mais mon cœur tressaillait de joie. D'un geste lent, Nafissa m'alluma la cigarette que j'avais gardée à la bouche.

Cette transfusion d'énergie continua jusqu'à l'instant où je repris ma marche ; et après, le même frémissement m'entoura encore. Je tâchais d'avancer sans me retourner, sans voir celle qui me suivait, la volonté assoupie. Encore un carrefour, je pris à gauche, fis quelques pas, empruntai la rue suivante, toute noire d'ombre,

entrai dans une ruelle. La seconde d'après – une forme blanche se détacha de cette ombre, me devança puis, vite, se dissipa –, j'arrivais devant la porte, cognais du heurtoir. Loin derrière moi, deux momies faisaient résonner leurs pas sous la grosse ampoule qui éclairait une place déserte, cernée par la nuit.

La nuit, fatiguée, s'éloigne. Il se forme des vides incolores que recouvre bientôt une trame blanchâtre, et quand, à la fin, le soleil sort avec fracas, la terre pousse un cri. Le matin ! Une fois de plus j'ai gagné. Au cercle d'hommes et de femmes qui m'entoure, je ne sais plus ce que j'ai dit. Ma femme est là dont la joie éclate ; pendant des minutes, je regarde grandir l'aube qui ne consent à refluer que pour autant qu'elle me voit revenir à moi. Nafissa dit :

– Je suis comme folle.

Je retombe dans un sommeil sans rêves puis soudain je rouvre les yeux. N'en pouvant plus de rester étendu ainsi, je me lève sans bruit, vais avant tout le monde dans la grande cour, encore sombre.

À mon retour, je découvre, allongé à ma place, un fleuve d'or et de flammes sous le ciel du matin, et non plus un corps. Je contemple ce ciel, le visage blanc de cette eau que le sommeil berce. Je me recouche près d'elle, Nafissa se réveille. D'un trait, s'insinue une voix basse et errante, qui reste toujours un peu étrangère mais enlace ma pensée d'un chant modulé aisément quoique

sans virtuosité, grave, quelques notes répétées indéfiniment. À son interrogation qui me laisse nu devant moi-même s'incorpore bientôt la fraîcheur de la mer. J'arrive enfin à la vérité.

Nafissa apporte le café, je me soulève et regarde la cafetière, les tasses, sur le plateau de cuivre ciselé que soutiennent ses mains, puis j'observe son visage qui a perdu la blancheur du sommeil. Pour la première fois, je ne crains pas l'isolement du cœur. Les choses s'endorment dans une lumière simple.

Je reçois une impression identique dehors, le matin s'intègre dans les mêmes lignes pures. Quelque chose me dit que nous n'aurons pas à affronter la contraction des murs aujourd'hui. Chaque minute apparaît comme le prix, la récompense d'une longue patience. De l'autre côté des murs, un automne chargé de fleurs envoie son souffle sur la ville. Unique point sombre, les vastes rassemblements d'iriaces dans le ciel indigo. Aucune joie ne saurait être parfaite, et la mienne ne s'inquiète pas de ces oiseaux inaccessibles à l'amitié mais qui, d'eux-mêmes, se sont faits les compagnons de notre population isolée de tout. Je pense qu'une attitude reste aussi possible : faire le silence en soi, et écouter au-delà des murs.

Par quels chemins suis-je arrivé ici : je préfère l'oublier. Des ioulements prolongés me transpercent les oreilles et, d'abord, je ne crois pas à ces cris d'allégresse, que je prends plutôt pour des hurlements d'iriaces ; mais

se répétant : plus de doute. Ils me tirent tout à fait de mes réflexions ; ça vient du côté de Tafrata. Avant même de déboucher sur la place, j'ai vu cette nuée de femmes recouvertes de voiles neigeux. Elles ne bougent pas et ne ioulent plus. Par l'œilleton toutes surveillent les tours des nouvelles constructions qui se détachent sur le soleil et au sommet desquelles, là où le soleil est le plus ardent, le plus aveuglant, se balancent, deux par deux, en ombres chinoises d'une netteté hallucinante, des hommes hirsutes, une dizaine, et trois femmes, mêlées à eux. Je comprends qu'ils viennent d'être hissés là-haut. Les ioulements éclatent de nouveau, saluant ces corps. Défi, orgueil, triomphe. Une des femmes brandit un nourrisson au-dessus de sa tête dans la direction des suppliciés. Une tempête de ioulements accompagne son geste ; une vieille sanglote près de moi.

Entendant sa plainte, sa voisine se retourne.

– Ma petite mère, ce n'est pas un jour pour pleurer. Tu garderas tes larmes pour ceux qui continuent à vivre. Là, là, ma petite mère.

La vieille s'arrête peu à peu de pleurer, lève ses yeux rouges et sourit timidement en s'excusant.

– Ma chérie, nous ne sommes pas habitués.

Elles poursuivent la conversation pendant que le soleil se hisse au-dessus de la ville. Je m'éloigne aussi, emportant la même image qu'elles en moi, – la même lumière hantée d'iriaces.

Dans la ville, les gens vaquent à leurs affaires, les magasins sont ouverts, le commerce marche, les cafés regorgent de monde, les momies dorment au coin des

rues. Ordre : personne ne doit s'aviser que les autres portent des têtes de pierre moisie, des yeux de vase, des mains d'algues froides. Ce spectacle révolte et soulève le cœur. Tous ces passants qui posent un problème rien que par leur présence ! Je repousse leur image, sachant par quoi ce masque leur a été façonné.

Me trouvant peu après cela dans la boutique d'El Hadj, je fais allusion à toutes ces monstruosités. Comme d'habitude, mon vieil ami garde le silence. Tout en parlant, je pense : « Cet homme comprend les choses mieux que moi. Nafissa aussi est comme lui. »

Son silence restitue effectivement aux choses leur vrai visage, les débarrasse des nuages qui les obscurcissent.

– Nous aurons encore à souffrir.

– J'admets. Nous... aurons encore à souffrir, dit-il, sortant de sa rêverie. Mais la question n'est pas là. L'essentiel est que nous nous acheminions vers un but.

– Je sais.

– Et que ce but ait les plus grandes chances d'être atteint.

Il me sourit avec indulgence, ne faisant pas cas du scepticisme que mes paroles évitent de trahir.

– Ce qui est mauvais est en train de se consumer. Le reste se transmettra.

Tout un grouillement de petites gens remplit l'échoppe. El Hadj se lève, se rassied, puis se relève encore ; il va à l'un, à l'autre. Chacun d'eux me lance un regard avant de repartir. Ces entrées et sorties sont si fréquentes que je ne les remarque plus à la fin.

Changeant de ton subitement :

– Je suis un peu fatigué, me confie-t-il, et il se passe la main sur la figure.

Je le regarde et souris, me rappelant sa présence inattendue devant les constructions, il y a quelques jours, et le curieux costume qu'il portait, costume que je ne lui ai vu qu'à cette occasion. Je ne veux pas me montrer indiscret et ne lui pose pas de questions. Il me surveille avec des yeux singuliers, un sourire qui plisse les commissures de ses lèvres.

– Continuez, je vous prie, dit-il tout bas. Il fait encore jour dehors.

Je le dévisage, surpris.

– Je comprends qu'il fait jour ! C'est même encore le matin.

Il sourit un peu plus, comme un homme fatigué, mais continue à me considérer d'un air ambigu.

À cette seconde, une activité accrue s'empare de la ruelle et de ses alentours, la foule s'écoule avec une hâte fébrile, et son mouvement précipite la marche du soleil qu'elle pousse promptement au déclin. L'image des femmes saluant l'astre reparaît devant mes yeux : du respect, la même foule est passée au reniement, à l'outrage, qui vouent l'ennemi aux gémonies. De fait, un crépuscule de pierre s'abat sur la ville.

– Ça vous surprend ? demande El Hadj.

– J'avoue que...

– Il ne faut jamais laisser échapper le bon moment.

La tête tournée vers la porte, il reste assis sans rien dire.

J'observe aussi les passants en souriant tristement, malgré moi ; la nuit est presque tombée. Étrange nuit ! L'animation n'a pas diminué dans la ruelle et sur la place voisine. Il fait déjà sombre dans la boutique, et je ne me résous pas à partir bien que j'habite à l'autre bout de la ville. Sans doute me retient le besoin, qui me tenaille intérieurement, de dire à El Hadj que je suis d'accord avec lui ; mais cela, je n'arrive pas à l'exprimer, – j'ai scrupule à l'exprimer. Il n'allume pas le quinquet à pétrole dont il éclaire son magasin, le soir venu, et se tient droit, sans faire un mouvement, dans la faible lueur que diffuse la rue.

Moi :

– Si nous ne possédons pas d'émetteurs, qu'est-ce que nous pourrons faire ! Ce n'est pas avec nos bouches...

– La manière de parler ici est différente. Nous devons nous servir de l'ombre comme amplificateur.

– Et les otages ?

– Est-ce que nous sommes responsables de leurs crimes ?

Un coup de boutoir amorti secoue la ville, mais assez loin, me semble-t-il : cela s'est produit peut-être même hors de la ville. Je suspends ma respiration, tends l'oreille. Il ne me parvient qu'un grattement de fourmi, multiplié, repris de tous côtés, répété à l'infini, si bien qu'il ne m'est guère possible d'en reconnaître la ou les directions. Moi-même je me retrouve dans un enchevêtrement de noires galeries où rien, ni repère, ni lumière, ni son, ne vient me guider. Égaré ! Bientôt, à travers ce

crépitement, je discerne des coups régulièrement frappés dans les fondations de la cité, et qui ne sont autre chose que cette manière de langage adoptée par tous depuis que la parole nous fait défaut. On tape contre les murs, avec des galets. Dans l'espace vide et peuplé à la fois de la ville et de son sous-sol, ce bruit sourd d'en dessous (ce murmure entêté qui cause tout seul) ne s'interrompt jamais, même si quelquefois nous ne lui accordons aucune attention, même si nous ne l'entendons plus. Depuis ce retour au langage des pierres, un approfondissement s'est accompli aussi : le battement résonne à présent sous nos pas. Toutefois n'allons pas le confondre avec le piétinement de la taupe, ce qui m'est arrivé tantôt après la secousse, ou avec le branle, cognant à une plus grande distance encore, de la mer responsable aujourd'hui de cette secousse. C'est elle, oui, qui l'a imprimée au basalte du monde inférieur et, à travers lui, aux murs de la cité, dans la seconde où le soleil s'est effondré en elle : nouvelle que tous les habitants ont tenu à annoncer, de la façon que j'ai décrite en me méprenant d'abord sur la provenance et le sens de ces bruits, et leur véritable cause.

Ce qui n'a pas été le cas d'El Hadj. Et lui, de dire :

– Ils se trompent.

Sa voix cependant s'étrangle dans sa gorge en prononçant ces mots. C'est alors, seulement alors, que je saisis la portée de ce qui vient de se produire ; je me dresse, le cœur battant. De tous mes yeux, je guette la marée de poix dont la nuit, la ville, brusquement vidée de sa foule, et la boutique sont envahies, et qui nous

entoure insensiblement. Toutes les paroles s'étouffent en moi, je ne quitte pas El Hadj des yeux, attendant qu'il fasse ou dise n'importe quoi.

Au bout d'un moment, comme il ne bronche pas, je hasarde :

– Je vous prie, dites quelque chose.

Ma voix sonne trop haut, je ne la reconnais pas.

Je me rappelle ma sérénité d'âme quand je suis arrivé à la boutique d'El Hadj, la sensation de confiance que j'éprouvais. S'il faut mourir, plutôt mourir dignement. Tandis que cette mort... Je cherche à découvrir quelque chose de vivant à l'entour. En vain. Que se passe-t-il ? Il faut faire face à son destin. C'est de la sorte que beaucoup disparaissent ; comme s'ils obéissaient à un appel intérieur, alors que l'appel provient d'ailleurs.

El Hadj continue à s'enfermer dans son mutisme et sa silhouette indécise se fond dans l'obscurité. Son regard est fixé sur moi par-delà la pénombre.

– Ils se trompent, reprend-il d'une voix rauque, méconnaissable.

Il ajoute :

– Tout à l'heure, ou demain...

Mais il n'achève pas sa phrase.

– Quoi, tout à l'heure ?

– Ce n'est pas de leur faute.

– Je ne comprends pas.

– Vous comprendrez plus tard.

La peur m'étreint : on me jette des cadavres à la figure.

– Adieu, dis-je brusquement.

Il ne bouge pas. Feint-il de ne pas m'entendre, de ne pas voir ma main tendue ?

Je murmure :

– Maintenant, il faut que je m'en aille.

Je me rapproche et le vois esquisser un sourire si déconcertant que j'en reçois un choc au cœur. Je bredouille :

– Pardonnez-moi.

Ma voix a faibli. Je cherche encore le regard de mon ami mais, perdant tout contrôle, je me sauve de l'échoppe.

Aussitôt que je mets le pied dans la rue, le jour recommence à briller, la vie retourne à l'éclat, au feu, dont se nourrissait son mouvement quelques instants plus tôt ; sans changement. La foule, le chassé-croisé des autos, la rumeur insistante. J'examine les passants. Ils n'ont nullement l'air décontenancés ou terrifiés. Une erreur ! J'en suis convaincu. Une erreur s'est glissée dans la marche du temps. On est réduit à flotter à la surface des choses, ombre qui court, ombre qui court après tout... La vie s'offre continuellement, mais se dissout et se dérobe continuellement. Nous qui sommes dans la ville de l'air, nous nous en apercevons encore moins que les habitants des profondeurs, qui nous ont pourtant avertis, tout à l'heure, envoyé leurs messages de tous les horizons. Malgré ça, nous n'avions pas compris. Si je pouvais oublier comment je suis arrivé à cette découverte, si je pouvais me laisser quelque part pour me retrouver autre...

« La partie n'est pas encore gagnée. Combien faudra-t-il qu'il en meure encore ? » Je regardais les passants. Y en aurait-il parmi eux qui tomberaient avant la fin de cette journée ? Ce livreur de gaz qui roulait sur son triporteur, cet épicier en blouse sur le pas de son magasin, cette fillette qui donnait la main à une autre à peine plus haute qu'elle, ce chien sans maître, cette grosse qui s'essoufflait sous son voile ! Moi, peut-être ? Ma femme, mes enfants ? J'observai plus attentivement les visages : les yeux, trous dans la pierre, étaient vides ; j'essayai de retenir l'image d'au moins un ou deux d'entre eux. Peine perdue : aussitôt passés, aussitôt oubliés. Ces informes moellons allaient rejoindre une multitude de leurs pareils roulant à travers la ville ou s'entassant de loin en loin en monticules.

L'ordre régnait. Je pris le boulevard du Centre, paisible, avec ses grosses banques, son Hôtel des Postes, ses platanes sous un ciel léger et nu. Les gens clopinaient en silence, à pas prudents. Je sentais ce qui leur manquait : la présence de la mer. Nous ne connaissons plus que la sèche, la mortelle attente d'un monde de

pierre. La mer vint me hanter une fois de plus. Je me ressouvins de l'époque ancienne où nous continuions à l'avoir à nos pieds, où elle changeait toutes les rumeurs en fabuleuse chronique et nous parlait d'innocence. On nous eût dit alors qu'elle fuirait un jour, nous ne l'aurions pas cru. Patience. Notre destin, à pas mesurés, s'avançait vers nous. La paix de la mer nous entourait. Pour mes parents surtout, qu'une autre vie fût possible ne les effleurait pas, et ils ne se seraient pas abaissés à s'en soucier. Mon père se rendait quelquefois en ville, il entreprenait même des voyages. Je le vois recevant les ouvriers de la ferme dans la cour qui donnait directement sur les champs, où se trouvaient les remises, les écuries et un grand préau sous lequel s'amoncelaient bêches, pioches, charrues, pièces d'attelage... Il ne leur eût jamais permis d'entrer à la maison. Ces journaliers avaient un aspect rude, et lui, il leur parlait haut et fort.

Mais eux :

« C'est toi qui as raison, puisque tu es le maître », acquiesçaient-ils.

(Il n'y avait que Hamadi pour oser aborder mon père avec quelque familiarité. Attaché de naissance à notre famille, il appartenait à la race des serviteurs d'autrefois. Aussi bien, il pouvait entrer à toute heure et en toute liberté chez nous : ma mère ni ma sœur, qui était déjà une jeune fille, ni aucune autre femme de la maison, ne se cachaient de lui.)

Une fois, s'étant mis d'accord, ces ouvriers refusèrent cependant d'achever la cueillette des oranges, ils se croisèrent les bras et occupèrent les plantations. Ils

désiraient, je crois, qu'on augmentât leurs gages. Sur ordre de mon père, Hamadi alla en embaucher d'autres et, à leur tête, il chassa les récalcitrants à coups de pelle et de pioche.

Des signes mystérieux m'avaient préparé à la fin de ce monde. La mer avait commencé à se retirer sans que nul y fît attention, – le contraire m'aurait étonné. Et mon père mourut. Il y eut d'autres morts. Depuis, on ne rencontre que des morts en instance qui courent les rues. Ils laissent des vides béants dans la trame de la ville.

J'observais les carrefours inondés de passants, et aussi, les places, le marché, les cafés. Une impulsion partie d'on ne sait quel épicentre propageait des courants dans la foule. Indistinctes à première vue, ces lignes de force devenaient si évidentes dès qu'on les avait décelées qu'on n'éprouvait plus aucune difficulté à en suivre les directions, les prolongements. Elles n'obéissaient pas à un hasard aveugle ! Inexplicablement – du moins pour moi – elles avaient l'air de s'orienter toutes vers les nouvelles constructions. Mais au fond qu'y avait-il d'étonnant à cela ? Selon toute probabilité, nul obstacle, nulle intervention n'eussent pu, non plus, les détourner de leur cours. Je ne me laissai pas entraîner. Le plus admirable, c'était le calme et le courage de la foule.

Durant cette mémorable journée marquée par une éclipse qu'aucun calendrier n'avait préalablement signalée, de nous deux, ce fut Nafissa qui se montra la moins

énervée. Elle avait une expression que je ne lui connaissais pas : plus sarcastique qu'émue. Pourtant dans les rues, j'avais vu les passants se mettre à cinq et six pour tenter de découvrir dans le journal une relation de l'événement sinon une explication. Rien de tel n'y figurait, bien entendu. N'était-il pas trop tard de toute façon pour chercher à s'informer ? Il ne nous restait qu'à serrer les dents et attendre qu'une nouvelle expérience de ce genre eût lieu.

(Deux semaines ont passé depuis lors. L'éclipse ne s'est pas renouvelée. Mais elle se renouvellera. Lorsque nous n'y penserons plus, n'en doutons pas. Aussi, inutile de se retourner pour regarder derrière soi. Imitons la sagesse de l'eau, tout en nous est si semblable à l'eau, épousons-la. Les iriaces eux-mêmes ont échangé leurs sarcasmes contre un charmant ramage. Et celui-là seul qui, nageur au cœur solide, touchera l'autre rive... Si la mer continue à assener les mêmes coups qu'autrefois, c'est un signe qui ne trompe pas.)

La sérénité que je relève chez Nafissa n'est probablement due qu'à cette prescience. Une immense épopée est en train de naître en elle et de me prendre au dépourvu. Je me demande même parfois si mes yeux ne voient pas une étrangère.

– S'il était à ma portée de trouver par où descendre dans la ville du sous-sol, lui avouai-je il y a quelques jours sans savoir à quoi je m'exposais, mes paroles étant provoquées à l'encontre de ma volonté, si je pouvais trouver un passage, je t'affirme que je n'hésiterais pas.

À ce moment, ce qui subsistait de familier entre nous s'évanouit et c'est réellement une autre femme qui fut devant moi. J'eus presque envie de crier à cette vue. Cette autre Nafissa arborait un sourire assuré qui eût facilement passé pour cruel – mais ne l'était pas – parce que inconcevable.

– Non, me répondit ironiquement l'étrangère.

Je n'ajoutai plus un mot, comprenant combien ce serait superflu.

J'avais ce qu'il me fallait. L'étrangère me fixait. Je soutenais son regard en même temps qu'il me venait, ou qu'elle me communiquait, des pensées impossibles à mettre en paroles. Je baissai les yeux sur les enfants, qui jouaient près de nous, ignorant notre drame. Ils m'apparurent dès lors comme un simple signe : allusion à une autre existence.

– Trouver ces choses-là, pensai-je tout haut, est souvent une question de hasard.

L'étrangère ne dit rien, et la conversation en demeura là.

– Tous les jours, ajoutai-je cependant en détournant la tête, il y en a qui plongent, et qui auraient pu rester bonnement chez eux.

Cela faisait un moment que Nafissa gardait le silence. J'attendais son retour, elle ne rentrait pas et il se faisait tard.

Depuis l'éclipse, la vie se poursuit en sourdine tant à la maison qu'en ville, chacun a le cœur mordu par des soupçons, des peurs, mille alarmes. Le dérisoire : les femmes sur un signal se rassemblent devant une porte

et se mettent à écouter vers l'extérieur. Mais si on leur demande ce qui se passe, elles se séparent aussitôt et, honteuses, retournent se cacher chez elles. Nafissa sourit en voyant ça, elle se contente de sourire. Les origines du soleil se dessinent en diagrammes fugaces sur notre terre qu'elles viendront un jour étreindre. Il ne restera plus alors qu'à gagner les hauteurs ou à découvrir les profondeurs. À nous, la vérité, nous qui ne vivons que dans cette attente !

Depuis un moment, j'étais entraîné dans ces déplacements orientés de la foule, attiré à mon insu. Insistant, le souvenir de la nuit d'insomnie, où tous se mirent à tourner dans la maison, me harcelait. Les gens pris comme moi dans le courant avaient de véritables cratères à la place des yeux et de la bouche, chaque visage n'était que glaise ravagée et chiendent. Nous allions en somnambules. Consentants à tout, nous avancions, où que cette marche nous eût conduits, et quelle que fût la manière dont elle se serait terminée. Par chance, il faisait jour.

Il se révèle périlleux, comme on le voit, de fréquenter les grandes artères et les lieux où d'habitude beaucoup de monde se rassemble. Par-dessus tout, il faut éviter les carrefours, particulièrement ouverts et exposés aux influences. Il ne fait pas bon se trouver à ces croisements, où tout peut survenir. Par un mouvement instinctif, sans doute la plupart d'entre nous s'en écartent-ils à présent comme d'un piège mortel, et ce sont de vrais pièges : il y règne une odeur permanente de mandragore ; mais combien demeurent sur leurs gar-

des, conservent les yeux ouverts, ce qui s'appelle ouverts, après quelque temps ? L'avenir de notre ville est décidément inscrit dans ses carrefours. Qu'il s'accomplisse !

Pourtant Nafissa ? Elle franchit évidemment des lieues là où je n'avance que d'un pas. Elle conquiert l'univers, établit son empire sur toute chose et se sert ensuite de son sourire pour apaiser mes inquiétudes. Mais je suis presque heureux, moi aussi, enfin à ma manière, quelquefois même aveuglément heureux. Je ne trouverai certes jamais par quelles voies Nafissa agit sur moi.

Je contemplais avec un étonnement mêlé de souffrance son beau visage allongé sur lequel se peignait un air de compassion. J'eus un recul, et dans ce mouvement, le visage s'effaça. Je me sentis alors fatigué. Singulière fatigue qui descendait tout au fond de moi, et qui était plutôt un besoin d'une chose malaisée à déterminer. Une chose dont j'attendais justement qu'elle me vînt tirer de mon lamentable état.

« Et maintenant, je suppose que tu vas me haïr ? » m'adressai-je mentalement à ma femme.

– Pourquoi te haïr ? dit sa voix d'un ton paisible.

Nafissa n'apparaissait pas.

– C'est ce qui arrive en général. C'est ce à quoi l'on s'expose.

– C'est le dernier moment que je choisirais pour te haïr.

Je jetai un regard vers la porte, et j'eus le sentiment qu'elle était derrière le rideau mais qu'elle différait son entrée. Je pensai : « Je suis malheureux. »

– C'est comme ça que ça doit être, dit la voix de Nafissa.

Je tournai la tête : elle me regardait en plein visage. Il me semblait avoir marché durant des heures pour arriver là, je perdais du souffle. Elle était celle qui avait conquis le monde ; je ne parvenais à la voir que par éclairs. Nafissa s'étendit devant moi, et une plaie invisible commença à s'ouvrir, à s'approfondir jusqu'aux pierres noires et creuses qui supportent la mer, plus bas que la ville du sous-sol, plus bas que le basalte qui protège la ville du sous-sol, plus bas que la pluie qui arrose le basalte. Elle absorbait, de proche en proche, la création entière.

Un brasier fut découvert récemment, qui inquiète la population ; non qu'il soit énorme, mais il plonge ses racines loin sous terre. Si le risque d'un incendie n'est pas considérable à la surface, on redoute en revanche qu'il ne se produise une catastrophe dans le monde souterrain. Étouffée, cette appréhension n'en demeure pas moins tenaillante chez tous. Comme beaucoup d'autres, j'allai voir cela. À l'endroit désigné, je ne remarquai qu'un caillot de pierre noire, tout à fait froid à l'extérieur ; aussi me parut-il peu susceptible de répandre son feu. Par contre, j'eus bien l'impression qu'au centre il brûlait, et brûle toujours, – je ne suis plus retourné le

voir. Les gens le contemplaient d'un air mécontent avant de s'en éloigner avec une sorte de crainte. Avaient-ils tort ? Je n'en suis pas aussi sûr. Rien ne se manifeste sans but. À présent que les puissances *d'en face* nous gouvernent, à chaque pas les mécanismes du vide et les sources du soleil nous frôlent.

Je n'oublierai jamais cette nuit. Je dormais et à travers mon sommeil je percevais depuis longtemps des pas rapides, des coups souterrains, des claquements de portes et de fenêtres qui s'ouvraient, se refermaient sans répit. Toute la maison en retentissait et il s'y mêlait, en plus, d'autres sons, indéfinissables : soupirs, plaintes ou appels, venant on ne pouvait savoir d'où. Il y eut à un moment donné un cliquetis de chaînes, peut-être des sonnailles agitées par des bêtes galopant à bride abattue, follement.

Tout à coup, quelqu'un me prit par le bras, me secoua rudement, et j'ouvris les yeux. Je ne dormais pas. Axa, la grande négresse qui régnait sur la domesticité, m'examinait, penchée sur moi.

– Qu'y a-t-il ? balbutiai-je.

– Ton père se meurt.

Je ne me rappelle plus comment je me levai, m'élançai vers la chambre de papa, avec ma jambe faible qui me portait à peine, ni comment j'arrivai devant lui. Il était étendu dans son lit monumental, un ancien lit en ferronnerie dorée et à baldaquin, la figure enflée et noire. Quel-

ques servantes se pressaient à la porte, certaines qu'elles ne seraient pas chassées ; une voix, le genre de voix qu'on entend toujours en ces occasions-là, demandait dehors si l'on avait pensé à envoyer chercher le médecin. Assise, ou plutôt prostrée près de la tête du moribond, ma mère. La voix répéta sa question, après un instant.

La même Axa qui m'avait réveillé rétorqua avec violence à l'interpellateur invisible :

– Naturellement qu'on l'a envoyé chercher ! On n'allait pas attendre que...

Le reste de sa phrase se perdit dans un brouhaha qui monta de toute la maison. Je demeurai immobile, scrutant intensément mon père, le regard d'Axa sur moi.

Axa se rapprochait, elle arriva bientôt sur moi et me souffla à l'oreille :

– Tu es le seul homme ici.

Une terreur insurmontable m'ôta la respiration quand j'eus entendu ces paroles, et je voulus me sauver. Mais, sans s'inquiéter de mon avis, Axa me poussa au plus près de mon père, tout contre lui, vers qui je n'osais me tourner de crainte de rencontrer son regard, et elle plaça sa main droite dans la mienne, l'index levé. Une odieuse pensée me saisit : « Tu vas franchir maintenant ce pas irrévocable... » Je le dévisageai : ses traits portaient de telles marques de souffrance, un tel rictus tirait sa bouche, ses yeux saillaient si avidement sans rien voir, qu'il ne pouvait me reconnaître. Alors, j'eus pitié de lui... Je voulus l'aider. À mon grand désespoir, je ne sus comment m'y prendre. Je pressai sa main entre les miennes, y portai mes lèvres tremblantes.

Axa m'invita à répéter après elle :
– À toi qui vas affronter l'éternité...
– À toi qui vas affronter l'éternité...
– ... Je jure de demeurer fidèle...
– ... Je jure de demeurer fidèle...
– À l'âme de tes aïeux...
– À l'âme de tes aïeux...
– ... Je jure...

Je prononçais chaque mot sans comprendre ; à trois reprises, Axa murmura le serment et je dus autant de fois recommencer à sa suite. Je n'en pouvais plus, je fus sur le point de crier pour me libérer de l'oppression qui pesait sur ma poitrine et tombai sans connaissance. Ce fut comme si brusquement la vie m'avait été retirée.

Le lendemain, fiévreux, je fus réveillé par les litanies des justes. Mes larmes s'écoulaient de mes tempes sur mon oreiller, une seule pensée volait dans ma tête... J'avais laissé mourir mon père. Retournant cette idée dans tous les sens, j'écoutai longtemps, engourdi, ces litanies.

El Hadj pointa le doigt au-dessus de mon front, sa voix s'éleva au loin, aérienne :

– C'est l'épreuve la plus grande pour le juste.

Il sourit.

– Vous savez maintenant d'où provient le mal et comment devront être les choses.

L'oreille attentive à cette voix au timbre bienveillant, j'étais surpris par la découverte que je venais de faire, je me mis à genoux :

– Oui ! mes yeux se sont dessillés, je vois tout autrement.

Je regardai d'un côté et d'autre, m'interrogeai sur ce que je devais faire : rester ou partir ? Cherchant à me rappeler aussi je ne sais plus quoi, je me rassis.

– Quelle heure est-il ?

Il tira une grosse montre attachée par un cordon à une poche intérieure de sa blouse.

– Avez-vous quelque chose à faire ?

– Non et vous ?

– Non, et vous voulez partir ?

– Oh moi...

– Cinq heures.

J'esquissai un geste pour lui assurer que c'était sans importance. Il exprima de la tête que je ne devais pas me formaliser.

– Excusez-moi.

Songeant à ce qu'il m'avait dit, j'étais tourmenté par ces souvenirs qui ne me lâchaient pas, et ne le vis pas quitter son siège et se glisser derrière une espèce de tabernacle. Peu après, un marmonnement semblable à une prière me parvint. Regardant autour de moi, aussitôt j'éprouvai le besoin de me lever. J'allai me planter devant la porte, y restai cinq bonnes minutes. El Hadj avait fini et il avait réoccupé son tabouret depuis un moment ; je retournai m'installer en face de lui. Je ne sentais plus à présent le besoin de pleurer, j'avais retrouvé l'apaisement.

– Excusez-moi, dis-je encore d'un ton presque gai.

Le regard d'El Hadj, devenu plus clair, m'enveloppait. Il rayonna si fort à cet instant, que mon ami disparut dans cette lumière où je pus voir au-delà de la simple

apparence des choses, mais où son visage se reforma peu à peu, frémissant dans un halo serein qui m'effraya, car sous les traits d'El Hadj se dégageaient en filigrane mais visiblement ceux de Nafissa.

– Vous voyez comme je suis, dit-il.

Je tremblais. Je lui montrai mes mains agitées en riant, et baissai la tête.

– Bien sûr.

Il parla si bas ensuite que j'eus le plus grand mal à saisir ses propos. Je lançai un coup d'œil vers la porte avec envie. Des spyrovirs passaient lentement, entourés de météores. Je les guignai tristement et, peu à peu, cessai de les voir ; des femmes vêtues de blanc leur avaient succédé. J'entendis El Hadj qui reprenait avec une intonation joyeuse :

– Je suis revenu.

Je posai sur lui un regard interrogateur ; il hésita, se passa la main sur le visage, se lissa la barbe.

Il finit par dire :

– Oui, autant le reconnaître.

Alors il me raconta avec franchise d'où il était revenu.

Une nuée d'iriaces accourus de tous les horizons recouvrit le corps de mon père qui avait été laissé exposé tout ce temps-là. On eût dit qu'ils n'attendaient que la première occasion : ils s'acharnèrent sur lui sans merci. Mais bientôt je compris pourquoi.

La minute suivante, il était soulevé dans les airs au milieu d'une multitude d'ailes et ce vaisseau céleste se révéla aux yeux de tous les hommes, qui avaient né-

gligé le présage dans leur aveuglement. Plus aucun doute n'était permis désormais. L'aéronef décrivit des circuits de plus en plus amples au-dessus de la ville et fut vite perdu de vue. Mais le présage ne s'accomplit entièrement qu'à l'heure où ma mère mourut à son tour – peu après – sans éveiller l'attention, et fut rendue au giron des eaux. Il est au-dessus de mes forces de narrer les semaines d'égarement que je traversai à la suite de ce double malheur. Les murs commencèrent à s'ébranler dès cette époque. Ils chantaient souvent aussi, et sans cause. Quand ils s'arrêtaient, une autre voix qui parcourait les galeries souterraines reprenait le chant. S'il m'arrivait de sortir, celui-ci m'accompagnait, progressant sous mes pas, et les iriaces, attirés, revenaient, voletaient un instant autour de moi, avant de piquer du nez contre le sol, à l'endroit d'où la voix s'élevait.

Puis, sans cause précise, ils s'enfuirent, subitement transformés en fumée. Mais leur vol traversera toujours le désastre qui me frappa. Mon père avait emporté des secrets dont il était davantage le gardien, le gérant, que le véritable maître. Il avait fait de sa vie une illusion, nécessaire assurément, et qui devait durer tant qu'il fut là pour l'entretenir... Était-ce une raison néanmoins pour que, lui mort, tout s'engloutît avec lui ? Extravagante tête ! Et nous qui le prenions pour un homme positif, de sens rassis. Que de fois nous avions surpris, provenant, la nuit, de l'aile de la maison à lui seul réservée et accompagnés d'indicibles lueurs, les échos de la fête qu'il se donnait, usant pour son plaisir de ces pouvoirs sur lesquels il avait le privilège de veiller. Comme s'il en

était le maître ! Comme s'il en était, lui, le maître ! Penser que tout cela est fini, les lumières éteintes, la demeure retournée à l'obscurité, les secrets perdus.

L'illusion ne devant s'achever que dans la mort, avait-il désiré, pour cette raison, en finir superbement ? Il n'était pas homme à se confier à qui que ce fût. Il avait adressé son message à sa manière au monde, l'unique manière qui fût digne de lui, bien que ce message ne comportât aucun sens pour les temps qui s'annonçaient, lesquels eurent tôt fait de l'oublier. Je m'explique aujourd'hui les sautes d'humeur de mon père, ses fantaisies déroutantes : elles lui étaient inspirées par ce pressentiment.

Notre château, qui figurait pour moi l'image de la continuité, abandonné, le domaine démembré, je vécus traqué dès le premier jour, l'existence ne fut plus qu'une mascarade absurde. Si je m'efforçais de lutter, mes difficultés s'accroissaient, quelque iriace oublié venait me saluer d'un sarcasme, il crachait sur moi puis repartait à tire-d'aile. Quelle ironie !

Nafissa était restée attachée au château ; cela signifiait ma mort. Ce nom *nafissa*, qui a pour sens tant le lieu d'habitation que l'âme qui y trouve abri et son activité, désigne aussi notre lignée et l'enseignement qui nous est légué ; et nous n'appelons pas nos femmes autrement. Je la vois encore comme je la voyais en ces temps éloignés, je la vois, et je voudrais toujours m'étendre à son ombre, et, dans ses frondaisons dorées, suivre du regard la trace de mes songes. Souviens-toi de moi ! N'oublie pas de te couvrir de fleurs au printemps ! Je

ne soupçonnais pas la souffrance de l'arrachement, mais dès que de toi je fus privé, je vécus sur une terre de terreur permanente. L'édifice de l'air lui-même était renversé, l'espace dispersé et, nouvelle malédiction, son souffle éteint.

C'est la raison pour laquelle j'eus envie de reprocher à El Hadj de me laisser entrer et m'asseoir dans son magasin. C'était me laisser me souvenir, me reconnaître ! J'allais et venais dans l'échoppe tandis que l'âme soulevait des sédiments, des roches et des eaux, remontait, m'envahissait comme une lourde vague. La tentation. Et moi, je m'aventurais chez lui en toute confiance !

Il se taisait, me regardait, ne me demandait plus rien.

– On ne change pas de tête.

Je fus étonné par mes paroles, par le ton que je prenais. Me rendais-je compte comme je m'engageais par ces mots imprudents ?

Bonhomme, il sourit.

– Vous feriez ça, changer de tête ?

J'hésitai à lui répondre ; puis violemment, pour me délivrer :

– Pourquoi pas ?

Cela débuta par un craquement isolé qui résonna longuement dans le silence. D'autres craquements suivirent. D'autres encore... Soudain une grêle éclata et, à la fin, un éboulement qui écrasa tout. Après quoi, les craquements recommencèrent. Quand ils cessèrent, les murs avaient repris une autre place et un autre visage. Je m'arrêtai au milieu de la boutique. Un grondement se répandait encore à travers la ville déserte, tendue, ça traversait les

fondations, tournait dans d'étroits boyaux, remontait. Que faire ! Je voyais à présent où mes conversations avec El Hadj me menaient. Je résistais, sans force, immobile, au sommeil qui me happait. Nafissa passa dans un souffle près de moi ; je l'avais vue, sans surprise, sortir du coin le plus sombre de la boutique. Je lui pris la main et la posai sur ma poitrine : elle était chaude, légère ainsi qu'un rayon de lumière. Je fermai les yeux, m'abstins de penser, marchai. Des iriaces venaient m'assaillir en foule avec une stupéfiante audace, cherchant à s'incruster dans ma tête, à y entrer. Mais ils avaient beau s'accumuler au-dessus de moi et, pour m'atteindre, défoncer des portes, mettre des maisons à sac, semer l'effroi et la désolation, ils ne m'impressionnaient pas. La douceur, la mobilité de Nafissa me pénétraient comme une flamme ; elle se taisait et je ne songeais qu'au lendemain, aux jours qui suivraient, et que nous vivrions.

Zoulikha nous appelle de la cour. Des gens discutent dans toute la maison et je ne comprends rien à ce qu'elle dit. Ma femme entre dans la chambre, je lui propose :

– Va voir.

– C'est en pleine ville. Ce n'est pas possible.

Comme je ne veux pas la croire, elle me réplique, le visage rouge :

– Ils ne l'ont jamais fait. Va voir.

Je sors ; beaucoup de personnes courent au Médresse. Je les suis. Des ombres aux yeux sans prunelles s'échappent des murs et, me frôlant furtivement, détalent à travers les rues.

Aux abords du Médresse, je tombe au milieu d'un tourbillon d'iriaces, un invraisemblable mouvement de flux, de reflux, d'essors, de chutes, de collisions, qui m'emporte et m'aveugle. Alors, je comprends de quoi il retourne : les murs refoulent la population. Jusqu'où iront-ils ? Et où se réfugier ? Pendant qu'ils vomissent les gens d'un côté, ils les enveloppent de l'autre : à mesure qu'ils nous repoussent, ils forment des barrages infranchissables plus loin. Dans ce remuement, des rues

entières ont déjà disparu, balayées, et d'autres n'aboutissent plus nulle part. Compressée, notre foule reste enfin paralysée dans l'impasse où elle a été acculée, elle forme comme une pâte, et avancer là-dedans est une chimère ; l'on ne peut non plus voir au-delà. Suffoquant, je tourne sur moi-même. À ce moment, d'un coup, elle rompt ses liens et se précipite en clamant à tue-tête, sa rage, sa douleur. Par une sorte d'ironie, tout le monde se retrouve dévêtu, hommes, femmes, enfants. Précédés par un rugissement de désespoir, nous courons alors plutôt que nous ne marchons, les murs flottant autour de notre nudité ainsi que des chemises déchirées. Toute la souffrance que les habitants ont accumulée se déverse, tout ce qui est noué explose. Mais notre démonstration perd sa valeur, n'aboutit à rien, devant les murs alignés de part et d'autre de notre défilé, nous jugeant d'un monde qui n'est pas le nôtre. L'horreur qui s'en dégage nous dompte. Nous passons la tête basse. Mais au bout de la rue que nous avons empruntée, nous nous heurtons à un nouveau barrage ; nous revenons sur la place d'où nous sommes partis, essayons de prendre par la rue opposée. Là encore, d'autres murs font obstacle à notre avance. Il en est de même à toutes les issues. Nous nous bornons à occuper la place, tournant en rond, nous époumonant, criant, tandis qu'un souffle brûlant, lancé sûrement par les nouvelles constructions, s'abat par rafales sur notre foule et la torréfie. « Qu'ils se referment, qu'ils se referment sur nous », souhaité-je. Au même instant, comme s'ils m'avaient entendu, les murs arrivent à toute allure, mais ils nous dispersent : en un clin d'œil, chacun se retrouve

à plusieurs rues de là. Je m'en retourne à la maison en contemplant le ciel ensoleillé du matin, et en écoutant, à une grande distance, le chœur des iriaces. Sur mon chemin, je ne rencontre rien qui ne soit ridiculement hors de proportion avec l'événement ; je pense à Zoulikha : aujourd'hui, ses sortilèges n'ont pas failli.

Le même vent a continué à souffler et, après trois jours, la ville en sort complètement desséchée. Dans les rues, tous, gens occupés ou autres, marchent, anxieux, en s'évitant, sous les huées des iriaces dont l'impudence ne connaît plus de bornes. Ils ne prennent pas même les femmes et les enfants en pitié. Et personne pour leur tirer dessus. À quoi cela avancerait de s'insurger ? Après la pauvre chose que fut la protestation contre le monstrueux pouvoir des murs, lesquels ont repris leur expression verrouillée, il est préférable de n'y point songer. La sécheresse n'a pas attendu, en tout cas, pour fissurer l'argile de maint visage. Apprendre à vivre sans bouger dans un espace restreint, de plus en plus restreint, un trou, à respirer à peine, ne pas soulever la poitrine ni faire le moindre bruit, rêver peut-être, mais non vouloir : l'anéantissement ; ce à quoi nous sommes promis dans un proche avenir.

Les nouvelles constructions ne cessent de croître et de proliférer, serrant leur étau sur nous, quoique plusieurs sautent ou s'effondrent d'elles-mêmes, dans une

seule journée, à peine sorties de terre. Nous sommes encore en mesure de nous défendre pourtant si nous le voulons, il n'est pas trop tard. Comment ? Nous savons maintenant qu'il est possible de les supprimer, mais à une condition : dynamiter toute la ville, nous dynamiter nous-mêmes... Y en a-t-il, chez nous, qui soient prêts à payer ce prix ? Malheureusement non. Alors il faut garder son indignation pour soi. Pour ma part, je maintiens que ça finira de toutes les façons par une destruction générale. Ce n'est rien, sans doute, de le dire...

À cet égard, il n'y a qu'à observer le phénomène qui se passe déjà pour certaines choses. Notre population, nous ne saurions trop y faire attention, prend toutes les horreurs avec impassibilité ; chaque nouvelle horreur fait reculer les limites de l'admissible... et ne réussit plus à l'exciter. La nouvelle cité, abomination de ce temps qui ne ressemble à nulle autre, *est déjà partie de nous-mêmes.* Nous n'avons plus le courage de le reconnaître. Après quelque temps, que deviennent nos amis que nous perdons de vue, par exemple ? Nous préférons ne pas y penser.

Pour chasser l'angoisse de ces journées, j'essaye de jeter les bases d'une nouvelle sorte de science que j'appellerais la théorie du comportement des iriaces. Je note la direction, le nombre, les heures de leurs sorties et de leurs retraites ; j'évalue l'ampleur et la durée, ainsi que la hauteur de leurs vols ; je relève les temps où ils gardent le silence et ceux où ils vocifèrent. Me fondant sur les observations que j'ai déjà recueillies, je me risque quelquefois à prévoir. Je pense arriver à dégager des

lois, des constantes à tout le moins. À partir de quoi, je suis sûr que le mécanisme profond du manège de ces volatiles, peut-être même les mobiles qui les font agir, me seront dévoilés. Pourquoi pas ? Possédant la théorie générale de leurs grandes et petites manœuvres, il me sera dès lors permis d'y lire les événements auxquels nous pourrons nous attendre. Pour moi, rien ne se passe chez nous sans avoir un lien avec leur stratégie, où je crois notre destin et notre avenir, par conséquent ceux aussi de notre ville, inscrits. Je n'en suis pas encore là, il s'en faut de beaucoup : ma jeune science n'en est qu'à ses débuts bien que, récemment, elle n'ait pas manqué de tenir ses promesses, – quelques-unes de ses promesses. La justesse de mes vues ainsi confirmée, et c'est beaucoup ! je me sens d'autant plus de foi pour persévérer ; j'arriverai à mon but à force d'études. Si seulement le sens de mes calculs consentait à ne point rester toujours insaisissable par quelque côté, j'y serais déjà parvenu ! Ce sens, fait évident, relève d'un univers auquel je n'ai pas accès. Mais ce sont les nouvelles constructions, sous la menace constante desquelles nous vivons, qui m'en ravissent cette part qui m'échappe. Les iriaces eux-mêmes, ai-je remarqué, apprécient davantage la compagnie des *autres* (ceux des nouveaux édifices) que la nôtre, ils se tiennent plus volontiers près d'eux que de nous. Passant leurs journées à jouer, à rire avec eux, et à nous lancer des noyaux d'olives et des sarcasmes, ils leur portent toutes les nouvelles qu'ils peuvent. Qu'y puis-je ? Je ne le vois pas sans mélancolie, cela m'enlève mes dernières illusions sur leur

compte. Je me dis que ce ne sont que des oiseaux à bien y réfléchir, et je poursuis mes observations. Quoi que je fasse, ces dernières comporteront des aléas, et il n'en sortira probablement rien. Après tout ! Je me demande d'ailleurs si ça ne vaudrait pas mieux. Elles me rendent un peu honteux, je me sens coupable... Elles me laissent un goût amer dans la bouche depuis quelque temps.

Je pense en effet à ceux qui s'exposent réellement, aux histoires qui courent sur les otages. Nous, qui échappons plus ou moins à la violence des nouvelles constructions, ne sommes pourtant guère épargnés, rien ne nous est plus possible. Et eux : qu'en est-il d'eux ? Même les jeux des iriaces se font l'inflexible reflet de cette violence dans le ciel. Je m'enfouis la figure dans les mains quand je m'avoue de pareilles choses, j'en arrive à souhaiter d'être pris comme otage aussi quelque jour pour n'avoir plus à supporter cette misère.

Dans la maison, parmi les voix qui m'assourdissent dès l'entrée, par-dessus toutes, s'élève celle de la voisine Ftéma, aigre et véhémente :

– On dirait qu'il a été avalé par le vagin de la terre !

Un de ses frères, enlevé depuis peu : un de ces otages justement. Sa famille a tout employé pour le récupérer ; sans aucun résultat. Qu'on se souvienne de ceux qui se balançaient tout en haut des constructions dans l'œil du soleil... Son frère se serait trouvé parmi ceux-là, ou d'autres qui leur auraient succédé, que cela ne m'étonnerait pas. Mais nul ne le saura. Et elle de s'en prendre aux constructions, à ce monde, à cette ville ; ce n'est plus qu'un chant risible. Elle continue à chanter :

ce que nous faisons, pensons, disons, sont choses inutiles, il n'y a rien à quoi s'en remettre.

Une porte s'est refermée sur nous, et nous n'avons pas le droit d'imaginer ce qui se passe derrière.

Nafissa se garde de me questionner en me voyant arriver : elle savait déjà tout. À quoi bon en parler ? Elle vaque à ses affaires, l'air absent. « Il n'est plus temps, il n'est plus temps, pensé-je en la regardant, quand la ville tombe, quand la ville tourne, quand la ville n'est plus qu'un vent perpétuel, il n'est plus temps ; il n'est plus temps quand la ville dresse au-dessus des eaux une main de naufragé, quand elle pousse des chants de coq ! »

À table, j'écoute parler Nafissa et songe : aux iriaces qui sortiront des morts ensorcelés, aux eaux qui acquerront une force terrifiante, et qui seules sauveront le monde... Avec un sourire, elle me considère du fond de ses yeux verts, et une lumière neuve, intacte, vierge, naît sous mon front. Nul n'aurait la force de vivre sans croire à quelque chose, même si cette chose n'existe pas : je me trouve dans une disposition d'esprit semblable vis-à-vis de Nafissa, sans savoir toutefois ce à quoi, en elle, je crois. Je chante avec force dans l'intention de ramener Nafissa des rives incertaines d'où elle me fait face. Alors elle entrouvre les yeux et me sourit. Pour peu de temps !

Si à quelqu'un prenait la fantaisie de me déclarer : « Elle n'existe pas », j'ignore ce que je ferais, mais je ne serais pas si surpris. Ce que l'on accorde aux autres, finit toujours par vous revenir... Tel est le piège où je me laisse prendre. Il faut continuer à être soi, par pitié pour les autres.

Je m'oblige à regarder Nafissa attentivement une fois de plus, et la même solitude se rue en moi, m'écarte et me chasse. Rayonnante, silencieuse, elle s'est levée : elle me surveille de l'entrée, la figure claire, les mains sereines. Elle s'immobilise un temps indéfini devant la porte de la chambre, puis d'un coup, je la retrouve assise sur une peau de mouton en face de moi, les jambes croisées. Elle me parle avec cette patience qui n'appartient qu'à elle, je vois sa tête penchée, ses mains, puis brusquement, je la découvre debout devant la porte de la chambre.

Nous sommes plusieurs dans l'échoppe, on parle de Rahmon, d'Abbaz, de Ledjam, qui se trouvent dans les nouvelles constructions, à l'extermination ; on parle d'autres gens, de fuites, de recaptures, de coups de main.

– Il y a plus de monde sous la ville que dans les maisons, dit Lyedoun.

Je lorgne du côté d'El Hadj. L'inquiétude qui est au fond de notre gaîté ne l'atteint pas, de nous tous, il est le seul à demeurer en paix avec lui-même.

– La population est notre arsenal pour l'instant, et les gens nos armes, dit Zian en riant.

Nous rions aussi, je déclare que depuis le temps je serais surpris qu'aux constructions on ne sache pas les secrets de notre sous-sol, qu'il ne faut pas se faire d'illusion. On s'arrête de causer, on me regarde.

– Ils ne les connaîtront jamais, dit laconiquement El Hadj, sortant de son mutisme.

Ces paroles font se retourner tout le monde ; pris au dépourvu, je ne sais plus quoi dire.

– Ils ne sont pas sous leur sol. S'ils étaient sous leur sol... ce serait différent.

– Bien sûr, approuve une voix.

Personne ne parle plus, personne ne compte plus le temps, on pense à autre chose.

À la fin :

– Est-ce qu'il y a où se cacher, là-dessous ? demande Zian.

– On peut se cacher partout, sous terre.

Je pense : « C'est l'espoir qui nous reste. »

– C'est épouvantable, disait quelqu'un.

– Il le faut bien. Si chaque maison, chaque rue, chaque quartier, avait son sous-sol, croyez-vous qu'ils auraient tenu le coup, *là-bas* ?

– Mais, ce n'est pas possible !

– Non ?

Je comprends ! Il n'y a pas ou presque pas d'espace entre nous et notre ville, nous ne sommes ni là ni ailleurs, nous sommes nous-mêmes la ville à moins qu'elle ne soit nous. Qui est l'autre ? Qu'importe, nous ne le saurons jamais. Espace, forme et limites nous sont communs, ce qui est en nous se retrouve en elle, et il est déjà terrible qu'on puisse tirer de soi tant de ressources, y tendre tant de pièges, creuser tant de sapes, ouvrir tant de couloirs.

C'est ce qu'on est précisément en train d'expliquer près de moi, de l'autre côté du mur. L'échoppe sent la fumée, l'haleine, le bruit de la conversation monte à mesure qu'augmentent les coups qui viennent d'en dessous terre. Nous sommes si bien dans cette chaleur à écouter les nouvelles qu'aucun de nous ne se résout à entendre les signaux qui nous sont adressés à travers le plancher.

– Heureusement qu'il ne fait pas froid, dit Lyedoun.

– Mais il fait sec ! Ça fait tache d'huile, ça s'étend chaque jour davantage, fait observer Zelam.

– Il y a à craindre pour les murs, dit justement quelqu'un.

C'est certain. On le constate au nombre de leurs reptations. Jamais je n'aurais cru qu'ils seraient capables d'en exécuter autant dans une seule journée, ou même, comme l'autre jour, quand notre foule s'est trouvée enchaînée entre leurs nœuds, dans une seule matinée.

– Tout le monde est dans le bain, dit Zerrouk.

– Même toi.

– Et toi aussi.

– Si ça peut te faire plaisir.

Zian nous avertit :

– Il n'y aura pas de prisonniers.

– Nous sommes prêts, si ça peut te faire plaisir.

Et tous de rire. Un moment après, je pars, pris de nervosité.

Il ne fait pas encore nuit, mais je rentre quand même. Où voudriez-vous aller, avec ces murs qui vous épient ? Ces murs qui ne changent guère de tactique, tournant autour de vous, se jouant de vous, et rajustant leur masque au bon moment ? Je marche et fais semblant de ne leur porter aucune attention. La maison m'accueille comme un havre de paix. J'entends bavarder les autres locataires, ces voix me réconfortent ; je traverse la cour sans faire de bruit. J'aime bien ça, ne pas faire de bruit. Je pense : « Si je m'arrêtais pour dire quelque chose, toute la maison serait pétrifiée, cesserait de vivre. » Je sais de quoi je parle, aussi je me retiens.

Dans la chambre, pas de Nafissa. Encore ! Où peut-elle être allée ? Je me sens inquiet ; quelle habitude ! Elle a laissé les enfants, que je découvre en train de jouer comme s'ils la croyaient près d'eux. Ils ne daignent pas m'accorder un regard. Avec une cruelle indifférence, une tranquillité qui semble s'amuser de mon désarroi, ils continuent à jouer. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je les interroge. Ils ne savent pas où est leur mère. Chez des voisins ? Non. Quel air sournois sous leur expression innocente pendant qu'ils me répondent. Alors qu'ils retournent à leurs jeux ! Je vais m'asseoir dans un coin. À la fin, je saute sur mes pieds.

J'appelle :

– Mamia ! Diden !

Ils interrompent leurs jeux. Je leur donne la main ; ils me suivent sans proférer un mot, sans protester. Nous sortons pour attendre Nafissa dans la rue. Il fait complètement nuit, maintenant. Quelques-unes de ses absences, qui m'avaient paru bizarres, me reviennent en tête. Oubliant l'heure, nous faisons le guet, tous les trois, sur le trottoir. Néanmoins nos yeux ont beau s'écarquiller, se fatiguer, ils ne peuvent rien voir, si ce n'est, de tous les côtés, que le vide, le noir. Une ville abandonnée ! Un rire traverse tout d'un coup l'obscurité. Est-ce elle ? Ce n'est pas possible ! Alors, je n'hésite pas ; j'entraîne les enfants et nous revenons à la maison. Chez les Baroudi, la radio marche, une voix qu'on n'a pas entendue jusqu'à présent.

Quelque chose de doux m'arrête : c'est Nafissa. Je discerne d'abord son sourire dans l'obscurité, ensuite

une rose, brillante. Elle la porte au-dessous de l'oreille, la fleur scintille avec force.

– Tu as oublié l'heure, me borné-je à lui dire.

– Non.

– Si ce n'est pas oublier l'heure, ça...

Je ne lui demande pas où elle était. Je ne lui en veux pas.

– Je ne peux revenir qu'à certains moments.

Elle parle d'une voix grave mais sourit toujours avec tendresse. Je comprendrais, je comprendrais encore s'il n'y avait pas tous ces dangers. Je comprendrai : il faudra me donner du temps. Belle et désirable, à travers ses métamorphoses, la vie, l'éternité, elle se détache devant moi, présente par la voix, le regard et les rayons de sa rose, et tous mes délires, toutes mes ténèbres.

À la fin, je lui rends son sourire et me dis à moi-même : imbécile !

La radio se met à chanter à ce moment

Cours dans le temps
Et me couvre les yeux
Toi que je suis ou fuis,

Avec un rien soudain
Qui change à vue d'œil
Lumière sans sommeil,

Brusquement très loin
Brusquement très près
Cours dans le temps.

une rose, brillante. Elle la porte au-dessous de l'oreille, la fleur scintille avec force.

– Tu as oublié l'heure, me borné-je à lui dire.

– Non.

– Si ce n'est pas oublier l'heure, ça...

Je ne lui demande pas où elle était. Je ne lui en veux pas.

– Je ne peux revenir qu'à certains moments.

Elle parle d'une voix grave mais sourit toujours avec tendresse. Je comprendrais, je comprendrais encore s'il n'y avait pas tous ces dangers. Je comprendrai : il faudra me donner du temps. Belle et désirable, à travers ses métamorphoses, la vie, l'éternité, elle se détache devant moi, présente par la voix, le regard et les rayons de sa rose, et tous mes délires, toutes mes ténèbres.

À la fin, je lui rends son sourire et me dis à moi-même : imbécile !

La radio se met à chanter à ce moment

Cours dans le temps
Et me couvre les yeux
Toi que je suis ou fuis,

Avec un rien soudain
Qui change à vue d'œil
Lumière sans sommeil,

Brusquement très loin
Brusquement très près
Cours dans le temps.

Dans la chambre, j'allume, je l'examine, elle est toute rouge, tout animée, elle rit. Une enfant ! Les gosses tournent autour d'elle comme des fous. Dehors, la radio reprend la même chanson, encore et encore, interminablement. Je pense : « C'est à présent que je risque d'être vraiment seul. Dans quoi vais-je être engagé ? »

– Et ceux-là ? dis-je, lui montrant les petits qui sautent et courent à travers la chambre.

Puis l'observant :

– Et moi ?

– Ne crains rien pour eux. Ni pour toi. Votre vie se poursuivra demain comme hier.

Elle sourit et détourne la tête dans ce mouvement qui lui est habituel. Elle va ranger des affaires au fond de la pièce. Je suis de toute mon attention ses déplacements et, de nouveau, je retrouve ma tranquillité d'esprit, la quiétude.

Encore tout excitée, toute gaie, elle se met à nous préparer le dîner. Je la taquine :

– La prochaine fois, je t'accompagnerai.

– Tu ne voudrais pas !

Elle part d'un rire clair. Je lui demande :

– Pourquoi pas ?

– C'est plus facile pour une femme que pour un homme.

Dit-elle cela pour me ménager ? Je sens revenir ma solitude mais ne lui en montre rien. Qu'elle ferme les yeux ou les ouvre, elle, toute sa vie se passe à l'état de veille. Elle me protège, prend le message aux mains des

inconnus. Elle ne faillira jamais, ne renoncera jamais, n'oubliera jamais.

La nuit se passe, paisible. Le lendemain, la journée est aussi pure que les précédentes. Il n'en faut pas plus pour redonner confiance à toute la ville, ranimer l'espoir de la population. Les nouvelles constructions ne s'acharnent pas moins qu'avant à se développer, s'élever, gronder, taper, siffler. Il n'empêche. Les iriaces n'ont pas paru non plus. Auraient-ils émigré ?

Quoi qu'il puisse advenir, nous n'attendons plus de nouvelles. De nous-mêmes, nous avons cessé de courir aux informations : nous n'en avons plus besoin. La soif que nous montrions à être renseignés, il y a encore peu de temps, a fait place à la plus profonde indifférence. Fini le temps des journaux raflés dans les kiosques, des rassemblements devant la radio, des chuchotements colportés, de la curiosité haletante. Je me rappelle comment je parcourais les rues en quête du moindre fait nouveau ; pauvre de moi ! J'ai manqué, nous avons manqué tous de dignité dans cette chasse aux rumeurs.

À présent, c'est le grand repos. Sous le soleil d'automne, la ville qui n'a jamais su être autre chose qu'une fourmilière énorme, commune et disgracieuse, se pare pour la première fois d'une beauté particulière : celle des cités abandonnées, des cités mortes mais qui continuent à traverser le temps, préservées de toute atteinte. Je m'en vais par les rues et partout le même sentiment m'accueille. Les choses ont l'air éternelles, chaque instant se révèle être exceptionnel comme s'il était détaché du temps ou le dernier que l'on eût à vivre.

Les craintes que je nourrissais pour Nafissa, le tourment où elle-même me jetait, ont changé aussi, depuis ; mais plus que moi, c'est le monde qui a changé. Y en a-t-il qui n'en aient pas encore pris conscience ? J'en doute. Je ne lui pose plus de questions : au moment où elle sort comme au moment où elle rentre, je regarde ailleurs, je porte mon attention sur autre chose. Une victoire sur moi que j'ai obtenue non sans peine.

Les jours passent sans apporter de modification notable à l'ordonnance de notre existence. Chaque fois qu'elle reparaît, Nafissa me jette le même regard impénétrable et doux, et écoute les histoires des enfants avec une joie poignante. Je redeviens aussitôt calme et gai.

Les iriaces resurgirent hier soir pour la première fois depuis longtemps ; aussi ai-je repris mes observations. Mais, commençant à peine l'analyse des premières qui soient entrées en ma possession, j'y ai découvert un ultimatum déconcertant : une demande de reddition sans condition de notre ville. Passe encore s'il n'était que déconcertant, mais ce message n'est adressé à personne. S'entend, à personne, autorités ou peuple, lesquels se trouvent dans une égale incapacité de le capter ou de le déchiffrer. Et pas plus à moi par conséquent, qui ai fait de cette étude un passe-temps. Qu'est-ce donc qui les a incités à transmettre une mise en demeure destinée apparemment à rester lettre morte ? Est-ce excès d'inconséquence de leur part, ou de mépris ? Je pencherais volontiers pour la seconde hypothèse. Les iriaces ne nous ont pas habitués à de plus civils procédés. Que dois-je faire ? Avertir la population, les voisins ? Et si quel-

qu'un s'avisait de me demander d'où, de quelle source, je tiens mes renseignements, que répondrais-je ? Ce ne serait pas risquer, du même coup, et d'affoler la ville, à supposer que l'on prenne ma communication au sérieux, et de dévoiler le mystère de mes occupations, ce qui pourrait fort bien se retourner contre moi ? De fait, qui m'a donné l'autorisation de me livrer à de telles recherches ? Personne ! Je les ai entreprises de mon propre chef et à l'insu de tous. Et c'est pour annoncer une chose semblable que je vais aujourd'hui en faire état ?

Ces questions, et bien d'autres encore, m'ont agité toute la nuit, torturé même, et cela au point où, à certains moments, j'ai cru perdre le sens.

Ce matin, j'ai pris la ferme résolution de n'en souffler mot

1° Parce que nul n'est au courant des connaissances que j'ai pu acquérir en secret, et qu'aucun engagement ne me lie ;

2° Parce qu'un tel message est censé demeurer hermétique, ou plutôt que, pour la ville, il n'y a pas eu de message, celle-ci n'étant ni habituée ni préparée à en recevoir de cette sorte, n'en soupçonnant pas même l'éventualité ;

3° Parce que le sort de notre cité, sinon de la population, est déjà décidé ; de ce fait, qu'ajouterait la connaissance d'un ultimatum, qui anticipe peut-être sur l'événement, mais n'apporte pas de salut ? La nature est prodigue de ces avertissements impératifs et inutiles, – inutiles selon notre intelligence des choses, j'en conviens.

Telles sont mes raisons, qui me paraissent toutes plausibles. En ce qui me concerne, évidemment je ne puis agir comme si je n'en savais rien. Je tire – pour mon usage personnel – cette conclusion que les choses vont aller encore plus vite que je ne pensais. Le plus clair du message est là, si tant est qu'on veuille admettre que message il y a.

Les nouvelles constructions, parce que mieux informées que nous, nous adressèrent les premières un avertissement, si nous avions su comprendre. Quelques-unes parmi les plus hautes et les plus puissantes s'effondrèrent ou sautèrent, je l'ignore, dès le jour suivant, et un vent d'enfer, un vent phosphorescent, souffla. Explosions souterraines, contorsions de murs, passages de spyrovirs, auxquels ne tardèrent pas à s'ajouter les piétinements de la taupe et une grêle de coups battant sous nos pieds : la ville fut remuée de fond en comble. N'était sa porosité, qui la rend apte à absorber tous les chocs, elle ne serait plus qu'un tas de poussière à l'heure présente. Les quelques ouvertures disséminées à travers les parois nous entourant se refermèrent aussitôt, et nous perdîmes tout contact avec la mer. Pour la première fois, en outre, les murs se rejoignirent au-dessus de nos têtes ; du coup, nous nous trouvâmes plongés dans une obscurité de mine. Si encore notre ville avait pu s'enfoncer à ce moment-là dans la matrice de la terre, rejoindre la cité du sous-sol et s'y fondre, s'y intégrer, nous aurions pensé : à quelque chose malheur est bon.

Au lieu de cela, nous ne fûmes soumis qu'à une débauche de métamorphoses, chaque objet changeant de forme avec une insolente rapidité, nous assaillant par-devant, par-derrière, sur le côté, pendant que l'espace se déformait hypocritement, non sans intention de nous nuire, sous nos yeux. Où qu'un habitant se réfugiât, il était aussi ailleurs, et de la sorte dangereusement à découvert. Le plus terrible, le plus cruel, dans ce combat, c'était de le soutenir contre des ennemis dont chacun constituait à lui seul une armée ; aussi, nous épuisions-nous en marches, contre-marches, courses, assauts manqués, reculs, volte-face. Voilà de quelle façon ils acceptaient le combat ! Ils comptaient abattre ainsi le plus grand nombre d'entre nous, non en attaquant ; et en fait, ils y réussirent dans une large mesure. Il y eut quantité de disparus. Chez nous, à la maison, le phénomène que nous connaissions déjà se reproduisit. Tous les voisins, petits ou grands, se mirent d'abord à s'agiter dans les chambres, à se héler d'une pièce à l'autre d'une voix étranglée ; finalement, ils envahirent la cour où ils commencèrent à tourner en rond dans un profond silence. Usant de la force, ne craignant pas la brutalité des heurts ni celle du réveil, certains, que le sortilège n'avait pas encore totalement hébétés, tentèrent d'arrêter au moins les leurs. Il s'ensuivit une lutte de cauchemar entre des statues inertes et des êtres, vivants certes, mais plus qu'à moitié étourdis, qui se malmenèrent cruellement les uns les autres. Enfin les derniers, dont j'étais, bien que gardant toute leur lucidité, furent pétrifiés dans leurs chambres avant qu'ils eussent pu en sortir. Bien-

tôt, sans savoir ce qu'ils faisaient, quelques-uns de ceux qui tourneviraient dans la cour se rapprochèrent de la porte de la maison et parurent vouloir s'esquiver. C'eût été une calamité sans précédent pour toute la ville ! Par bonheur, je ne sais qui, conservant encore assez de présence d'esprit, claqua violemment la porte.

Hélas, il y en eut un qui s'était échappé avant, comme nous allions l'apprendre un peu plus tard. Ismaël, c'était Ismaël. La rue l'avait attiré ainsi qu'un gouffre. Lui qui ne s'y aventurait plus depuis longtemps, lui si enchanté d'en avoir fini avec ce monde ! Perdu, en l'absence du corps et de l'âme, perdu corps et âme. Quel sort ! De lui, rien, pas même une ombre, ne subsistera.

Dès que le malheur se fut d'ailleurs accompli, le sortilège s'évanouit, l'avertissement prit fin. Par-dessus nos têtes, les murs s'écartèrent, le jour apparut, redevint clair. La femme d'Ismaël s'assit au milieu de la cour et, sans attendre qu'on lui apportât les nouvelles de son mari, malgré les objurgations des locataires, hurla telle une louve, s'arracha les cheveux, se griffa profondément. Elle ne fut plus, après un instant, qu'un flot de sang qui franchit la maison, gagna le vestibule, passa sous la porte cadenassée et, selon toute probabilité, alla courir dès cette minute à travers les rues sur les traces d'Ismaël. Depuis, ce ruisseau continue toujours à couler ; chaque fois que l'on rentre ou sort, on doit l'enjamber.

Nous en avons déjà pris l'habitude : il vient même des gens, des femmes surtout et des enfants, pour y tremper les doigts, et marquer leur front de ce sang. Attirés

des quartiers les plus éloignés, ils forment un cortège ininterrompu. À croire que l'image d'Ismaël, à rebours de ce que j'avais cru le premier jour, hante non seulement bel et bien la ville, puisque la coulée vermeille ne cesse de parcourir les rues, de se ramifier à l'infini pour se rejoindre après des détours et remonter à la source, mais encore possède en elle une inépuisable, une prodigieuse force qui la pousse et la poussera sans repos de l'avant, la transportera partout. Qui a dit ou pensé, comme moi, qu'Ismaël était un homme perdu, un homme qui ne communiquerait avec personne, ne le dira plus. Voici notre ville désormais enserrée dans ce réseau de sang, réseau si rigoureux qu'il ne laisse échapper aucun d'entre nous. Quand je me rappelle l'être si misérable que fut Ismaël de son vivant, je n'en reviens pas.

Nafissa n'était pas à la maison lorsque cela se fut produit, elle n'arriva qu'après et, apprenant la nouvelle, ne s'émut guère. Pour elle, si j'ai bien compris, c'était une chose nécessaire. À la vérité, nous sommes tous préparés maintenant à l'idée de subir un sort analogue, cela ne nous prendra pas au dépourvu, ou alors nous ne serions pas conséquents avec nous-mêmes.

La femme Sethi, du quartier, annonça paisiblement, passés quelques jours, que son fils aîné avait rejoint la ville du sous-sol à la faveur de la tourmente. Comment avait-elle pu le savoir alors qu'aucune liaison, à notre connaissance, n'est possible avec ceux d'en bas ? Avait-il pu lui faire parvenir un message tout de même ? Elle, Sethi, n'en démordant pas, le soutient et, le plus surprenant, n'en fait pas mystère. De quoi être troublé ! Car,

bien qu'une telle chose soit déjà arrivée à bon nombre d'habitants, il ne s'est trouvé encore personne qui ait eu assez d'audace pour le publier ainsi. Inconscience, à n'en pas douter. Et si rien de tel ne s'est passé pour ce garçon, s'il a simplement été kidnappé par les nouvelles constructions et que sa mère cherche à donner le change ?... Cela incite à réfléchir : nous vivons des heures périlleuses, qui nous pressent. Elles exigent de nous d'être constamment disponibles.

Atteignant l'adolescence, je ne voulais pas, déjà, laisser passer l'heure de ma chance. Il ne m'était resté qu'un commerce de tissus sauvé du désastre, et il tenait tout entier dans un de ces magasins-cellules de la rue des Bonnetiers. Un comptoir nain, deux banquettes en mauvais état, des étagères disloquées qui portaient encore des pièces de coutil et de toile écrue, et pendant, défraîchis, à des clous, quelques châles ainsi que trois ou quatre tricots. Ce fut le Pérou que je découvris quand j'eus ouvert le magasin pour la première fois. Et, cela va sans dire, de la poussière ! Et d'immenses toiles d'araignée aux encoignures ! C'est là-dessus que j'allais devoir me faire un avenir. Pour commencer, un grand nettoyage suffisait. J'engageai une femme de peine. Elle épousseta, lava, balaya, passa le torchon partout, réépousseta. Comment, me demandais-je pendant qu'elle s'adonnait à sa tâche et jetait de pleins seaux d'eau, mon père tenait-il dans un pareil magasin ? Au vrai, cela ne le gênait pas beaucoup ; personne ne le lui avait jamais vu ouvrir, et je ne suis même pas très sûr qu'il l'eût compté parmi ses biens. La porte à panneaux ne fut pas repeinte mais frottée et rin-

cée à l'eau comme le reste. On avait toujours négligé, m'étais-je aperçu, de placer la barre transversale qui la renforçait. Elle fut mise dès le premier jour, à l'heure de la fermeture. Je ne pouvais tolérer le laisser-aller d'antan ; du moment que j'assumais les charges d'un commerce, des mesures de précaution s'imposaient : la rue fourmillait de gens les plus divers, il en venait par troupes de l'extérieur, et, plus inquiétants encore, rôdaient des individus qui sortaient le diable seul savait d'où.

Quoique n'ayant pas grand-chose à vendre – rien exactement qui se pût vendre – j'ouvris mon magasin. Je voulais qu'on prît garde à moi, que ma présence fût un fait connu et reconnu de tous. Je me proposais aussi de lier connaissance avec mes voisins, mais ils ne mirent aucun empressement à répondre à mes avances ni, il est vrai, à les repousser ; ils se tenaient sur la réserve. « S'ils ne m'accueillent pas tout de suite dans leur corporation, me dis-je, c'est sans doute qu'ils préfèrent me voir d'abord à l'épreuve. Ils viendront d'eux-mêmes. Surtout lorsque mes affaires auront pris une extension à laquelle ils sont loin de s'attendre ! » Du reste, je n'étais pas pressé. Je n'étais pas un des leurs non plus. Mon esprit était trop sollicité par ce qu'il fallait entreprendre pour s'attarder, se complaire à ce jeu des préséances, et si pendant ce temps-là, ils me dénigraient, s'ils s'empressaient de dresser en secret des obstacles sur ma route, je n'éprouvais nulle inquiétude. Le gîte et le couvert m'étaient assurés par tante Amarilla, qu'elle soit toujours citée en bien : elle m'avait reçu chez elle comme l'un de ses fils après la disparition de mes pauvres parents.

J'étudiais notre Quaiçaria et, dans la Quaiçaria, cette rue qui ne ressemble à nulle autre, ainsi que ses possibilités tant en ressources qu'en débouchés. Au début, ce furent les allées et venues de ces hommes de l'extérieur – somme toute des visiteurs, des étrangers – qui piquèrent ma curiosité. Ils avançaient d'un pas raide, ils défilaient d'une boutique à l'autre, l'air effaré, terrible la seconde d'après, puis brusquement craintif, distant et de nouveau effrayant, affecté... Je n'en finirais pas de décrire leur étrange attitude. Les marchands devant qui ils se succédaient ne se faisaient pas faute de se divertir à leurs dépens, en se gardant toutefois de le leur montrer : au fond d'eux, je crois qu'ils n'étaient rien moins que rassurés. Moins guindées et moins fuyantes, leurs femmes ne s'en laissaient pas conter et passaient tranquillement leur chemin sous le regard de ces gens de bien qui les dévisageaient en fait sans grande curiosité. Leurs longues tuniques de mousseline étaient de couleurs si pâles qu'on les eût dites passées ; elles avaient plus l'air de glisser que de marcher. Hommes et femmes n'hésitaient pas, lorsque quelque objet les attirait, à se planter sur le seuil d'un magasin et de le contempler une demi-heure durant, suscitant chez les marchands de continuels espoirs, quand ce n'étaient pas des appréhensions. La plupart du temps, ceux-ci se réjouissaient prématurément, mais leurs appréhensions ne se confirmaient pas.

Je réfléchissais à l'avenir tout en observant ces êtres d'un autre monde. Plus que l'intérêt, ce qui me stimulait c'était de *voir* ce que serait cet avenir. Chargé de

promesses : tel il se dessinait devant moi ; il me fallait seulement garnir mes rayons. Je cherchais quelqu'un qui me consentît un prêt. Personne en ville n'avait pu déconseiller qu'on m'avançât, sinon tout l'argent dont j'avais besoin, du moins une partie de la somme : personne ne se hasarda pourtant à me la fournir. Pas plus que les grossistes n'acceptèrent de me livrer de la marchandise à crédit ; je n'avais pas de répondants. Le résultat fut qu'après avoir récuré et remis en état ma boutique, je ne fis rien de ce que je m'étais proposé et dus différer le moment de lancer mon affaire.

Ce fut au milieu de ces difficultés qu'un personnage – et quel personnage celui-là ! – se présenta à moi. Dès le premier coup d'œil, je crus le reconnaître, son visage ne m'était pas nouveau, et il me sembla d'abord l'avoir aperçu autrefois en compagnie de feu mon père, puis ce ne fut plus aussi net. Où l'aurais-je donc vu ? Malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à me le rappeler. Au début de nos relations, il hésitait, engageait difficilement la conversation, et quand il y arrivait, il parlait avec embarras ou pour lui seul. Bien vite cependant, la fausse gêne qui le paralysait passa. Chaque fois qu'il réapparut par la suite, il s'exprima avec abondance et chaleur ; je n'en étais pas médiocrement surpris.

Une fois, après plusieurs visites, il me déclara :

– Vous endurez mille tourments depuis le jour où vous avez pris en main certain commerce devenu le vôtre. Comment suis-je au courant ? J'attendais de vous cette question. Oui, vous vivez dans le plus complet désarroi. Et la conscience des fins supérieures en vue

desquelles vous œuvrez arrange encore moins les choses pour vous. J'aime que chacun soit laissé à ses affaires et respecte, d'autre part, celles des autres, mais le commun des gens n'entend rien à pareille réserve et passe outre, J'en conviens, il y a de quoi être exaspéré...

Tout en palabrant, il faisait des gestes, balançait le corps.

– Votre vie se présente aujourd'hui comme une destinée singulière à qui vous a observé jadis. Vous abordez les hommes dépouillé de toute volonté propre, vous croyez disposer de sympathies auprès des choses... et vous n'êtes pas moins sévère envers vous. Avez-vous pressenti que là est le salut ? Au moment où vous aviez occupé le magasin en question, d'aucuns répandirent le bruit que vous seriez contraint de l'abandonner au bout de huit jours. Il n'en a rien été : je suis en droit d'espérer de vous de la persévérance et de longues années d'activité. Vous avez fait fi de toutes ces rumeurs, je vous en félicite. Je n'ignore pas quel effort il vous faut déployer pour ramener votre situation à un niveau normal, et vous êtes prêt, j'en ai la preuve, à le fournir. Alors pourquoi ces susceptibilités de l'opinion à votre endroit, demanderez-vous ? Vous pouvez n'y voir qu'inepties !

Je l'écoutais discourir sur moi et mes affaires, et songeais. Une grande faille lui partageait le front à partir de l'œil droit, le dotant de deux têtes siamoises. Il parlait pendant des heures, sans se lasser. Je n'ai jamais brillé par mon éloquence : il ne me venait même pas à l'esprit de lui donner la réplique. Je me contentais de prêter l'oreille à sa voix et de surveiller ses deux têtes.

J'avais du temps de reste, et ses considérations, aussi extravagantes qu'elles me parussent, lorsqu'il me laissait le temps d'y réfléchir, ne m'indisposaient pas.

Un autre jour, il me prit en confidence :

– Savez-vous une chose ? L'homme de cette terre veut que tous ses actes s'accomplissent selon l'enseignement des témoins. Qu'il parle de quoi que ce soit, et le voilà qui invoque la caution de celui-ci ou de cet autre, l'appui de telle ou telle autorité. Mais si un jour tous les témoins arrivaient à manquer, il en appellerait à Qui ? Il désirerait toujours que son cœur demeure un livre ouvert. Mais pour Qui ? Il dirait ce qu'il aurait fait et pensé. Mais à Qui ? Car, il ne faut pas s'y tromper : même alors, il continuerait, sans s'en apercevoir. On ne doit escompter qu'il laisse tant soit peu son âme s'incliner sur elle-même, il en est incapable. N'attendez pas de lui une chose de ce genre...

S'interrompant à cet endroit, il se mit à examiner tout, ce jour-là, comme s'il voyait mon magasin pour la première fois ou qu'il s'efforçât de l'estimer, avec son installation, à sa juste valeur.

– Je ne sais pourquoi c'est comme ça, reprit-il aussitôt.

Là-dessus, il s'appliqua de petites tapes sur la poitrine et un rire bref lui échappa qu'il ravala net. Je sentis se poser une main sur mon cœur mais sans peser dessus. Je ne comprenais pas ce qui se passait, je ne reconnaissais plus le personnage ; avec ses deux paires d'yeux, il me dévisageait drôlement, d'une manière qui ne lui était pas habituelle. Chaque œil révélait une ex-

pression particulière, l'un le reproche, l'autre la bonté souriante, le troisième la moquerie, le quatrième une joie céleste.

Un homme qui vous tient pareil langage ! Que penser de lui ? Comment le juger ? Ses propos me poursuivaient malgré le peu d'envie que j'avais de me les remémorer ; même, ils me réveillaient la nuit, en sursaut, accompagnés de furieux jappements. Pénétrer ses desseins, c'était une gageure, j'y avais renoncé, ayant échoué dès le premier jour. Je l'écoutais donc et laissais le temps passer. À la fin, dans sa distraction, il se levait, partait sans une parole de politesse.

À maintes reprises, je fus tenté de lui toucher un mot de ma situation, mais, me disais-je : ne la remarque-t-il pas tout seul ? Hélas, le quadruple regard, soudain impassible, vide, qu'il laissait planer chaque fois qu'il se doutait de mon intention, me prouvait combien il était difficile d'atteindre un cœur comme le sien. Je reculais. Bien que décent, mon dénuement se voyait, c'était ce que je voulais : que ma pauvreté fût évidente sans provoquer la commisération. De la sorte, je restais maître de décider s'il fallait ou non qu'on m'aidât.

Ses visites se firent plus rares, alors que, sans exagérer, il m'avait harcelé des mois durant. Il se manifesta encore de temps à autre et enfin, après deux ou trois brèves apparitions... Je fus effrayé, retournant à mes affaires, de voir comme le temps avait filé. Pas un de mes projets mené à son terme ! À quoi est-ce que j'avais la tête ? Je pensai pourtant à sa compagnie avec regret. Pourquoi ne venait-il plus, n'entendais-je plus

parler de lui ? Espérait-il quelque chose de moi et son attente avait été déçue ? Autant de questions auxquelles il m'est impossible de répondre, aujourd'hui encore.

Je me souviendrai longtemps de ce qu'il me dit pour la dernière fois.

– Vous voyez ces gens d'ailleurs qui passent devant nous ? Eh bien, ils nous surveillent tout le temps ! Ils n'en ont pas l'air, nul ne s'en méfie. Allons nous étonner après que nous ne puissions trouver le sommeil dans nos nuits !

Je ne me doutais pas que c'était la dernière fois que j'entendais sa voix sans timbre. Il fit quelques mouvements brusques, me considéra en silence ; je ne sus pourquoi je sentis ces paroles tomber en moi comme l'ombre froide d'un couperet. Avant de disparaître, il me les laissait comme une sorte de gage, ou plutôt comme un avertissement que j'allais avoir le temps et le loisir de méditer.

Il partit ; je ne le revis plus. C'était fini.

La croissance, la multiplication, le renforcement des constructions continuent dans l'effroi, le simple bruit que fait l'une d'elles en se dilatant est plus affolant que celui de dix mille turbo-réacteurs déchaînés simultanément. Dans leur progression, elles abattent des quartiers entiers qu'elles semblent ingurgiter l'un après l'autre, et si elles se retirent par la suite, comme cela leur arrive quelquefois, à la place, des aires nues s'étendent au soleil, asphaltées seulement d'un bitume rouge frais : tout ce qui reste des maisons et de ceux qui les remplissaient. Obstinément absente, la mer n'a pas encore embrassé de ses eaux ces nouvelles grèves, apaisé le feu qui les dévore. Les rares habitants qui passent dans ces parages leur jettent juste un regard et s'éloignent sans se retourner. La nuit... Non, je n'en parlerai pas, c'est trop, trop affreux.

Nafissa s'absente souvent ; les heures d'attente sont autant d'heures d'agonie. Par sa force, le soulagement que son retour m'apporte s'accompagne d'une souffrance plus intense. Elle a une allure méconnaissable, prudente. Elle était dehors quand quelques-unes des

constructions ont sauté, ce matin, et n'est revenue qu'une heure après. Content de son retour, n'en demandant pas plus, moi qui me disais : « Elle ne rentrera que demain ou dans deux jours », je ne lui ai pas posé de questions. Toute remarque de ma part n'aurait-elle pas été déplacée ? Elle a repris le ménage qui s'en allait à vau-l'eau ; la vie continue.

Qu'on imagine ma stupeur lorsqu'un instant après, désirant lui dire quelque chose, je ne l'ai plus retrouvée ! Mon incertitude renaît quoique je sois désormais habitué à ces revirements. Pour conjurer les spectres qui m'entourent soudain et répondre à un appel empreint d'un indicible espoir que j'entends venir de la ville, je confie les enfants aux voisins et sors aussi. Le même appel, dehors, défie la violente impassibilité des murs. Il n'y a plus qu'une chose à faire : marcher droit vers l'emplacement d'où il paraît s'élever. Je prends une rue, puis une autre... Je m'oriente. Je compte bien arriver avant que la voix ne se taise. J'avance déjà depuis un moment entre les murs, je suis chaque méandre, reviens quelquefois sur mes pas, sans avoir pourtant le sentiment de m'être rapproché davantage du but. À certains endroits, les murs s'éloignent comme devant un rêve, pour me saisir, après un détour, dans un étranglement. Ils sévissent sans loi, sans règles, sans humanité, et l'on n'a aucun recours contre eux. L'appel, toujours fort, se prolonge dans le labyrinthe. C'est peut-être Nafissa qui lance vers moi cette prière ou ce chant. À cette pensée, mon cœur saute : ce n'est pas possible, je me trompe sûrement. Je me hâte tout de même. Je cours, tourne

dans ces boyaux. Le jour s'est éloigné, il s'est réfugié dans des grottes. Le retrouverons-nous vivant, demain ? Je galope d'un couloir à l'autre, des heures ont passé, j'ignore combien. D'elles ou de moi, qui est-ce qui court le plus vite ? Suis-je à dix, à cent, à mille ans plus tard ? Plus tôt ? Et ces murs, tous complices, tous ennemis. Ils veulent faire croire qu'ils me protègent. Bien sûr ! nous avons fondé notre sécurité, notre confort, notre bonheur sur eux ! Nous nous sommes livrés à leur discrétion ! Ils le savent, et ils nous le font payer aussi souvent que l'envie leur en prend. Maintenant, je suis à leur merci. Comprimé ou expulsé de toutes parts par leurs contractions, je ne cherche plus qui l'emporterait. Seul un instinct infaillible subsiste au fond de moi : aller de l'avant, et vite, toujours plus vite ; je n'ai pas d'autre idée en tête, je ne veux pas m'occuper d'autre chose. Mais un instinct égal paraît veiller chez eux : ils ont des enveloppements inattendus, ils s'infléchissent sans arrêt pour me prendre à revers dans leurs replis enchevêtrés, ils m'égarent. Je redoute d'en oublier mon but, et j'ai déjà dévié de mon chemin. Leur adresse est infernale : ce jeu de cache-cache dépasse les forces d'un homme. Des momies embusquées partout s'effondrent, face contre terre, presque à la seconde où je passe ; c'est miracle que je ne sois pas écrasé à chaque coup. Restées derrière moi, celles-là, j'évite de penser à elles et cours à perdre haleine. Je n'ai même plus la ressource de revenir sur mes pas ; coupée, la voie du retour, et je ne nourris qu'une crainte : devenir comme elles après quelques jours de cette course. L'appel que j'ai entendu était pro-

voqué par les momies, dans cette intention, j'en suis sûr. Et dans quelques jours, qui se souviendra de moi ? Le dépit me prend d'avoir cédé à mon premier mouvement. Les momies ne cessent de tomber, encore une, encore une, l'air sent le charnier de pierre décomposée, une odeur qui imprègne toute chose. À ce nouveau danger suspendu sur ma tête, je ne vois pas comment échapper, je n'ai rien prévu pour y parer. Une haine étouffante monte en moi par bouffées contre ces intruses qu'on a fait pénétrer dans la ville sous prétexte de les utiliser pour le maintien de l'ordre. Courir, courir. Pendant combien de temps vais-je pouvoir supporter ça ? Le moment viendra où mes forces m'abandonneront, où je me mettrai à hurler comme une bête. Les gens se cachent tous, refusant de descendre dans la rue ; terrés. Ils attendent de voir comment je serai achevé, et ils m'épient sans doute par des trous, moi qui subis le châtiment d'avoir cru à un appel.

– Je suis refait ? leur crié-je. Nous sommes tous refaits, coincés !

Je me sens à bout de souffle, il y a gros à parier que la prochaine momie qui attend mon passage m'anéantira sous sa chute. Autant en finir tout de suite. Le visage de Nafissa se lève devant moi : où peut-elle être en ce moment ? Hormis sa figure, tout renonce peu à peu à exister. Le dernier mur que je distingue se rapproche de moi à une vitesse monstrueuse. Je me précipite au-devant, me jette contre, à corps perdu, – et l'ouvre. Par la brèche, j'aperçois la mer. La mer éclairée, resplendissante, endormie mais modulant une seule note, en

quoi je reconnais l'appel. Je la contemple, oscillant dans son sommeil. Elle avait disparu depuis un si long temps que chacun a égaré au fond de soi l'image d'elle que je vois s'offrir à mes yeux. Tandis que son miroitement grandit, je me laisse submerger par la voix que j'avais presque oubliée. Sa retraite n'a pas été qu'un jeu, qu'une feinte, je le sens ici, devant elle. Qu'est-ce qui l'a détournée de nous ? Pourquoi s'était-elle retirée ? Inutile de s'interroger, nul n'a de droits sur elle. Je regarde la mer. Soutenu par cette certitude, je me retourne : toutes les momies ont repris leur place. Je m'en vais sous la protection du même chant.

Les momies ferment les yeux pour ne pas me voir, une lumière inconnue inonde la ville. La sensation m'empoigne que le commencement ou le renouveau est proche, et qu'en attendant, la vie se poursuivra sous cette voix caressante. Les plus coupables sont ceux qui se défiaient de la mer, choisissaient de s'enfermer chez eux. Celle qui prodigue le plus d'elle-même ne le fait pas par contrainte ou pour donner l'exemple, mais par une poussée, une nécessité qui récusent le calcul. Marchant et réfléchissant ainsi, je découvre devant moi Nafissa dont je reconnais l'allure rapide malgré le voile qui la dérobe aux yeux. Je me précipite sur ses pas, les deux figurines de pierre, que j'ai ramassées tantôt sur mon passage, dans les bras. Elle file sans jeter un regard derrière elle ; j'ai du mal à la suivre, chargé comme je le suis. Soudain, elle s'arrête et me fait face. Bien que son indéfinissable sourire transparaisse sous le voile, je me mets à trembler.

– Et ceux-là ? murmuré-je en m'approchant d'elle, le souffle court.

Évitant ses regards, je lui tends les figurines à bout de bras. Elle entrouvre son voile d'un mouvement vif, me laisse voir son visage. Il ne règne plus autour de moi que l'éclat brûlant de ses yeux. Je dépose les deux statues à ses pieds, n'en pouvant plus de les porter, aveuglé.

– Pourquoi est-ce que tu ne les emmènerais pas avec toi ? ai-je eu tout juste la force de prononcer.

– Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

Elle fait mine de repartir. Je l'observe, interdit ; une âpre tristesse m'étreint. Je baisse les yeux amèrement sur les figurines et les examine pour la première fois.

À leur vue, mon tourment augmente, j'ai du mal à contenir les larmes qui éclatent en moi : chacune de ces effigies représente l'un de nous.

– Allons bon, retourne à la maison, dit-elle. Je te suis.

Je lui lance des regards traqués. Ravalant mes remords, j'obéis à sa demande. Déjà, les gens se retournent sur nous. Elle s'est revoilé la figure, je marche devant, ayant abandonné les statuettes, qu'elle m'a interdit de prendre. Je me dirige vers la maison. Bientôt elle me devance pendant que je traîne encore les pieds. Je la trouve, toute frémissante, qui m'attend dans notre chambre.

– Tu ne savais donc pas pourquoi je portais ces statues ? dis-je avec humilité.

– Et toi, le savais-tu ?

Elle ne manifeste aucune humeur mais son regard paraît simplement soucieux. Cette question me rend l'espoir.

– Tu voulais que je leur redonne vie et les réchauffe sur mon sein, de mon souffle. Le savais-tu au moins ?

C'était bien ça, je le reconnais. Je ne trouve pas de réponse à lui faire. Je ne me suis jamais permis pareille chose avec elle jusqu'à ce jour.

Elle me serre le bras et me questionne :

– Tu ne le savais donc pas ?

Je tourne mes regards de côté ; elle me laisse et va s'occuper des enfants, qui lui lancent depuis un moment appel sur appel. Lorsque, à mon tour, après quelques instants, je me rends auprès d'eux, je les trouve en train de jouer seuls. Nafissa était déjà repartie ! Mamia et Diden absorbés par leurs jeux font comme s'ils ne me voyaient pas.

Une heure après.

Nafissa est de retour. Entre-temps, une des nouvelles constructions a explosé.

Je veillai longtemps, cette nuit, longtemps, au-delà de toute raison, – de toute mémoire. La lumière éteinte, la chambre ne vivait que par le rythme alterné de la respiration de Mamia et de Diden. Nafissa m'entretenait à voix basse, mais je ne pouvais savoir d'où. J'écarquillais douloureusement les yeux dans l'obscurité pour essayer de voir se recomposer l'ovale effilé de son visage, ses longs yeux. Ses paroles n'avaient pas encore fini de m'atteindre qu'elle se tut : son image se dessinait à traits

de feu. Une sensation de chavirement me prit alors, le sol se déroba sous moi, je fus balancé comme dans un esquif. Je savais que la mer s'était glissée jusque dans notre grotte. La voix de Nafissa s'était peut-être évaporée mais Nafissa, rayonnante, elle, dans la nuit extrême, se dressait devant moi. Puis elle commença à reculer d'une façon presque insensible. J'eus également l'impression d'avancer sur ma nacelle, porté par quelque chose de plus noir que cette nuit, de plus souple aussi, doué d'une douceur féline et grave en même temps.

– Aide-moi, sinon je tomberai ! implorai-je.

Nafissa tendit la main vers moi, chercha la mienne et la garda. Me tirant, elle ne disait pas un mot. Mais je remarquai que, retenant son souffle, elle chantait imperceptiblement. Je voguai, entouré par ce chant et, vulnérable, ouvris les yeux sur la ville qui veillait parallèlement, plus vulnérable que moi, bien que la mer la protégeât maintenant de ses vagues.

L'aube se mit à blanchir.

– Tu verras, il n'y aura rien.

Nous nous regardâmes, et j'eus peur : je venais de lire sur son visage le sort qui nous attendait. Elle apportait le café ; elle s'immobilisa, le plateau entre les mains. Je voulus imprimer ses traits dans ma mémoire. « Tels je les vois en cette seconde, tels ils me hanteront jusqu'à la fin des temps. » Je constatai vite combien ma tentative était vaine, impossible : son visage se brouillait à mesure que je le fixais pour se fondre dans un sourire.

Elle répéta :

– Il n'y aura rien.

Comme on rassurerait un enfant ! Mais les jeux étaient faits, et je restai le cœur lourd. Elle posa le plateau entre nous, je vis qu'il portait aussi une rose rouge dans un verre. Elle me donna la rose et un verre de café noir. Je me mis à boire le café et gardai la fleur à la main. Calme, réservée, elle prenait le sien sans rien dire. Peu à peu, quelque chose s'insinua dans l'air, autour de nous, qui agit sur moi comme un baume. Je lui en fus reconnaissant du fond de l'âme. Elle considérait sans se troubler la mer qui nous environnait de ses brefs balan-

cements : nous n'étions pas seuls. Mais je demeurais plein de pitié pour notre pauvre ville.

Insaisissable, Nafissa disparut peu après ; cela ne changeait pas. Le matin fut bruyant, avec du soleil sous des galeries le long desquelles, d'instant en instant, des femmes passaient. La mer jouait dans leur ombre.

Je sortis aussi. Le matin s'enveloppait d'une humidité marine. Je ne m'étais pas trompé : la mer avait repoussé la sécheresse des jours précédents, en remontant des profondeurs (où d'autres occupations la retenaient). Et si c'était elle justement qui préparait la venue d'un autre monde ? Il y avait dans sa manière d'être distante une distraction de femme enceinte. « S'il devait naître un jour, ce monde n'aurait en tout cas pas notre air, pensai-je ; il ne nous concernerait même pas. » Les platanes se doraient aux rayons qu'envoyaient les nouveaux édifices, habités, autant que des hauts-fourneaux, par une sombre ardeur. Au Médresse, la foule se bousculait comme toujours, pendant que des momies, enracinées sur la place, contemplaient le vide d'un regard immobile, émaillé, barrant le passage et obligeant les gens à faire d'importants détours. Toutes semblaient tenir en équilibre instable, menacer de s'écrouler à chaque instant. Déambuler au milieu de la ville parmi elles devenait une aventure. Je me sentis las tout d'un coup et légèrement écœuré. D'avoir, sans doute, examiné de trop près ces singulières gardiennes. Elles avaient réveillé en moi je ne sais quels fâcheux souvenirs (surgis d'une autre époque ?). Je retournai à la maison et, en chemin, mon malaise se dissipa peu à peu.

Elles étaient là toutes qui m'attendaient, toutes les voisines, sur le seuil de notre chambre, et elles firent toutes le même signe en me voyant entrer. Dans les bras de l'une d'elles, il y avait mes deux enfants. Le garçon mordait dans un morceau de gypse. Oh, je ne fus pas long à saisir, j'avais même saisi du premier coup d'œil. Ce choc, je l'attendais depuis des semaines. Maintenant que c'était arrivé, je n'éprouvais rien. Quelque peu étourdi ; peut-être ; c'était tout. J'essayais simplement de deviner par quels moyens, ou par qui, elles avaient été averties.

La femme Fatoma s'avança et dit :

– Voilà.

Elle voulut me raconter et fut subitement prise de hoquets. Comme si elle eût entrevu un danger terrible, elle recula de quelques pas en titubant, mais ne continua pas plus loin que la marche de la chambre voisine où elle s'assit. Changée en pierre. Deux larmes s'écoulèrent de ses yeux et restèrent suspendues, gemmes dures et grises, sur ses joues. Il en alla de même pour les autres femmes. Entouré par le silence de cette assemblée de marbres, moi seul vivant. Là-dessus, des coups faibles, mais distincts, mais frappés avec insistance, me parvinrent ; je tendis l'oreille. Réguliers, monotones, ils s'élevaient d'au-delà des murs, de la ville du sous-sol, sans erreur possible. Je les écoutai un instant et finis par reconstituer le message unique qui était transmis de toutes les directions :

« Nafissa ne reviendra plus. Nafissa ne reviendra plus. Nafissa ne reviendra plus... »

Mes derniers doutes, si j'en conservais encore, m'étaient enlevés. Je compris alors pourquoi elle m'avait remis la rose, ce matin : elle *savait* déjà.

La mer arriva directement à la maison, pénétra dans la cour, m'entoura les pieds, abandonnant sa réserve. Elle me surveillait déjà depuis un moment.

Je ne me rappelle plus comment s'acheva pour moi cette journée, par contre je me souviens parfaitement de la nuit que je passai. Couché sur le dos, les bras étendus et scellés au sol, les flancs déchirés, et une sorte d'éponge énorme, fade, poisseuse, se roulant sur moi. Je ne sentais rien. Je m'enfonçais dans une inertie de pierre et épelais tous les noms de Nafissa. Je n'éprouvais plus rien. *Pierre légère, vivante et insensible....*

Pierre légère, vivante ? Le lendemain, je ne récupérai de moi-même qu'une coquille vide : toute ma substance avait été aspirée au cours de la nuit. Je craignis que l'être ne réapparût la nuit suivante ; il ne revint pas. Ai-je été vidé en une seule fois ? Ce même matin, je gravai l'événement sur un mur dans l'espoir qu'il serait, pourquoi pas ? un jour, rapporté à Nafissa. Depuis lors, l'inscription n'a fait que s'enfoncer dans la pierre. Cela ne me surprend pas, et comme elle est déjà ressortie de l'autre côté du mur, plusieurs inconnus sont venus furtivement y apposer leurs mains. Exactement ce que je souhaitais. Depuis ce jour-là aussi, de nouveau, les voisins s'en vont, chacun avec son galet, frapper partout.

Dès que ce bruit retentit, tout le monde se tait, retient son souffle, maintenant. Chaque habitant s'attend

à recevoir un message, non pas forcément identique à celui qui m'a été envoyé, mais dans tous les cas d'une espèce aussi inconnue. Ils se méprennent seulement, les gens, en croyant que cela leur parviendra par cette voie. C'est la mer qui l'apportera ; mais ce que je pense, je ne le dévoile à personne.

Ainsi, ce matin, toute la maison se figea dans l'attente, mais il ne se passa rien. Les locataires reprirent leur cheminement dans les galeries. Il ne me restait plus qu'à reprendre aussi ma recherche, à errer à tâtons dans la ville moisie, effritée. La mer battait lentement les murs d'enceinte. Pendant quelques instants, je marchai dans sa direction, tranquillisé, heureux, bien qu'elle ne doive plus rien m'apporter, personnellement. Ouverte toute grande, la ville dormait encore en partie dans la fraîcheur aigrelette. Les eaux avaient des voix matinales, hésitantes, brèves, et moi, immobile devant elles, témoin invisible, sans réalité, je les écoutais. Il me semblait comprendre parfois ce qu'elles disaient : à ce moment, promptes comme la méfiance, elles passaient à autre chose, pour revenir peu à peu et sans en avoir l'air au même sujet, toujours le même, dont j'attrapais de nouveau un mot par-ci, un autre par-là. Le jour commença à se rouler dans ses cendres ; alors elles se retirèrent en un clin d'œil comme si elles se fussent glissées sous terre. Je poursuivis ma marche, courant sur leurs traces, pensant pouvoir les atteindre ; espoir vite déçu. Ne sachant où aller ensuite, je continuai devant moi, pour éviter de revenir sur mes pas : progressivement, je m'enfonçai dans un souterrain ; remarquant cela : « Tant

pis, me dis-je, la ville et son sort me sont désormais indifférents. » Je sentis quand même, à cet instant, quelque chose se rompre en moi. Mais j'avançai, coupant court à toute réflexion. D'abord une demi-obscurité, et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, j'allais plutôt en remontant, puis une nuit totale m'enveloppa. Je ne poussai pas très loin dans ces ténèbres, j'entrai bientôt dans le bureau d'Osman Samed, que je trouvai penché sur son bureau, étudiant un épais volume ouvert devant lui. Il faisait peut-être ses comptes. Il resta plongé dans son examen comme si ma présence n'avait pas plus de poids que celle d'un fantôme. Quoiqu'il fît grand jour dehors, le bureau était dans la pénombre, on n'y distinguait aucun objet nettement. Osman Samed semblait satisfait, et de cette absence d'éclairage, et de cette atmosphère calfeutrée. Travaillant comme il le faisait, je me demandais s'il allait finir par me prêter attention. Subitement, il ferma son livre, conserva la même attitude mais tourna les regards de mon côté. Il souleva la main qu'il posait sur le volume, d'une lueur diaphane. « Ah, c'est de cette façon qu'il s'éclaire. » Je m'avançai vers le bureau. Je plaçai mes deux mains et commençai à parler. Comme toujours, ce ne furent pas les vrais mots, ceux qu'il était dans mon intention de prononcer, qui me vinrent à la bouche ! D'autres, tout différents, m'échappèrent. D'où sortaient-ils, pourquoi ces phrases pleines de sous-entendus, dont il était malaisé pour un tiers de saisir le sens précis, pourquoi ces chuchotements, ces explications, ces justifications que je présentais sans préambule et sans nécessité aucune, et

pourquoi ces preuves que je tentais d'apporter à mes dires, ces parenthèses que j'ouvrais, qui finissaient parfois par me faire perdre le fil ? J'étais conscient de ce que je faisais et j'en souffrais.

Osman Samed laissa retomber sa main sur son livre : de nouveau, la pièce fut plongée dans le noir. Je me tus. Il hochait la tête et ne me regardait plus. Par son geste, il m'avait en quelque sorte congédié. Il se mit à lire, ou à faire semblant de lire des papiers, de la correspondance.

Je parcourus le tunnel en sens inverse, ma visite fut inutile. En émergeant de là, la lumière de midi m'écrasa, et je me sentis plus perdu qu'avant. Il n'avait rien compris à mon affaire, c'est certain, mais je ne renonce pas à retourner le voir un prochain jour ; j'attendrai seulement de bien réfléchir à ce que je lui dirai. Je saurai alors m'exprimer posément... Je ne peux m'empêcher de penser que de nouveaux secrets me seront révélés aussi.

Depuis cette visite, à chaque fois que je sors, j'ai l'impression que les murs se rejoignent derrière moi, comme si devinant mes intentions ils essayaient de me tenir en échec, de faire en sorte que ce retour devienne à jamais impossible. Quand, brusquement, je jette un regard par-dessus mon épaule et note qu'ils sont tous bien à leur place, mes soupçons paraissent injustes. Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc néanmoins pour percer à jour leurs manœuvres.

Tout bien pesé, il est compréhensible qu'ils ne se sentent pas à l'aise, – mais ils jubilent tout de même

dans notre dos. Ils nous ont pris dans leur filet, ils ont accaparé notre existence. Moi, tel que vous me voyez, par exemple, je suis obligé de courir de tous les côtés, de mendier presque la protection qui m'est due, d'accomplir des prodiges d'ingéniosité pour parvenir à survivre. Expérience qui me manquait, j'ai appris les mobiles qui les guident. Regardez-les bien vaquer par la ville, aveugles et sourds à tout ce qui les côtoie, vous comprendrez. Et ce sont encore nos propres murs.

dans notre dos. Ils nous ont pris dans leur filet, ils ont accaparé notre existence. Moi, tel que vous me voyez, par exemple, je suis obligé de courir de tous les côtés, de mendier presque la protection qui m'est due, d'accomplir des prodiges d'ingéniosité pour parvenir à survivre. Expérience qui me manquait, j'ai appris les mobiles qui les guident. Regardez-les bien vaquer par la ville, aveugles et sourds à tout ce qui les côtoie, vous comprendrez. Et ce sont encore nos propres murs.

Je tente de me frayer un chemin, mais nulle voie ne s'ouvre devant moi. Peut-être parce que je ne cherche pas là où il faut, et qu'il me manque... Je ne puis dire quoi. Plus je m'entête, et moins j'y arrive ; tout a l'air de tourner contre moi. La mer seule garantit nos aspirations ; aussi, je suis résolu à lui confier mon sort, dût la pierre me saisir. Si le mot pitié a un sens, c'est bien dans son regard qu'on le découvre. Je m'étonne même de l'avoir quelquefois oublié. Que je sois pardonné ! La ville, les nouvelles constructions, que leur puissance me paraît dérisoire à présent, et combien chimériques ceux qui croient encore pouvoir trouver abri et chaleur entre les murs de la première. Le temps gagné n'a été que du temps perdu.

La mer se livre toujours à ses jeux, nous fait nos lits, la nuit venue. Un soir, Mamia me l'a montrée.

– Tu ne vas pas pleurer ? ai-je dit.

– Moi ? Regarde.

Elle s'est passé un doigt sur ses cils secs, et elle s'est endormie, les yeux ouverts. Alors, j'ai pensé à Nafissa : à ce moment, la mer s'est retirée sans bruit.

Pour lors, je ne commence à vivre qu'à la nuit. Chaque nouvelle nuit se prolonge dans une nuit identique ; le jour ne persiste en moi qu'à l'état de souvenir. Quelle immunité cela vous confère dans une ville attentive et morte à la fois ! Je pense à ce que nous en dirons, Nafissa et moi, et j'en ris. Depuis plusieurs nuits, j'ai pris l'habitude d'aller jusqu'aux portes de la cité, et pendant que la mer joue là-devant, court dans toutes les directions, je guette une flamme qui attend au ras de ses vagues. Aussi absorbé que je sois dans la contemplation, il me saute aux yeux que celle-ci gagne en éclat d'une nuit à l'autre, mais est-elle l'étoile avide de sang ou la rose éclatante dans les mains de Nafissa ?

C'est ensuite une chose étrange que de voir se continuer la vie diurne. Les rues bondées de gens, le vacarme, les boutiques, les désœuvrés des cafés, ceux qui s'épuisent dans une course éternelle. La vie que les constructions n'ont pas réussi à détruire. Je regarde sans plus rien comprendre à ce qui se passe, vais partout où il est, pour un temps encore, possible d'aller. Il ne me reste en fait qu'à préparer ma prochaine entrevue avec Osman Samed. Je ne tergiverserai pas jusqu'à ce que les murs, dans leur malignité, se referment sur moi. C'est l'espoir de cette rencontre qui me soutient. J'échafaude toutes sortes de plans, rassemble les éléments de l'explication définitive que je compte lui fournir, mets au point mes ultimes arguments. Pour cela, les nuits ne me sont pas d'un faible secours. Influentes, elles m'enseignent le chemin. Les nuits, la mer. Identiques dans leur substance. Mais il me faut aussi surveiller l'apparition ou de la rose, ou de l'étoile,

avant de retourner chez Osman Samed : c'est une condition nécessaire. Je me représente comme cela va se passer, cette fois ; d'abord, il sera si touché qu'il me reprochera d'avoir tant tardé à revenir le voir, et moi, je serai bouleversé jusqu'aux larmes. Puis il m'offrira de disposer de lui... Sa présence aux portes de la ville du sous-sol est pour moi une source de confiance intarissable.

Rentrant à la maison vers midi, aujourd'hui, après avoir accompli quelques courses, je remarquai deux autos vertes arrêtées devant la porte. Elles semblaient vides, je n'avançai plus. Des curieux se rassemblèrent heureusement, ma présence sinon ne serait pas passée inaperçue. Des autos vides. Mais cela voulait dire que leurs occupants étaient dans la maison. Je restai planté là, étranger à ce que mes yeux voyaient, désirant éviter par-dessus tout d'attirer l'attention sur moi. Rebrousser chemin eût été la pire des choses. Quelques minutes après, il y eut une espèce d'agitation, des robes apparurent. Je ne distinguai pas les visages : *elles* montèrent dans les voitures, les moteurs se mirent aussitôt à tourner, et les autos disparurent. Les curieux étaient partis, la rue avait repris son air normal. J'étais encore à la même place. Je réinventais dans tous ses détails la scène rapide qui venait de se dérouler sous mes yeux. Entrer dans la maison me paraissait aussi irréalisable que, tout à l'heure, prendre la fuite. J'imaginais que ces femmes avaient ramené Nafissa, comme d'autres, en d'autres temps, et dans une voiture aussi inusitée, l'avaient amenée le jour de notre mariage. « Que tout soit fini, qu'on soit à demain, à une semaine d'ici », pensai-je tout haut.

Un âne commença à braire quelque part dans le voisinage, des voitures, des vélos passèrent, la rue était revenue de son engourdissement. J'y allai ; j'entrai. Zoulikha se précipita à ma rencontre dès que j'eus mis un pied dans la cour. Tout en riant, elle m'apprit qu'on était passé me chercher de la part d'un certain Osman Samed, mais que, ne m'ayant pas trouvé à la maison, ces gens étaient repartis sans laisser leur nom ou de recommandation. De nouveau, pendant qu'elle disait ça, ma respiration s'arrêta, mon sang cessa d'affluer dans mes veines, une sueur froide me baigna. Moi qui espérais un miracle... Je l'avais eu.

Qu'est-ce que j'aurais bien pu répondre à cette femme ? Rien ne me vint ; je ressortis en courant.

Toutes les choses, les visages, les façades des maisons, leurs fenêtres, les boutiques, les véhicules eux-mêmes, un brocanteur poussant son chariot, simulaient la quiétude. Il fallait réfléchir, ne pas perdre la tête. Retrouver la mer, qui pourrait m'aider ? Impossible, la nuit n'étant pas encore tombée. Je devais tout fouiller. Et si *elles* revenaient en mon absence ? Aussitôt je jugeai que c'était absurde, *elles* ne repasseraient pas deux fois. Je courus dans des rues nettes, tirées au cordeau. Je savais déjà qu'il n'y avait rien qui pût me mettre sur leur piste, mais je continuai par haine envers la ville : elle me tenait prisonnier avec des centaines de milliers d'autres, enterrés sous ses murs. J'en fis plusieurs fois le tour, ne trouvai rien, et revins à la maison. Elle aussi était plongée dans la même quiétude. Mais comme j'entrais, sans avoir l'air de me voir, le ruisseau de sang

recommença à couler, et les murs lancèrent de longues clameurs. Je compris bientôt la raison de ces cris : le sang remontait le long de leurs parois. Des larmes giclèrent de mes yeux. À ce moment, les locataires accoururent vers moi. Je leur cachai mes larmes. Sans perdre de temps, ils se mirent à chanter, s'accrochant tous à moi, m'entourant, m'embrassant, comme au jour de mon mariage. Tout ce qui arriva ensuite ! De véritables noces furent célébrées, la maison entière y participa, un immense repas fut servi ; les voisins abandonnant leur réserve habituelle donnèrent libre cours à leur joie, dansèrent. Tout en partageant leur allégresse, je me disais : « C'est bien la fin. »

Et voici qu'il fait nuit de nouveau, que je suis de nouveau seul devant la mer. Elle ne parle ni ne bouge, ce soir, mais la flamme voilée qui frémit sur elle semble dire plus nettement qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent : « Je vais venir, je vais venir. » Je l'attends et me demande si le monde sera assez beau pour l'accueillir. Faut-il cependant l'attendre ici, et non pas plutôt dans la ville du sous-sol ? Sortira-t-elle tant que je n'y serai pas descendu ?

Que je retourne voir Osman Samed ou je serais le plus inutile des êtres ; cette contemplation n'est probablement qu'un leurre : ce n'est pas par caprice que d'autres sont allés édifier une cité sous nos pieds. Dans la ville, les nouvelles constructions n'en finissent pas d'éclater et de nous envoyer, de jour comme de nuit, leur souffle. Arrogantes, meurtrières, elles avancent en broyant tout devant elles. Que de cadavres sont passés sous leurs fondations, ont été digérés par l'air de leurs

murs ! Un nombre effroyable. Sans compter ceux exposés sur leurs toits à chaque lever du soleil. Je regarde les gens marcher, travailler, se tendre la main, et ne comprends pas pourquoi nous sommes là encore alors qu'il existe quelque part sous terre une ville sûre. Le savoir certes ne suffit pas, il faut pouvoir y entrer. Que chacun, en ce cas, y consacre ses énergies, au lieu de les gaspiller à cette vaine existence. Ne serait-ce que pour échapper au réseau de complicités établi par nos propres murs, qui s'acharnent à persécuter, à mettre la population entre parenthèses sous l'œil même des nouvelles constructions.

La nuit est tombée ; je sors, je vais au-devant de la mer. Cette nuit sera peut-être la dernière. Tout au bout de l'avenue, immobile, elle est à l'affût. Puis, d'un coup, elle m'appelle et me poursuit, m'entoure et me déroute à travers la machinerie des rues. Elle parle avec un rire brusque qui la change de proche en proche. Toute la nuit, je marcherai dans cette ville, et loin dans une autre, sous son escorte.

Toute la nuit, j'ai marché.

Toute la nuit, j'ai marché. Et, maintenant, arrivé aux portes de l'une et l'autre cité, je l'oublie et oublie l'heure qui s'annonce ; elle, apaisée, porte en son centre un anneau de feu, – lumière qui grandit à mesure que s'ouvrent l'espace, le silence et l'ordre de la nuit, constellation qui rêve et, toute seule, luit, tantôt flamme, tantôt femme. Dans l'arène de la mer, bientôt un autre cercle tourne sans répit autour d'elle, l'air se vide, commence à brûler, et du cœur de la flamme s'élève la rose de Nafissa.

Tâchant de ne pas perdre conscience, je la regarde longuement. Quand mes paupières sans sommeil se ferment, les premiers rayons transpercent la blanche brume du matin.

Sans nouvelles de la mer, depuis deux semaines... Comme si elle n'avait jamais existé. La sécheresse entretenue par le feu des constructions durcit la ville à la faire craquer. Certaines personnes disent qu'elle reviendra. Qu'est-ce qui le prouve ? Il n'y a qu'à attendre... Attendre, attendre, quand les constructions fument, grondent, sifflent à nos portes, sur nos têtes, quand respirer devient impossible, quand les habits se solidifient sur nous, quand nos mains, nos yeux se meurent, s'usant doucement, toujours attendre. Le feu dévore si bien les murs de la ville (roux et jaunes mêlés sur le bleu du vide) qu'elle n'en aura pas pour longtemps.

Mais les iriaces sont revenus. Ils volent en sections serrées au point de former par instants, dans le ciel, de grandes roues parfaites. Ils ne nous communiquent plus de messages. Nous ne devons espérer d'eux que des sévices après avoir longuement subi leurs sarcasmes.

Ils descendent avec fougue sur la ville et achèvent de nous supprimer l'air. Comme ils savent être méchants ! Bientôt, ils ne s'attaqueront qu'à des pierres ; nos sens s'amenuisent, et ne se rendent presque plus

compte de ce qui se passe. « Il faut rompre tout ça », me disais-je sans grande conviction. Rompre ? Une déchirure s'est ouverte dans laquelle, à la fin, tout s'engouffrera.

Il y a deux jours, j'interrogeai Mamia distraitement, en pensant à autre chose :

– Que faudrait-il faire ?

– Tout démolir.

Je fus suffoqué. Elle me regardait gentiment mais droit dans les yeux : visiblement, elle croyait à la vertu de la destruction. Alors je compris combien nous vivons les uns et les autres dans un monde condamné. Le plus curieux, c'était la confiance qui se manifestait chez elle, elle avait parlé sans hésitation. Elle continuait à faire peser sur moi son regard hanté de pensées inhumaines.

– Tu ferais ça, toi ?

– Oui.

Notre conversation s'arrêta là ; plutôt, je renonçai à la poursuivre. Un mur était tombé entre Mamia et moi.

Plus personne ne parle de la mer. La nuit venue, je sors, chaque fois avec l'espoir de la rencontrer à un coin de rue, mais la ville reste trouée, gercée, morte. Je m'y promène un long moment puis m'en retourne à la maison qui ne s'est jamais montrée aussi silencieuse. La nuit agile y entre, en sort, comme si c'était un lieu abandonné. À peine si une voix s'élève parfois sans qu'on sache ce qu'elle dit. Ne pouvant supporter cette léthargie, je m'en vais de nouveau errer dans les rues. Bien avant l'aube, les iriaces se remettent à crier. Dieu que

c'est intolérable ! J'ai beau me boucher les oreilles, leurs hurlements me traquent partout.

Après être demeuré longtemps sans aller le voir, je me suis résolu aujourd'hui à faire un saut jusque chez El Hadj. J'ai retrouvé un autre homme. Il a tellement l'air qu'avait Nafissa avant de nous quitter que cela m'a surpris. Naturellement, il était au courant de sa disparition, il m'en a parlé avec beaucoup de délicatesse. Je m'étonne à présent de n'avoir pas pensé à courir vers cet ami à l'heure de l'épreuve et de lui avoir préféré un presque inconnu : Osman Samed. Mais il est des choses qui ne s'expliquent pas. Dès que je fus entré dans son échoppe, j'oubliai le danger. Comme toujours, sa conversation, apaisante, me réjouit le cœur ; deux ou trois fois, je ris. D'autres hommes, que je ne connaissais pas, bien moins à leur aise que moi, se trouvaient là. J'étais assis dans mon coin habituel, eux écoutaient surtout, n'intervenant que rarement dans la conversation. De seconde en seconde, cependant, des questions se levaient dans mon esprit sur leur compte – qui étaient-ils ? – et c'était moi qui commençais à me sentir gêné. Subitement, je devinai : ils remontaient de la ville du sous-sol ! Tout en eux le proclamait.

Du coup, l'activité d'El Hadj m'apparut clairement. Et moi, aveugle que j'étais, qui avais placé mes espoirs en cet Osman Samed, alors qu'à portée de ma main, dans un endroit que je fréquentais depuis des années... Sot, triple sot que j'étais !

Les hommes quittèrent l'échoppe, et El Hadj, qui les avait reconduits jusqu'à la porte, revint vers moi avec

son expression familière, bonhomme. Il me parla comme à l'un de nos précédents interlocuteurs.

– C'est une affaire bien plus grosse qu'on ne le croit. Les gens ne veulent pas l'admettre : il n'y aura pas d'arrangement ; ça ne s'arrêtera pas avant que la ville soit balayée.

Ces paroles me prouvèrent qu'il me savait désormais au courant. J'étais bouleversé. Lui qui ne m'en avait jamais rien révélé, il fit dès lors comme s'il eût de tout temps partagé son secret avec moi. Je tremblais de joie et de terreur à la fois. J'adressai une pensée reconnaissante à Nafissa.

Dans quelle étonnante conversation j'étais engagé avec lui lorsque se présenta un garçon à l'entrée de la boutique ! D'une vingtaine d'années, pieds nus. Il était arrivé sans bruit, et maintenant il attendait. El Hadj se leva tout de suite, sourit : j'eus aussitôt l'impression qu'il allait se passer quelque chose. Comme j'observais la scène de ma place, le vieil homme m'invita à venir me mettre près de la porte, ce que je fis sans hésiter. Je surveillai les passants, le jeune gars, ne pensant à rien. Puis celui-ci fila rapidement et disparut au coin de la ruelle. Je me retournai, perplexe, vers El Hadj, et lui, de son air le plus naturel, ne me laissant pas le temps d'ouvrir la bouche :

– Il faut être plus prompt.
– Plus prompt ?
– Pour le suivre.
– Comment ça ?
– Il reviendra tout à l'heure.

J'écoutais ces mots quand une chose me foudroya : la rose de Nafissa s'était plantée dans ma main. Je contemplais son rayonnement et un sentiment de sécurité ineffable me pénétrait ; El Hadj souriait toujours.

Deux des nouvelles constructions explosèrent presque au même moment. Et ce fut ainsi que cela commença, ou plus exactement se termina. La rue grouillait comme en temps ordinaire, il y eut un flottement parmi la foule, des cris et un brouhaha d'un coin à l'autre de la place, et ce fut la panique. Déjà, des spyrovirs fendaient l'air ; une femme tendant son voile entre ses bras vociférait :

– C'est tout ce que méritent les...

Elle n'acheva pas sa phrase et s'abattit le front contre terre. Bien que ce ne fût guère l'heure, le soir commença à descendre. On se serait cru, d'un bond, parvenu dans des temps futurs. Je garde une impression très aiguë de cette mutation, confirmée sur-le-champ par les paroles qu'El Hadj prononça :

– Ce qui compte, ce n'est pas tant ce qu'on fait aujourd'hui.

– Qu'est-ce qui compte donc ?

Il me considéra attentivement.

– La vie chante dans les siècles.

Puis nous nous tûmes et écoutâmes. Deux autres déflagrations secouèrent la rue, suivies bientôt d'une troisième, et là-dessus se déchaîna ce grondement de fin du monde. La mer ! Elle revenait dans un rire vertigineux ; les murs se nouèrent, glissant à toute vitesse, et d'un coup, se cabrèrent, se rejoignirent au-dessus de

la ville, élevant une nouvelle nuit dans la nuit éclairée par une tempête de spyrovirs. Ceux-ci firent place bien vite à des étoiles qui se désintégraient au fur et à mesure qu'elles apparaissaient, l'obscurité se remplit de grêlons de feu qui hurlaient en parcourant les galeries ; des pans de murs éclataient comme du verre, d'autres fondaient et s'affaissaient doucement. Les étoiles se rapprochaient et ne laissaient qu'un grand éclat là où elles étaient passées. El Hadj se coucha sereinement au milieu de la boutique comme s'il accomplissait un devoir. Je voulus l'imiter : il m'en dissuada d'un signe, me faisant comprendre que je devais rester à la porte, la rose de Nafissa à la main. Je retournai me poster à la place où j'étais, pour répondre à son désir. Du temps passa, beaucoup de temps ; j'étais calme. Un autre grondement roulait dans les profondeurs, dans le lointain. Derrière moi, soudain, un heurt violent ébranla la boutique. C'était à son tour maintenant d'être détruite, de céder aux explosions. El Hadj me cria alors de ne pas tourner la tête, quoi qu'il advînt. Il n'avait pas plus tôt fini de me dire cela qu'une étoile brilla comme mille soleils dans mon dos. J'eus froid. Elle chanta. Un flot de sang se mit à courir entre mes pieds, gagnant promptement la rue. Un terrible coup dans les reins me jeta ensuite sur la marche de la porte : l'étoile avait explosé sans faire de bruit, émettant seulement une sorte de hoquet. Le sang tarit mais le chant ne s'arrêta pas pour autant. Cloué dans l'encadrement de l'entrée, j'écoutais et retirais de ce chant la certitude qu'il ne restait plus rien d'El Hadj, qu'il n'y avait *rien* derrière moi qu'un vide absolu, opa-

que. Je n'essayai pas de regarder ou de me relever. Une cassure mauve dans le mur, devant moi, en forme de dague, me fascinait. Aussi je n'avais pas vu – ni entendu – arriver le garçon aux pieds nus.

– Je vous prie, relevez-vous.

– Pardonnez-moi.

D'un saut, sans difficulté, je me mis sur mes pieds.

– Donnez-moi la rose.

Comme j'hésitais :

– Vous comprendrez plus tard, dit-il.

Dès que je lui eus mis la fleur dans la main, mes yeux se fermèrent.

Bientôt, je sentis que je marchais. J'avançais, suivant le jeune homme, que de nouveau je ne voyais ni entendais, à une allure rapide, flottante, dans des rues étrangement paisibles, désertes, attentives. L'air noir était doux autour de moi, des projecteurs s'y allumaient et s'y éteignaient lentement.

Mes yeux s'étaient rouverts. Je me mis à rire.

Il me faut étudier de près les structures de la ville du sous-sol, sans quoi je ne pourrais pas m'adapter, comme il serait souhaitable, aux nouvelles conditions de vie où me voici placé. Que les fondements mêmes de ce second état de l'existence y soient inscrits, j'en suis tout à fait persuadé à présent. À première vue, ces structures ne sont que la réplique de celles de la ville d'en haut, leur image renversée en quelque sorte et cachée dans les stratifications inférieures. Mais où commence à s'imposer la différence, c'est dans la découverte du fait que la ville du sous-sol ne connaît pas de limites, que ses derniers retranchements ne sauraient être atteints par l'un quelconque de ses habitants ou par un moyen d'investigation, si puissant soit-il ; et son domaine s'étendrait encore plus loin. Pour tout dire, selon moi, elle plonge ses racines non pas dans le sol, au sens restreint du terme, mais d'une façon générale, dans le monde, avec lequel, par une infinité de conduits, d'antennes, elle entre en communication comme jamais ne l'a fait la ville de l'air. Cette disposition lui a permis de créer de nombreux plexus vitaux et surtout – surtout ! – une réserve de ceux-ci, à l'abri

de toute attaque, même par surprise, de toute infiltration, même par ruse. Chose qu'on aurait pu imaginer mais nullement réaliser à la surface. Ils constituent, ces systèmes de réserve, la plus remarquable défense qui se puisse concevoir : ils offrent des zones de refuge inexpugnables autant qu'ils forment des accumulateurs – qui, en cas de besoin, se convertissent d'eux-mêmes en sources ! – d'énergie. Sans conteste, on doit les considérer comme la partie vive de cette ville.

Le relevé des quartiers composés par de tels organismes, je m'y attends donc, ne sera pas un jeu d'enfant. Abordant cette opération, j'aurai à compter avec des difficultés hors de nos échelles habituelles, d'une nature insoupçonnable ; tout en étant une fraction de l'ensemble, chaque système, par exemple, jouit d'une autonomie propre, sans restriction, et plus que cela, reproduit pour son compte la configuration de la ville. Or, déjà à se promener dans l'un d'eux, on a du mal à en faire le tour, à le parcourir entièrement. (Et comment serait-il possible d'explorer les autres ? se demandera-t-on. Avec de la patience, je prétends que l'on y arriverait.) La véritable complication, hélas, ne réside pas là, elle vous attend plutôt dans la très spéciale relation où vous vous trouverez avec la totalité – totalité de la ville, totalité de chaque quartier – présente et identique partout. Êtes-vous au centre d'un complexe : la totalité des autres, aussi bien que celle de la ville, se reconstitue autour de vous dans ses moindres traits. Alors surgit le problème de l'identité, qui vous interdit de conclure à l'existence des autres systèmes, si ce n'est sous forme d'hypothèse invérifiable. En outre, ne doit

pas être oubliée dans votre description si vous voulez qu'elle soit complète, la nature des rapports entretenus avec la surface. Bien qu'elle semble se dresser librement au-dessus de la terre, dans l'espace aérien où la vue ne rencontre aucun obstacle, la ville d'en haut est portée par ces fondements vivants et actifs. Sans s'en douter, elle se trouve sous leur influence. Il est indispensable d'établir comment celle-ci s'exerce sur elle et la régit.

La tâche surhumaine que représentera la nécessité d'entreprendre l'exploration et le relevé de la cité du sous-sol ! Quoi qu'il paraisse, je ne la crois pourtant pas impossible.

Mon programme s'allège ! De toute sa dernière partie. Je reproduis sans y changer un mot le récit laconique que viennent de me faire certaines personnes chargées naguère de la liaison avec mon ancienne ville :

« Explosant l'une après l'autre, les nouvelles constructions sautèrent jusqu'à la dernière, et aussitôt après les murs se disloquèrent, tombèrent : la ville était morte, les habitants restant dressés au milieu des ruines tels des arbres desséchés, dans l'attitude où le cataclysme les avait surpris, jusqu'à l'arrivée de la mer dont le tumulte s'entendait depuis longtemps, qui les couvrit rapidement du bercement inépuisable de ses vagues. »

Quelquefois me parvient encore un brisement, un chant sourd, et je songe, je me souviens de la mer.

POSTFACE

À la question, qui m'a été posée – et que chaque lecteur pourrait légitimement se poser : pourquoi, dans ce nouveau roman, le drame algérien m'a poussé à prendre pareil ton et à mettre ces grandes années de malheur dans un cadre terrible et légendaire, je ne sais trop aujourd'hui que répondre. Pourquoi Picasso a-t-il peint Guernica *comme il l'a fait, et non comme une reconstitution historique ? À la vérité, il est difficile d'expliquer tout à fait une manière d'écrire qui est moins la mise en application d'une théorie préconçue que le résultat d'une intuition et d'un besoin qui n'avaient ni forme ni nom avant que le livre ne fût commencé. La brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur et, en même temps, de son usure extrêmement rapide est, sans doute aucun, à l'origine de cette écriture de pressentiment et de vision. Horreur inimaginable en cette seconde, et qui ne sera qu'une péripétie banale tout à l'heure, une fois qu'elle aura été accomplie ; qui affectera alors à peine ses témoins, ses victimes et ses initiateurs. Un peu de sang répandu, un peu de chair broyée, un peu de sueur : il*

n'existe pas de spectacle plus désespérément terne. L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition.

Aller donc la décrire dans ses manifestations concrètes lorsqu'on n'a pas à dresser un procès-verbal serait se livrer presque à coup sûr à la dérision qu'elle tente d'installer partout où elle émerge. Elle ne vous abandonnerait que sa misère, et vous ne feriez que tomber dans son piège : l'usure. Depuis que notre siècle, supplicié, martyrisé, hurle de souffrance et de désespoir, cette usure n'a d'ailleurs cessé de s'étendre. Ainsi, ce qui devait arriver en Algérie avait-il été à l'avance *effacé, limé ; les exterminations de la dernière guerre, la monstruosité des camps de concentration, l'abomination de la bombe atomique, n'ont pas fini de hanter les nuits des hommes. Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a pourtant à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années, ne se dissolve pas dans l'enfer de banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer ?*

J'ai compris alors que la puissance du mal ne se surprend pas dans ses entreprises ordinaires, mais ailleurs, dans son vrai domaine : l'homme, – et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle et que j'ai essayé d'habiller d'une forme. L'on conviendra que cela ne pouvait se faire au moyen de l'écriture habituelle. Revenons encore à Guernica *: pas un élément réaliste*

n'existe pas de spectacle plus désespérément terne. L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition.

Aller donc la décrire dans ses manifestations concrètes lorsqu'on n'a pas à dresser un procès-verbal serait se livrer presque à coup sûr à la dérision qu'elle tente d'installer partout où elle émerge. Elle ne vous abandonnerait que sa misère, et vous ne feriez que tomber dans son piège : l'usure. Depuis que notre siècle, supplicié, martyrisé, hurle de souffrance et de désespoir, cette usure n'a d'ailleurs cessé de s'étendre. Ainsi, ce qui devait arriver en Algérie avait-il été à l'avance *effacé, limé ; les exterminations de la dernière guerre, la monstruosité des camps de concentration, l'abomination de la bombe atomique, n'ont pas fini de hanter les nuits des hommes. Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a pourtant à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années, ne se dissolve pas dans l'enfer de banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer ?*

J'ai compris alors que la puissance du mal ne se surprend pas dans ses entreprises ordinaires, mais ailleurs, dans son vrai domaine : l'homme, – et les songes, les délires, qu'il nourrit en aveugle et que j'ai essayé d'habiller d'une forme. L'on conviendra que cela ne pouvait se faire au moyen de l'écriture habituelle. Revenons encore à Guernica *: pas un élément réaliste*

dans ce tableau – ni sang, ni cadavres – et cependant il n'y a rien qui exprime autant l'horreur. Picasso a fixé seulement et ordonné des cauchemars sur sa toile ; ça n'a sûrement pas été chez lui une simple méthode de composition valant une autre. Avant tout, il y a eu ce qu'il savait et pressentait ; c'étaient des cauchemars qui le hantaient autant que les autres hommes, mais il a été le seul à savoir leur donner un visage que chacun reconnaît désormais. Et s'il a inventé cette périphrase pour nommer ce qui n'a strictement pas de nom, Guernica, *qui appartient aujourd'hui à la sensibilité éveillée collective, appartenait déjà, avant de sortir de ses pinceaux, à l'inconscient collectif. C'est là l'aspect le plus important de cette démarche : celui d'accoucheur des rêves ; tout le reste se situe au second plan.*

Qui se souvient de la mer *est une tentative du même genre : c'est dire qu'elle n'a pas été un simple divertissement littéraire, mais une expérience profondément vécue, un engagement, un affrontement total. Je ne pouvais donc l'entreprendre avec l'écriture romanesque en usage, – cette écriture qui garde pourtant toute sa vertu et ne cesse d'être indispensable pour nous donner l'épopée de la cruelle et terrifiante tragédie, des témoignages, des documents pour l'histoire... L'autre versant des choses que j'ai voulu explorer ressemble fort au mariage du paradis et de l'enfer, et il n'est possible de rendre ce qui ressemble tantôt au paradis, tantôt à l'enfer, et souvent aux deux à la fois, que par des images, des visions oniriques et apocalyptiques. Ce sont les seuls projecteurs capables de jeter quelque lumière sur de*

tels abîmes. L'on ne sera pas étonné du reste de retrouver dans ce livre un ton qui rappelle par instants celui des romans de science-fiction. Dans les meilleurs de ceux-ci, tout comme à travers le langage transparent et sibyllin des rêves, ne voit-on pas les hantises, les désirs, les terreurs, les mythes anciens et modernes les plus actifs comme les aspirations les plus profondes de l'âme humaine, faire surface et se montrer à nous mieux que dans la littérature dite « réaliste » ? Et il ne serait pas sans intérêt de signaler que cette rencontre significative a été toute fortuite, car je n'avais jamais lu avant des livres de science-fiction.

M. D.

CE VOLUME EST LE CINQUANTE-DEUXIÈME
DE LA COLLECTION « MINOS »

ISBN : 978-2-7291-1677-4

imprimé en France

Achevé d'imprimer par PRÉSENCE GRAPHIQUE
2 rue de la Pinsonnière - 37260 MONTS
N° d'imprimeur : 030723402-2000

Mohammed Dib, né en 1920 à Tlemcen, en Algérie, et mort le 2 mai 2003 à La-Celle-Saint-Cloud, est un des grands écrivains de langue française.
Poète – Prix Stéphane Mallarmé –, romancier – Grand Prix du Roman de la Ville de Paris –, essayiste, auteur de nouvelles, de contes et de pièces de théâtre, son œuvre, vaste et intense, a été couronnée par le Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française.

Une grande ville arabe, des personnages patients, hébétés, toute une figuration mystérieuse, ensorcelée : une image apocalyptique de la guerre d'Algérie. Le monde des profondeurs s'y réveille, la cité soumise aux forces imprévisibles et démoniaques, aux terreurs insurmontables, aux émerveillements cruels. Les visages sont de pierre et de lichen et, au milieu des explosions, des cérémonies inexplicables, des hommes continuent à vivre, s'enfonçant de plus en plus dans la terre pour y retrouver une racine ou un sommeil. Il n'y a plus de loi ni d'interdit, il n'y a plus de temps ni d'espace. Tout peut arriver. Et le héros lui-même le sait, déjà averti par certains signes, par le visage mouvant et bénéfique de sa femme Nafissa. Ainsi Mohammed Dib a-t-il fixé et ordonné les cauchemars tout au long de ces pages qui constituent désormais l'un des grands classiques de la littérature algérienne.

Préface de Mourad Djebel

En couverture : Albert Marquet, *La Place du gouvernement à Alger* (détail).

La Différence

978-2-7291-1677-4

9 782729 116774

Minos 8 € 04.07